Plaisir de France

AOUT 1959

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
AUG 25 1959
WOMEN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

VACANCES ET LECTURES

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

AOUT 1959 — N° 250

Sommaire

VACANCES ET LECTURES

D'un mois à l'autre — Pages

LA PART DU CORPS, par Olivier Quéant . 1

Enquête sur la littérature
LE ROMAN FRANÇAIS 1959,
par Jeanine Delpech.. 2

Une nouvelle
LE MAITRE DE PLAISIR, par Michel Déon.. .. 7

Les amateurs passionnés
L'OBJET AIMÉ, par La Varende.. 11

De notre envoyée spéciale
LE TOUR DU MONDE EN 30 JOURS,
par Geneviève Gennari.. 16

Maisons d'été
SUR LES REMPARTS D'ANTIBES,
par Claudine Chonez.. 25

La chasse sous-marine
NAGEURS, ARMES AU POING,
par Roger Baschet.. 30

Le voyage à la mode
LA YOUGOSLAVIE, CARRÉ MAGIQUE,
par Marcel Schneider.. 36

Un conte
HECTOR ET MARIANNE, par André Dhôtel .. 44

Bibliophilie
SYMPHONIES EN NOIR ET BLANC,
par René Briat.. 49

Chez l'antiquaire
TOUT CE QU'IL FAUT POUR ÉCRIRE,
par Saint - Sère.. 52

Les enchères
GRANDES VENTES,
par Raymonde Wilhélem.. 56

Nos chroniques, la sélection du mois
MUSIQUE,
par Henri Sauguet.. 59

CINÉMA, par Marcel Lasseaux.. 60

EXPOSITIONS, par René Barotte.. 61

LIVRES, par Yves Gandon.. 62

PLAISIR DE LA MAISON, par Anne Fourny
Soirées chaudes, boissons fraîches.. 63

Des sièges de repos.. 66

NOTRE COUVERTURE PAR PIERRE JAHAN.

Si dans ce numéro on retrouve toutes nos rubriques habituelles, nous l'avons cependant conçu de façon exceptionnelle en faisant, pour les vacances, une place plus large à la lecture.

NOTRE NUMÉRO DE SEPTEMBRE

A propos du centenaire de Bergson : la position des philosophes actuels vis-à-vis de sa doctrine, par Jacques Chevalier. *Lumière sur un chef-d'œuvre. Itinéraire touristique de Nîmes à Montpellier par la garrigue*, par René Briat. *La chasse au vol*, par Marcel Lasseaux. *Souvenirs de la Louisiane*, par Philippe Jullian. *Louis-Philippe méconnu*, par Marguerite Castillon du Perron. *En Polynésie avec la « Jeanne-d'Arc ». Le point de vue de l'athlétisme. Problème de jardin :* dallages fleuris. *Acquigny, château d'un cœur fidèle. Plaisir de la maison.* Nos chroniques.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

caresse du soleil
jeux du vent
deux sourires
. un bonheur
prend la route en

... pour vous aider à choisir votre Floride voici la gamme de ses couleurs :
Coupé : blanc Kilimandjaro : intérieur rouge
rouge Trinidad : int. beige et rouge
jaune Bahama : int. jaune et noir - vert Bornéo : int. jaune et noir
bleu Hoggar : int. beige clair/beige foncé
bleu Narvik : int. gris et noir
Cabriolet : blanc Kilimandjaro : int. rouge - rouge Trinidad : int. rouge
jaune Bahama : int. noir et havane
vert Bornéo : int. vert foncé et vert clair - bleu Hoggar : int. rouge
bleu Narvik : int. bleu foncé et bleu clair

moteur Gordini spécial :
5 cv fiscaux 40 cv réels - 3 ou 4 vitesses au choix

FLORIDE

RENAULT régie nationale

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

Il faut louer Pathé-Marconi d'ajouter à son catalogue les deux dernières *Symphonies* de Brahms (nos 3 et 4) où les pouvoirs souverains de Wilhelm Furtwaengler s'affirment avec éclat et nous font une fois de plus mesurer la perte irréparable que l'art a faite en sa personne. La même collection des « Gravures Illustres » s'augmente des *Concertos* de Bach et de Brahms par Yehudi Menuhin et Georges Enesco, d'un digest wagnérien datant de 1927, signé Frida Leider et Lauritz Melchior, qui éveille en nous d'émouvants souvenirs. Dans quatre albums de *Lieder* de Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Dietrich Fischer-Diskau déploie sa maîtrise de chanteur et d'interprète. David Oïstrakh cisèle une série de pièces de virtuosité que surclassent une trépidante *Jota* de Falla et une expressive *Extase* d'Eugène Ysaye, trop rarement jouée. Louis Auriacombe et son remarquable petit orchestre toulousain nous donnent le *Divertissement* de Bartok et, avec le concours de Samson François, les *Quatre Tempéraments* d'Hindemith. Les amateurs de théâtre lyrique ne sont pas oubliés avec *Médéa*, l'opéra de Cherubini auquel le concours de la volcanique Maria Callas assurera des admirateurs, et d'importants fragments de *Mefistofele* de Boito dont la prise de son est excellente, la valeur dramatique certaine et où le tempérament de Boris Christoff, bien entouré, se donne libre carrière. Une part est enfin offerte à la musique symphonique contemporaine avec les *Symphonies* nos 3 et 5 de Jean Rivier, musicales, musclées, et le *Concerto* avec piano, trompette et cordes, adossé à un *Deuxième Concerto* pour piano et orchestre de Dimitri Chostakovitch, interprétés par l'auteur de la meilleure façon.

La firme américaine Mercury nous fait parvenir les premiers disques d'une *Série olympienne* qui confirme la qualité réputée de sa fabrication. On est heureux d'y voir figurer le nom de notre Paul Paray à la tête de son bel orchestre symphonique de Detroit, dirigeant, avec son autorité et son dynamisme accoutumés, la *Symphonie rhénane* de Schumann et sa *Messe pour Jeanne d'Arc*, qui n'a rien perdu avec les années de sa solidité et de son accent. Voici maintenant, avec un orchestre anglais, quatre cires d'Anton Dorati qui affirment bien sa communicative ardeur au pupitre et « sonnent » à merveille : deux *Symphonies* célèbres (nos 100 et 101) de Joseph Haydn, quatre *Ouvertures* non moins notoires de Rossini, deux transcriptions plus discutables d'Offenbach, les *Danses polovtziennes* du *Prince Igor* de Borodine et une particulière réussite : la savoureuse suite du *Coq d'Or* de Rimsky-Korsakov.

Véga partage éclectiquement ses faveurs entre un comprimé du *Domaine Musical* bien significatif de leurs tendances respectives signé Borio, Boulez, Messiaen et Stockhausen, la substantielle et fougueuse *Sonate* pour violon et piano de Florent Schmitt, confiée au zèle toujours musical de Ginette Doyen et de Jean Fournier ; enfin une « intégrale » en allemand de l'illustre *Passion selon saint Matthieu* de J.-S. Bach, dans laquelle Hermann Scherchen, entouré d'une équipe vocale et chorale bien dressée, prouve une fois de plus l'élévation de son style et la minutie de sa préparation.

Parmi les « couplages » d'enregistrement de la collection de luxe « Philips-Réalités », signalons celui qui réunit le *Concerto* de violon de Brahms, par Arthur Grumiaux, avec la *Rhapsodie* pour contralto, chœurs et orchestre du même maître par Aaftje Heynis et le regretté van Beinum, et celui où Robert Casadesus traduit de prestigieuse façon des pièces de piano bien choisies de Claude Debussy et de Maurice Ravel. Chez Deutsche Gramophon, ceux d'entre vous qui ne seraient pas depuis longtemps munis à cet égard écouteront avec profit une *Neuvième Symphonie* et une *Symphonie héroïque* beethovéniennes, sous les égides de Ferenc Friezay et d'Igor Markewitch, qui obtint aussi un prix mérité avec son disque de la *Deuxième Symphonie* de Gounod et des *Jeux d'enfants* de Bizet, toujours pleins d'entrain. Les chœurs de William Pitz constituent pour les musiciens avertis un des principaux attraits des festivals actuels de Bayreuth. Ils seront heureux d'apprendre qu'ils pourront les goûter à loisir, du *Vaisseau fantôme* à *Parsifal*, dans le disque qui vient de paraître chez Deutsche Gramophon.

Au « Chant du Monde » trois cires méritent notre attention : la *Symphonie concertante* pour violoncelle et orchestre de Prokofiev, pleine de mouvement et de vie, avec Rotislav Rostropowitch et l'orchestre de Leningrad comme protagonistes, le *Quatrième Concerto* pour piano de Beethoven sous les doigts impeccables d'Émile Guillels, le *Poème* de Chausson et le *Tzigane* de Ravel où resplendissent la riche sonorité et la virtuosité de David Oïstrakh.

Chez Decca, un récital d'orgue de J.-S. Bach par Jeanne Demessieux, un récital Chopin par Wilhelm Kempff, un comprimé de *Madame Butterfly* par Renata Tebaldi ont leur clientèle assurée. Chez R. C. A. on peut sans doute en dire de même du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn par Pierre Monteux, de la *Symphonie espagnole de* Lalo par Jascha Heifetz, des deux cahiers de *Nocturnes* de Chopin par Arthur Rubinstein, qui s'illustre aussi dans le *Deuxième Concerto* de Saint-Saëns et les *Variations symphoniques* de César Franck, du *Concerto en sol* de Ravel et de la *Symphonie montagnarde* de Vincent d'Indy, où Nicole Henriot et Charles Münch apportent toute leur musicalité et tout leur cœur.

En dernière heure m'arrivent de chez Deutsche Gramofon deux disques de choix : la *Quatrième Symphonie* de Schumann par Wilhelm Furtwaengler et la *Sonate op.* 5 de Brahms par Wilhelm Kempff ; de chez Lumen, la *Missa Hercules* de Josquin des Prés, la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven par Makanowitsky et Lee, le musical *Quatuor à cordes* de Jacques Leguerney.

Gustave Samazeuilh.

EMER

Ville de FLORENCE

BIENNALE INTERNATIONALE DES ANTIQUAIRES

Palais Strozzi

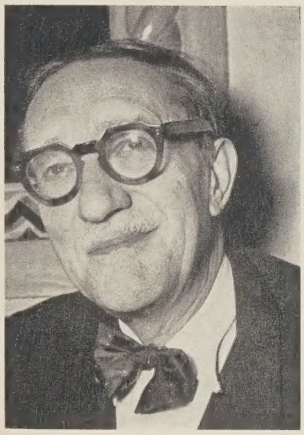
12 Septembre - 11 Octobre 1959

Renseignements :
Secrétariat de la Biennale des Antiquaires
Palais Strozzi - Florence

NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"
SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES
chez tous Décorateurs « de classe »
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e - DAN 94-95

A TOUS LES ÉCHOS

Un grand, un beau souvenir : ROBERT KEMP



Phot. Bernand.

Il y a un mois, nous perdions un ami : La Varende, un gentilhomme. Aujourd'hui c'est Robert Kemp qui est arraché à notre maison, à notre affection : un honnête homme, avec tout ce que ce mot comporte de loyale probité, de culture vaste. Nos lecteurs le connaissaient ici par cette critique dramatique mordante, toujours sincère. Il ne mâchait pas ses mots mais il les cherchait et les trouvait dans sa langue riche et colorée. La ponctualité était une marque de sa haute conscience : toujours, qu'il fût à Nice, à Paris ou à Aix-en-Provence, l'article attendu arrivait à l'heure et nous prenions plus de temps à le déchiffrer qu'il n'en avait sans doute mis à l'écrire. Autour du mot illisible — quand il n'y en avait pas deux ou trois — un débat s'ouvrait. Et puis, le contexte aidant, on trouvait. Ses rapports avec nous tous étaient d'une exquise courtoisie. Ce critique au franc-parler ignorait la mauvaise humeur. Il était serviable, il était bon. Qu'un homme allie à une si complète érudition, à une connaissance aussi étendue du théâtre, cette gentillesse totale qui est à l'antipode de l'orgueil et de la hargne, c'était à nos yeux un titre exceptionnel d'estime, c'était pour ses amis une source de joie. Un grand, un beau souvenir, une image fidèlement respectée et aimée, voilà ce que laisse Robert Kemp après une longue vie de travail bien fait.

OL. O.

Voyages d'études pour jeunes gens.

Ces échanges de jeunes gens entre pays dont notre éditorial de mai célébrait les bienfaits, en voici un exemple bien sympathique. Depuis six ans, le R. P. de Rocquois, de l'ordre des Dominicains, organise entre la France d'une part, l'Angleterre et l'Irlande d'autre part, des voyages d'études qui permettent à des centaines de garçons et de filles de vivre dans des familles de l'autre pays. Le compte rendu de ces voyages est donné dans l'intéressante revue *Terres Celtiques*, qu'édite l'École Saint-Thomas-d'Aquin d'Oullins (Rhône).

Le prix du Journal Intime.

Ce prix institué par Marguerite Grépon, animatrice des cahiers « Ariane », a été décerné le 27 juin à Robert Mallet pour des extraits de son Journal publiés et non publiés. Il est intéressant de rappeler que l'année précédente le lauréat avait été Henri de Waroquier.

A Saint-Nom-la-Bretèche.

Le nouveau golf de la Tuilerie à Saint-Nom-la-Bretèche, auquel nous avons consacré quelques pages dans notre numéro de juin, a été officiellement inauguré le 1er juillet. Dans la grande salle du restaurant presque terminée et sur les terrasses garnies de fleurs, S. A. R. le prince Michel de Bourbon-Parme, président, MM. Marcel Chassagny et Tony Bouilhet reçurent les membres du club et de nombreux invités.

La grande semaine du cheval.

Le Parc des Princes a été le cadre du grand tournoi équestre pour le titre de champion d'Europe (remporté par l'Italien Piero d'Inzeo) et pour la coupe des Nations (remportée par l'U. R. S. S.). Les épreuves eurent lieu devant une foule très nombreuse et vibrante qui prouva à quel point ce sport intéresse maintenant les masses. Elles furent suivies de très belles présentations de détachements militaires français et étrangers, carrousel prestigieux. Le soir du dernier jour, tous les participants étaient conviés par la Ville de Paris et la Fédération française des sports équestres à une réception-croisière fort élégante sur la Seine à bord du « Bordes-Frétigny ».

Un nouveau Comité Franco-Portugais.

Dans le cadre des « Cercles d'Amitiés Françaises », dont la présidence est assurée par le commandant Stanislas Sicé et la direction par M. G. Cerbelaud-Salagnac, vient de se constituer un « Comité Franco-Portugais ». Lors de la première réunion les personnalités présentes ont nommé les membres du Bureau. Furent ainsi désignés en qualité de président : S. E. M. Jean du Sault, ambassadeur de France ; en qualité de vice-présidents : M. Jacques Chastenet, de l'Académie française, M. Paulo Osorio, attaché de presse auprès de l'ambassade du Portugal, M. Louis Christiaens, ancien ministre ; et en qualité de secrétaire général-trésorier : M. Stanislas Rey. S. E. M. Antonio de Faria, ambassadeur du Portugal, a bien voulu accepter la présidence d'honneur de ce Comité. Le « Comité Franco-Portugais des Cercles d'Amitiés Françaises » se propose de développer davantage les excellents rapports culturels qui existent entre le Portugal et la France.

Pour les renseignements et les adhésions prière de s'adresser à M. Stanislas Rey, 27, rue de Bellechasse, Paris (7e).

Exposition de Médailles à Vienne.

A l'occasion du VIIIe Congrès de la Fédération Internationale des Éditeurs de Médailles (F. I. D. E. M.) présidée par M. André Arthus-Bertrand, une exposition internationale de médailles contemporaines a lieu actuellement à Vienne et comprend les envois de vingt nations. Une fois de plus, cette exposition permet de constater que « la médaille est un merveilleux moyen d'expression, un art noble et grand ». Les congressistes réunis à Vienne en ont rapporté la sensation très nette que « l'Autriche, territoire ouvert dans toutes les directions, excelle à absorber les diversités ethniques et idéologiques ».

A Saint-Malo.

La municipalité de Saint-Malo a, le 4 juillet, célébré le deuxième centenaire de la mort du mathématicien français Moreau de Mauperthuis, né dans cette ville en 1698 et mort en 1759. A cette occasion, une exposition des souvenirs de celui qui fut le premier à mesurer un des arcs de méridiens vers le pôle Nord, eut lieu au musée du Château et une séance solennelle lui fut consacrée dans la salle des fêtes du Casino municipal, sous les auspices de la Société d'Histoire et d'Archéologie.

Rénovons notre Tourisme.

Notre nouveau commissaire général au Tourisme, M. Jean Sainteny, a donné le 7 juillet dernier une conférence de Presse, sur la première plate-forme de la tour Eiffel. Réunion pleine d'enseignement qui lui fournit l'occasion d'affirmer sa volonté d'offrir à notre immense capital touristique une plus grande rentabilité en profitant de toutes les ressources dont il dispose : « Quel pays ou quelle association étroite de pays peut, en effet, présenter la variété de sites, la valeur culturelle et humaine que l'on trouve de Tahiti à Saint-Pierre-et-Miquelon, en passant par le Sahara, la Métropole et les Antilles, sous une course de dix-huit heures de soleil... » Et il a ajouté : « Le tourisme devrait devenir l'une des entreprises les plus rentables de l'Économie française et un des facteurs déterminants du rayonnement culturel de notre pays. » Une telle conscience du problème devrait permettre rapidement au commissaire général de remplir pleinement sa mission.

COURRIER DES LECTEURS

Une petite fille nous donne une leçon d'orthographe.

Dans notre numéro de juin, nous avons laissé passer une faute d'orthographe que vient de nous signaler Carole G. E. en des termes charmants : « Mes faibles connaissances en orthographe ont été mises en défaut dans votre numéro de juin, page 12, première colonne, neuvième ligne. Vous écrivez en effet le mot « vérues » comme je viens de le faire... Selon ce qu'on m'a dit, confirmé par M. Petit-Larousse, cela s'écrivait « verrue ». »

Nous nous sommes excusés auprès du père de Carole qui est notre abonné et nous nous excusons aujourd'hui auprès de tous nos lecteurs.

A propos de l'habitat rural.

L'article de Jean Giono, intitulé « Les fermes ne marchent pas avec le siècle » et paru dans notre numéro de mai, a suscité quelques commentaires de la part de nos lecteurs. M. Jacques de Latrollière, de la Chambre d'Agriculture de Maine-et-Loire, nous a longuement écrit à ce propos. Tout en admirant le sens profond de la terre qui est celui de Jean Giono, tout en reconnaissant la médiocrité de constructions dites modernes « et le danger d'inscrire le bonheur entre les murs d'une salle d'eau », il déclare : « Il est un fait brutal : le dépeuplement des campagnes, dont une des causes majeures est la vétusté de l'habitat qui ne conviendra plus à la génération qui vient. »

DANS L'ÉDITION

▪ Les éditions Sun publient, dans leur collection « Voir en couleurs », *la Bretagne*, livre de Claude Dervenn, illustré de photographies en couleurs d'Hélène Jeanbrau. Il s'agit là d'un effort couronné de succès pour représenter la France sous son véritable aspect, avec la finesse ou l'éclat de ses tons.

▪ Le talent d'écrivain de Martine Cadieu, signalé par Henry de Montherlant dès la sortie de son premier roman, s'épanouit dans le troisième, *Soleils d'hiver* (Gallimard, édit.), récemment paru. Dans une langue pure, la jeune romancière excelle à analyser ici la lutte intérieure qui se livre dans le cœur d'une femme, Anne, trop longtemps abandonnée par son mari Michel ; et le rôle de catalyseur que joue dans cette réaction intime une amie, Giselle, est aussi lucidement exprimé que le récit est bien conduit.

▪ Dans la collection « Les cent chefs-d'œuvre de la langue française » (Robert Laffont, édit.) vient de paraître le *Théâtre* de Labiche. Rappelons qu'en octobre 1958 la Communauté Radiophonique de langue française avait organisé parmi les auditeurs de chacun de ses pays un référendum pour choisir les cent chefs-d'œuvre.

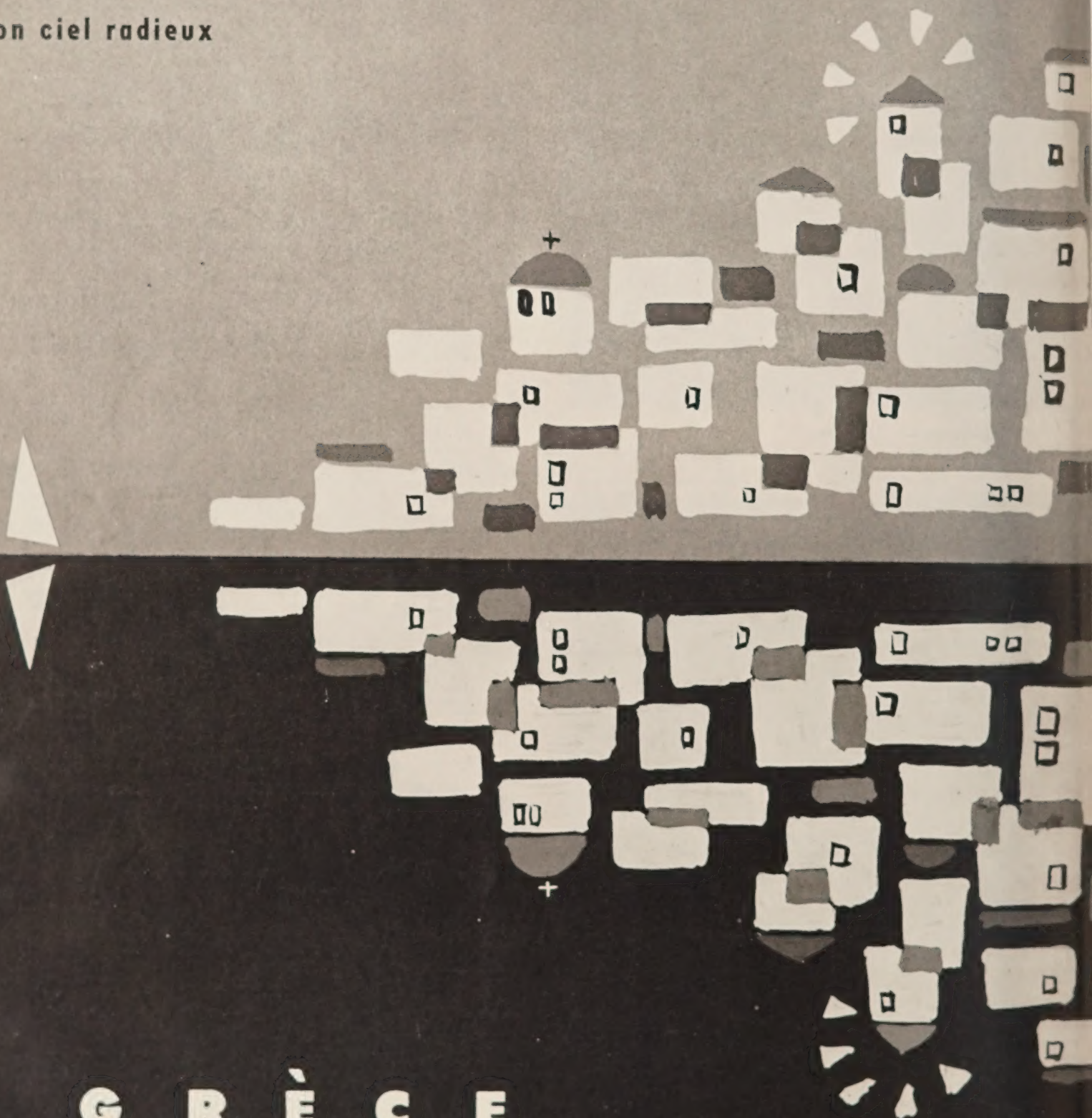
▪ Après *le Jour des écoliers*, qui avait mis Pierre de Taulignan en lumière, voici *la Permission de la Nuit*. Ce second recueil, plus conscient que le premier, marque un développement et une orientation nouvelle. Nous ne sommes plus en présence d'un collégien mais d'un jeune homme en qui l'enfant survit, comme en tout poète. Peu de voix, avec si peu de mots, disent autant de choses (Millas-Martin, édit.).

Les eaux diaphanes de la Grèce reflètent

ses îles innombrables

ses paysages riants

son ciel radieux



GRÈCE

OFFICE NATIONAL DU TOURISME HELLENIQUE : 4, RUE STADIOU, ATHENES
Informations : Grèce, 8 Vènizelos, Athènes
France, 31 Avenue de l'Opéra, Paris 1er
Allemagne, 35-37 Baselerstrasse, Frankfurt a/Main
Belgique, 87 Avenue Brugmann, Bruxelles

LA PART DU CORPS

Une récente décision gouvernementale, prise à la demande du Haut-Commissaire à la Jeunesse et aux Sports, instituera l'année prochaine une épreuve obligatoire de culture physique au baccalauréat. Dans le même temps, on apprenait que l'oral de cet examen sera supprimé, sauf pour les langues étrangères : ainsi disparaîtra la seule occasion pour les examinateurs d'avoir en face d'eux, à son entrée dans la vie, une créature humaine et non pas seulement une feuille de papier. Souhaitons que l'afflux sans cesse croissant des candidates et des candidats n'incite pas bientôt une administration débordée à faire passer en quelques secondes le bachot par un système électronique. En attendant, on peut espérer que l'épreuve de culture physique se passera en présence du garçon ou de la fille et non par écrit.

Des années durant, le prix de gymnastique — comme on disait alors — était l'apanage, disons la consolation, de ceux que les professeurs appelaient entre eux, à voix basse, les « cancres » de la classe et que les parents des « forts en thème » désignaient plus crûment encore sous le vocable de « crétins ».

On avait beau, dans le cours de latin, exalter devant nous l'adage : *Mens sana in corpore sano*, dans celui de morale, nous dire : « Prenez soin de votre corps », seuls étaient nobles et dignes de récompense les mérites de l'esprit.

Pauvre corps ! Il n'y a pas tellement longtemps qu'il était relégué au rang d'une carcasse tout au plus bonne à porter une casquette à visière ou des lunettes de myope. A peine pensait-on à le laver. Quel ancien interne de lycée ne se souvient de la séance hebdomadaire de douches — dont un rhume faisait aisément dispenser — et dont la cadence devenait mensuelle quand l'appareil hydrothérapique refusait de fonctionner ! Et si l'on remonte un peu plus haut dans le passé, on trouve cette obligation faite aux jeunes pensionnaires de se baigner vêtues d'une longue chemise blanche afin d'éviter à leurs compagnes ou à elles-mêmes des regards concupiscents. Les dispositions de l'Église à l'égard du corps ont heureusement évolué. Non seulement elle encourage son salutaire entraînement sur les terrains de jeux où l'on voit des prêtres en short manier agilement la pelote ou le ballon, mais elle considère maintenant que dans l'union conjugale, ce ne sont pas seulement deux âmes et deux cœurs, mais aussi deux corps qui se marient. De nombreux débats sur le mariage dont je fus le témoin, voire l'instigateur à propos de certains romans, m'ont convaincu, par la voix de religieux participant à ces colloques, que l'épanouissement physique était reconnu par eux comme un des éléments essentiels de l'harmonieux bonheur des époux.

Voilà donc le corps réhabilité. Il était temps. Si des disciplines d'études mal équilibrées l'avaient traité en quantité négligeable, si des principes périmés avaient jeté sur lui l'anathème, notre civilisation technique à base de gaz d'échappement et de fumées, de trépidation et de cacophonie, a fait de lui un martyr. Un mois de calme et d'air pur ne suffit pas à rétablir la loi de nature. Ce mois d'évasion, de migrations massives vers les côtes et les herbages, c'est août.

Ce n'est plus comme autrefois une élite de privilégiés, ce sont heureusement tous les employés et toutes les ouvrières, toutes les vendeuses et tous les artisans qui vont donner au corps sa part.

Mais n'exagérons pas maintenant dans l'autre sens. Pas plus que les honneurs de la couverture de certains magazines ou les interviews retentissantes ne devraient donner une priorité exaspérante aux avantages physiques de quelques personnes, pas plus certaines épreuves sportives ne sauraient justifier un culte aberrant. L'esprit du stade était pur de toute compromission et exempt de combinaisons publicitaires. Cette gratuité était la condition de sa beauté. Il est vrai que de nos jours tout se commercialise, les lettres et les arts, le sport donc aussi. Il est vrai également qu'on ne doit plus s'étonner de rien. Tout au plus peut-on être légèrement surpris que les membres d'une institution vénérable où, dans les discours échangés, on s'appelle « Monsieur ! », dans la rue ou dans les journaux s'interpellent en se tutoyant, par un petit nom, voire un sobriquet et qu'on lise çà et là, après une élection, des exclamations qui étrangement rappellent le : « Bravo, Mimile ! » lancé par un titi au cours de l'escalade du Tourmalet.

Olivier Quéant.

Phot. Laure Albin-Guillet.

Le roman français 1959

« Si le problème de la possibilité et des limites de la littérature revêt aujourd'hui un caractère si tragique, c'est parce qu'elle a pris la force et la place du sentiment religieux... », écrivait déjà Jacques Rivière il y a plus de trente ans. Et, depuis la guerre, l'importance attachée non seulement à la littérature, mais aussi à ceux qui la font, n'a cessé de croître. Pierre de Boisdeffre, dans son excellente *Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, peut écrire que « la littérature est devenue un quatrième pouvoir ».

Les livres de poche mettent les œuvres célèbres à la portée de tous ; par les magazines, la radio, la télévision, le public connaît, bon gré, mal gré, sinon les livres, du moins le visage, les habitudes, le décor des écrivains. L'accident d'auto de Françoise Sagan fait couler plus d'encre et courir plus de photographes qu'une conférence internationale. Le monde entier attend de nous des nourritures spirituelles stimulantes comme une dose de vitamines : en 1954, l'exportation des livres français représentait le quart du chiffre d'affaires total de l'édition.

Mais, disent les grincheux, ces écrivains qui, comme le note Herbert Lüthy dans *A l'heure de son clocher*, « paraissent nus, sans honte, aux feux de la rampe », ne semblent-ils pas baliveaux débiles ou noueux à côté des grands chênes abattus, Gide, Claudel, et de ces arbres encore puissants qui donnent chaque année leurs fruits, Mauriac, Montherlant, Maurois ? Nous ne tenterons pas ici de discuter la gloire, éphémère ou durable, d'écrivains couronnés : Simone de Beauvoir, Roger Vailland, Sartre, Camus, etc., que nos lecteurs connaissent déjà, ou de ceux qui, comme Soubiran, Peyrefitte, Simenon, ont su, sans lauriers, conquérir une vaste audience. En regrettant des omissions inévitables, nous tenterons de dégager quelques tendances du roman, et aussi les similitudes de tempérament ou de curiosité qui relient certains jeunes à leurs aînés.

Les Enfants terribles.

S'ils tiennent de Cocteau le désir d'étonner, de Montherlant la haine du médiocre, de Morand le goût des images hardies, toutes leurs pirouettes ne peuvent les faire sortir de ce cercle de feu, de ferveur qu'a tracé autour d'eux le magicien Mauriac, ferveur qu'ils cachent comme un mauvais garçon cache une médaille sous son chandail. Par haine de la « littérature engagée », ils affectent une désinvolture qui charme souvent, irrite parfois.

— La désinvolture dans l'histoire : Jacques Laurent. Il a donné à la France, avec *Caroline chérie*, le premier best-seller de l'après-guerre, et comme la subtilité des romans signés de son vrai nom ne touche que les délicats, il nous raconte, dans *Prénom Clothilde* et *Ici Clothilde*, la guerre et la Libération telles que les a vues et subies une jeune personne peu farouche. Mais cet historien-né ne prend des libertés qu'avec les personnages du drame et respecte les faits.

— La désinvolture dans la fièvre : Roger Nimier. Son premier livre, *Les Epées*, qui enchanta Mauriac, révélait chez ce très jeune homme un romantisme sans fadeur et, sous le sarcasme, une nostalgie de la grandeur qui donnait de la noblesse aux exploits du *Hussard bleu*. Si *Les Enfants tristes*, livre écrit sans doute trop vite, a déçu, on veut croire que Roger Nimier, qui nous éblouit, saura nous toucher.

— La désinvolture dans l'exotisme : Michel Déon. Nonchalant, épris de soi et gourmet de plaisirs, Michel Déon promène sa curiosité sentimentale dans le monde entier. *La Corrida*, *Le Dieu pâle* nous montrent ce voyageur sensuel très capable de nouer une intrigue comme celle qui, dans *Les Trompeuses espérances*, nous tient longtemps en haleine.

— La désinvolture dans la jeunesse : Antoine Blondin, dont *Les Enfants du Bon Dieu* évoquent, par la fantaisie gracieuse et le sens du cocasse, un Giraudoux superficiel.

— La désinvolture dans le plaisir : Félicien Marceau. On goûtait déjà dans *Chasseneuil* l'ironie, la rapidité du trait. Mais *Chair et cuir*, excellent roman méconnu, annonce l'âpreté qui donne sa violence irrésistible à *L'Œuf* et à *La Bonne Soupe*.

On pourrait aussi dire que l'aigrette de ce groupe, Françoise Sagan, représente la désinvolture dans la tristesse. Cette désinvolture cache le désespoir d'êtres que l'amour et la politique ont tôt désenchantés. La jeunesse leur apparaît comme le seul vrai trésor dans un monde sans Dieu et, parfois puérilement, ils ne se consolent pas de voir chaque jour entamer ce trésor. A ces romanciers fringants et tristes, on peut rattacher deux garçons de vingt ans : Philippe Sollers, dont Mauriac, Aragon et Emile Henriot ont loué, peut-être à l'excès, *Une curieuse solitude*, et Jean-Loup Dabadie dont *Les Yeux secs* révèlent de façon plus indiscutable encore un vrai tempérament de romancier.

L'Avant-garde.

Parmi les auteurs de ce que Sartre appelle les « anti-romans », seul Michel Butor avec *La Modification* (Prix Renaudot 1957) a touché le grand public. Cependant, les efforts de cette école méritent curiosité et sympathie. On leur trouve deux traits communs : le mépris de l'imaginaire et ce soupçon qui, selon Nathalie Sarraute, « est en train de détruire le personnage et tout l'appareil désuet qui assurait sa puissance ». « Pour elle, précise Sartre, un homme, ce n'est pas un caractère, ni d'abord une histoire, ni même un réseau d'habitudes : c'est le va-et-vient incessant et mou entre le particulier et le général. » Il ne faut pourtant pas prendre Nathalie Sarraute, la plus secrète et la plus attachante de ce groupe, pour une théoricienne. Elle excelle, dans *Portrait d'un inconnu*, à rendre sensible ce que cachent les lieux communs, aliment de base de la conversation, et ces états fugaces, aussi difficiles à exprimer que le passage du sommeil au réveil, ces « tremblants et collants fils de la Vierge » qui unissent les êtres. Le goût du « délassement facile », des personnages vivants, des histoires inventées, nous irons demain le satisfaire au cinéma, affirme Nathalie Sarraute, tandis que le romancier remplira son obligation la plus profonde : découvrir la nouveauté.

Pour elle, ce qui l'emporte sur l'imaginaire (« quelle histoire inventée pourrait rivaliser avec celle de la

LES ENFANTS TERRIBLES

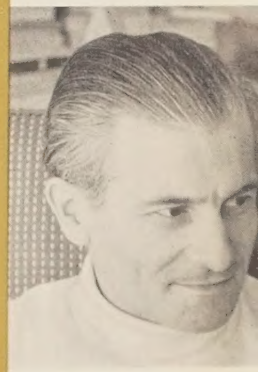
1

1. Antoine Blondin.
2. Jean-Loup Dabadie.
3. Michel Déon.
4. Jacques Laurent (Cecil Saint-Laurent).
5. Félicien Marceau.
6. Roger Nimier.
7. Françoise Sagan.
8. Philippe Sollers.

2

3

4



5

6

7

8

9

9. Samuel Beckett.

10. Michel Butor.

11. Alain Robbe-Grillet.

12. Nathalie Sarraute.

13. Claude Simon.

10

12

13

11

séquestrée de Poitiers ou avec les récits des camps de concentration ? »), c'est le « petit fait vrai ». Pour Robbe-Grillet, Butor, Claude Simon, c'est la vision du réel et plus particulièrement des objets dont l'inventaire, la description remplacent l'analyse psychologique. Dans son admirable *Age du roman américain*, Claude-Edmonde Magny montrait, il y a dix ans, ce que notre roman contemporain doit aux techniques du cinéma : retour en arrière, gros plans, langage allusif. Parmi les écrivains de la nouvelle école, on sent que le cinéma a fortement marqué un Robbe-Grillet, un Butor, qui sont essentiellement des visuels. Pour Robbe-Grillet, par exemple, l'écrivain doit se placer à l'intérieur du personnage et, comme une camera, enregistrer ce qu'il voit et puis le reproduire : deux fauteuils rapprochés permettent au mari, dans *La Jalousie*, de se représenter sa femme trop près d'un autre homme.

La conviction que le monde est absurde et l'homme, selon la formule de Jean Rostand, « un miracle sans intérêt », ces plongées sans joie dans le monde du visqueux, du gluant et, chez Beckett (*Molloy, l'Innommable*), cette prédilection pour l'indicible, la dislocation volontaire du langage, comme chez James Joyce, ne permettent certes pas le « délassement facile » que ces mêmes écrivains reprochent aux lecteurs de demander au roman. Mais il faut reconnaître le désintéressement de ces auteurs dont aucun ne se soucie de faire « une belle carrière ». Leurs efforts, excitants pour les esprits de bonne foi, passionnent l'étranger : certains livres de ce groupe, tirés à quatre ou cinq mille exemplaires en France, sont traduits dans quinze langues. Mais on peut se demander si, sauf chez Claude Simon, le caractère trop cérébral d'œuvres qui refusent de faire « la part du cœur » ne risque pas de limiter singulièrement leur portée.

L'Actualité dans le roman.

Le désir de renouvellement qui pousse plusieurs écrivains vers des recherches techniques étourdissantes et souvent gratuites, comme des exercices d'acrobatie, se manifeste aussi d'autres façons, dont la plus féconde reste une plus grande variété dans le choix des sujets et des personnages. Donner à l'ère atomique sa *Princesse de Clèves* ou son *Adolphe* tente encore certains jeunes, mais le roman psychologique aussi découvre de nouveaux horizons. Olivier Quéant montre, par exemple, que l'étude de l'amour conjugal, dans le monde moderne, permet des variations aussi riches que l'étude de deux amants. Gide, Martin du Gard, Mauriac choisissaient leurs charmantes proies ou leurs monstres dans cette réserve de la *Rêveuse bourgeoisie*, de Drieu La Rochelle, dont les

survivants semblent en voie de disparition. Mais beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui veulent profiter de cette merveilleuse matière romanesque que leur offrent tous les pays du monde, tous les problèmes de l'actualité, toutes les classes sociales.

La guerre, la Résistance, le prestige de la littérature américaine ont incité le romancier à quitter sa tour d'ivoire pour la tour de contrôle des aéroports, à emprunter la carte du journaliste et sa curiosité. Serge Groussard rapporte d'un voyage en Israël le sujet de *Talya* et Paul Mousset, du Japon, celui d'*Un amour nippon*. Geneviève Gennari traite en romancière le problème de la ségrégation, dans *Un rideau de sable*, et Gilbert Cesbron, celui de l'enfance délinquante dans *Chiens perdus sans collier*. Jean Hougron fait vivre ses héros dans l'Indochine en guerre *(Tu récolteras la tempête, Soleil au ventre)*, et Armand Lanoux donne au *Commandant Watrin* une complexité qu'on rencontre rarement chez les personnages des romans historiques. Si un roman engagé comme celui du communiste Roger Vailland, *325 000 Francs*, est inférieur à *La Loi*, du même auteur, *Le Salaire de la peur*, de Georges Arnaud, et *Barrage contre le Pacifique*, de Marguerite Duras, présentent avec force les véritables drames que constitue la lutte des travailleurs contre des risques acceptés. L'univers concentrationnaire a inspiré à Robert Anselme un livre trop peu connu, *L'Espèce humaine*, et Pierre Gascar a su dans *Le Temps des morts* nous montrer le pouvoir que la beauté garde même dans le royaume de l'horreur.

Parmi les romanciers de la tradition catholique, Jean Cayrol *(Je vivrai l'amour des autres, L'Espace d'une nuit)* nous rend très proches des personnages hantés par leur solitude et par cette forme très moderne de la peur qu'ils éprouvent dans « un monde cassé », selon la formule de Gabriel Marcel. Cette foi sans sérénité, c'est aussi celle qui torture les personnages de Luc Estang dans son cycle *Charge d'âmes*, qui brûlent de la même fièvre que les héros de Bernanos. Les héros de Paul-André Lesort, dont *Les Reins et les Cœurs* a touché un vaste public, souffrent aussi atrocement de la solitude, non dans le monde, mais dans leur famille. A cette présence du péché qui donnait sa force dramatique aux romans de Mauriac, de Bernanos, de Julien Green, à cette présence du Malin a succédé une sorte d'enfer déjà donné : ce

L'ANGE DU BIZARRE

14

15

16

17

18

19

20

14. Marianne Andrau.

15. Lise Deharme.

16. Julien Gracq.

17. André Pieyre de Mandiargues.

18. Marcel Schneider.

19. Nicole Vedrès.

20. Louise de Vilmorin.

monde sans amour, sans espoir, et dont les savants eux-mêmes semblent préparer l'Apocalypse.

Voix africaines.

La place prise par l'Afrique du Nord, ses écrivains et ses problèmes souligne l'importance de l'actualité dans le roman. Si Albert Camus, Jules Roy, Emmanuel Roblès restent fortement marqués par la terre où ils sont nés, si Christian Murciaux y a puisé le sujet de son livre *Le Douzième Imann*, les plus jeunes, peut-être sans le savoir, incarnent les écrivains « engagés » chers aux existentialistes. La même ardeur revendicatrice anime Mouloud Mammeri *(La Colline oubliée)*, Mouloud Ferraoun *(Le Fils du pauvre)* et, surtout, Albert Memmi, dont le héros Bellilouche *(La Statue de sel)*, « indigène dans un pays de colonisation, juif dans un univers antisémite », se sent menacé de toutes parts. Kabel Racine, dans *Nedja*, lance aussi un cri qu'on ne peut entendre sans s'émouvoir.

L'Ange du Bizarre.

Rappelé parmi nous par ce surréalisme qu'Aragon définit « fils de la frénésie et de l'ombre », il accompagne encore des romanciers, nés poètes, habiles à nous troubler comme ces rêves dont les images peuvent assombrir toute une journée. Julien Gracq, dans *Le Rivage des Syrtes* comme dans *Un balcon en forêt*, ajoute aux sortilèges de la mythologie ceux du roman noir pour nous entraîner dans les bois touffus où l'enchanteur Merlin risque de rencontrer le Moine de Lewis. André Pieyre de Mandiargues oublie, dans son roman *Le Lys de mer*, les chimères, les sirènes perfides au bord du Rhin, les monstres apprivoisés avec lesquels il nous fait jouer jusqu'au coup de griffes : Latin de tempérament, il crée un monde où l'érotisme ne cache pas ses masques les plus surprenants sous le manteau de la nuit, où les métamorphoses s'accomplissent dans la lumière crue et l'amoralisme tranquille des contes de fées. Marcel Schneider, dans *Le Chasseur vert* et *Le Sang léger*, révèle ce qu'il doit, lui aussi, aux romantiques allemands. Mais si le fantastique prend le plus souvent racine dans le passé, c'est dans le cruel monde d'aujourd'hui que Marianne Andrau situe les visions hallucinantes des *Mains du manchot*. Les romans de Nicole Vedrès, *Les Cordes rouges*, et de Lise Deharme, *La Porte à côté*, trahissent la même attention à l'insolite, alors que Louise de Vilmorin trace d'une main légère les arabesques de ses divertissements dans *Sainte Unefois* et *Julietta*.

L'Heure des romancières.

Importantes par leur nombre, leur talent, elles vont de l'avant, mettant leur coquetterie à ne pas porter les couleurs d'une écurie, l'uniforme d'une école. A une ampleur de vision toute virile, Marguerite Yourcenar joint, dans *Les Mémoires d'Hadrien*, une intuition qu'on retrouve dans *Coup de grâce*. Le Prix Femina a récompensé les dons si différents de Dominique Rolin et de Françoise Mallet-Joris. Célia Bertin, qui avait révélé un talent précoce et robuste dans *Parade des impies*, a bifurqué vers le grand reportage et tiré de *Haute Couture, terre inconnue*, le sujet d'un roman moins personnel, *Une femme heureuse*. Dans le roman pour jeunes filles, longtemps si fade, Daniel Gray a introduit les sortilèges de l'exotisme *(Le Seigneur des îles, La Robe de plumes, Les Nuits de la Barbade)*, et Michel Davet rafraîchit la fleur bleue grâce à son humour et à son sens poétique *(Ma belle-mère l'Ogresse, Le Chevalier de lune)*. Avec *Les Neiges de décembre* et *L'Anneau de fer*, Daria Olivier montre quel pouvoir dramatique gardent les aventures vécues.

La complaisance que les romancières apportèrent longtemps à dépeindre leurs états d'âme, elles la mettent aujourd'hui à décrire, sans rien oublier, les joies et les exigences de la chair. Si l'héroïne du *Repos du guerrier*, de Christiane Rochefort, ne nous épargne aucun détail de sa déchéance, son impudeur a l'excuse d'une sincérité qu'on ne trouve pas dans *Fort Frédérik*, de Françoise de Ligneris, admiratrice docile mais gauche du marquis de Sade. L'amoralisme laborieux de ces dames fait paraître plus touchants les récits d'une pupille de l'Assistance Publique, Angélina Bardin : *Angélina fille des champs* et *Vous qui passez sur ma route*. Claude Longhy *(Le Fruit de leurs entrailles)* et Yvonne Chauffin *(Les Rambourt, La Brûlure)* nous donnent de sérieux et probes romans d'inspiration catholique, tandis qu'Elisabeth Barbier, protestante, a séduit un grand public avec *Gens de Mogador*, œuvre très attachante. Il est encore trop tôt pour savoir si Yvonne Escoula *(Tulipan)*, Renée Massip *(La Régente)*, Lella Arnaud *(Les Sept Péchés capitaux)* tiendront ce qu'elles annonçaient. Mais on sait déjà que Christine de Rivoyre *(La Mandarine)* a de l'invention, de la vivacité, une gaîté jamais vulgaire, et l'on regrette que le lyrisme, la violence de Violette Leduc *(La Vieille Fille et le Mort)* n'aient pas encore touché le grand public.

Et demain ?

Des « derniers romans parus », des « anti-romans », que restera-t-il dans dix ans ? L'influence du roman américain, si sensible dans *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir, paraît très amortie et il est encore trop tôt pour dire si les tentatives de Nathalie Sarraute et de Robbe-Grillet ne resteront pas isolées. Je crois, pour ma part, que Guy Dupré *(Les Fiancées sont froides)*, qu'Eric Jourdan *(Les Penchants obscurs)* ont un vrai tempérament de romanciers. On pourrait citer d'autres noms. Ce foisonnement de talents, de tendances, de doctrines, ce riche désordre qui nous enchante comme un signe d'exubérance révèlent la vitalité du roman français. Philippe Hériat, à qui nous devons le cycle rigoureusement construit de *La Famille Boussardel*, écrit : « Si les peintres abstraits se passent de la nature, les romanciers de la dernière école ne font que s'hypnotiser sur des gestes humains, sur des objets vus par un œil humain, sur les illusions de la perception humaine. Leurs efforts trahissent un besoin de renversement littéraire, c'est-à-dire une insatisfaction d'écrivain. » Le même bonheur d'écrire, de s'exprimer, d'évoquer les « choses du cœur », comme dit encore Philippe Hériat, fait naître les œuvres émouvantes et celles qui paraissent gratuites. C'est à propos de gratuité que Claude-Edmonde Magny peut écrire : « Cette volonté d'être tout entier tendu vers un sens qui le dépasse est d'ailleurs la seule chose qui puisse sauver le roman de son plus grand danger : le manque de nécessité intérieure qui, sans doute, a écarté de lui pendant si longtemps les esprits quelque peu rigoureux et en a fait pendant trois siècles le genre littéraire le plus impur qui soit. »

Impur, comme la mer...

JEANINE DELPECH.

LE MAITRE DE PLAISIR

UNE NOUVELLE INÉDITE DE MICHEL DÉON

Nous étions venus en Suisse, à Gstaad, au mois de janvier, pour rompre. A priori, cela pouvait passer pour une idée amusante, car nous nous étions connus sur la plage brûlante d'Agadir deux ans et demi auparavant. Je me souviens d'avoir longuement expliqué à Vanda une théorie fraîchement inventée sur la nécessité de développer les liaisons en forme de spirale. Arrivait un jour où, comme dans la coquille de l'escargot, la spirale s'achevait sur un point mort. Partis avec de grands espoirs, nous finissions dans une étroite impasse. Un couple sans imagination aurait voulu revoir Agadir, boucler la boucle. C'eût été dangereux pour la qualité de nos souvenirs que cet enchaînement de chaud et de froid laisserait, au contraire, intacts.

Mais, dès les premiers jours, l'idée de rompre à Gstaad ne se révéla pas si bonne. Peut-être aussi était-il ridicule de vouloir se séparer en respectant des formes et en prenant des précautions comme deux malades du cœur qui s'épargnent les émotions fortes. Nous ne trouvions pas le ton qui eût évité à ces adieux de sombrer dans la mesquinerie ou dans l'emphase. En réalité, nous étions dépourvus de toute conviction et notre vie commune continuait comme par le passé, à un détail près.

Le matin de bonne heure, Vanda prenait ses skis, retenait le professeur de l'hôtel et grimpait par le télésiège jusqu'aux sommets du Wasserngrat ou de l'Eggli. Elle déjeunait au refuge et ne revenait, harassée, rosie par le froid, qu'avant le coucher du soleil. De jour en jour, son teint pâle se fardait d'ocre. Je voyais s'effacer les stigmates de la vie qu'elle menait, que nous menions à Paris. Elle retrouvait sa beauté pure et saine qui m'avait tant séduit. N'eût été sa voix, j'aurais presque aimé tout recommencer.

En son absence, je travaillais un peu après le petit déjeuner, puis je partais en excursion, à pied, vers Saanen ou vers Feustersoey, bien emmitouflé, mais les joues, la bouche brûlées par l'air glacé pendant le premier kilomètre jusqu'à ce que mon sang se réchauffât. Passé les dernières maisons, la route sinuait entre les champs couverts d'une croûte de neige immaculée, découpée en rectangle par des haies de fil de fer givrées de bleu. Je m'efforçais de marcher d'un bon pas égal, les mains dans les poches, les oreilles pincées, les poumons ouverts. Je me lavais. Le corps et les yeux. A mon passage, les sapins laissaient tomber d'entre leurs branches des paquets de neige poudreuse qui effrayaient de minuscules écureuils à la fourrure noire, ou faisaient s'envoler de maigres corbeaux dont le plumage luisait. Le verglas craquait sous mes pas et j'avançais en remuant des pensées parfaitement décousues. Il serait toujours temps de réfléchir au cas de Vanda. En attendant, l'azur très léger du ciel, les hautes montagnes piquées d'arbres de Noël, le passage d'un traîneau dont le cheval carillonnait joyeusement suffisaient à m'occuper. J'évoquais ces innombrables contes de Tchékhov où la Russie apparaît, couverte d'un manteau blanc, peuplée de créatures rudes et barbares, et je regrettais d'être un des ces incurables citadins qui ne savent donner aucun nom à la Nature, ni identifier dans la neige la trace des daims, des chevreuils ou des loutres, ni lire le temps dans les nuages. Oui, cette Nature était belle et sa sérénité candide me pénétrait avec douceur, preuve que j'avais, au fond, le bonheur

de vivre un de ces moments de l'existence où, ne souffrant d'aucune angoisse et d'aucun espoir, j'aurais pu me concentrer, essayer d'entrevoir cette vérité des êtres et des choses que le bruit et l'agitation nous masquent chaque jour. Dieu merci, je ne ressassais aucun reproche à l'égard de Vanda et je crois qu'il en était de même pour elle. Nous avions chacun notre compte d'erreurs. En rompant, nous allions retrouver un peu de la dignité qui revient aux couples assez courageux pour ne pas se laisser enfermer dans leurs habitudes. L'important restait de ne pas trop attendre, sinon la situation se dégraderait vite et une liaison pourrie nous diminuerait chacun un peu.

L'après-midi, je travaillais à ce livre qui est resté inachevé, et que, de toute façon, eût-il été fini, je n'aurais jamais publié. Vanda rentrait vers cinq heures, posait ses mains glacées sur mon front brûlant, ouvrait un instant la fenêtre pour chasser l'odeur du tabac, se vautrait dans un bain chaud, allumait la radio, puis, couchée sur son lit, se mettait à lire bruyamment. J'abandonnais alors mes pages blanches et m'allongeais sur l'autre lit pour tenter de faire comme elle. Mais je devais vivre une période où tout effort d'attention reste vain. Les lignes se brouillaient devant mes yeux, et je revoyais soudain cette silhouette mince et triste qui s'avançait sur la plage d'Agadir, précédée de ses deux boxers. Elle arrivait toujours dans une voiture de sport, blanche et décapotable, qui faisait grand bruit, les chiens derrière elle, sur une petite banquette, tendant leurs mufles noirs au vent. Vanda nageait très loin, suivie pendant une centaine de mètres par les boxers, qui renonçaient et venaient l'attendre sur la plage, les pattes dans l'écume des vagues, inquiets, le cou tendu. Quelques personnes la saluaient, auxquelles elle répondait sans raideur. Puis, un jour, un des chiens, en jouant, avait emporté une de mes sandales.

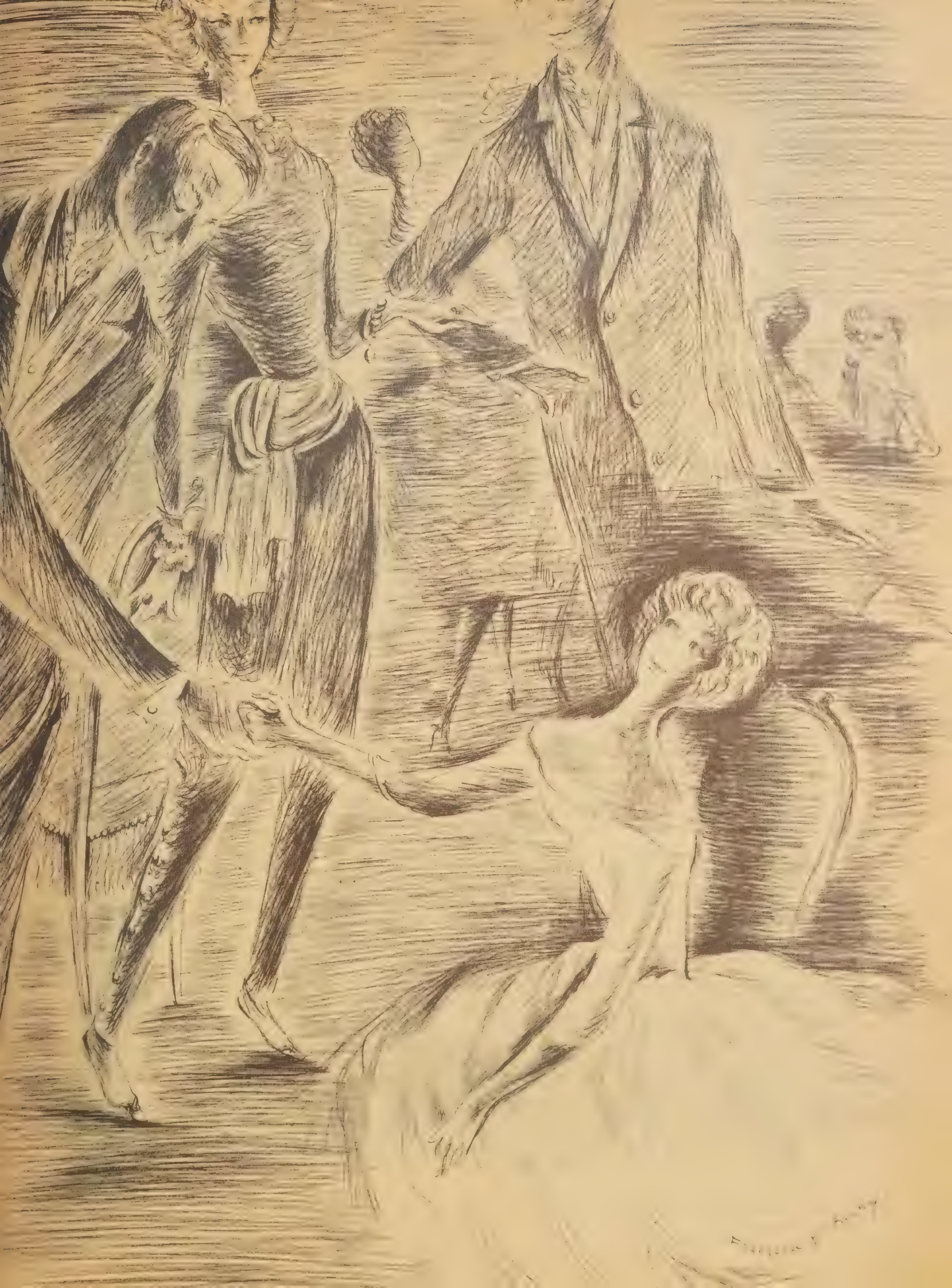
Et maintenant, elle lisait à côté de moi, posait son livre, son journal pour me demander ce que je pensais de Gide, des pétroles du Sahara, de la méthode autrichienne que lui enseignait son professeur de ski, du retour à Paris où il lui faudrait se commander de nouvelles robes, car la mode venait de changer brutalement. J'admirais non seulement qu'elle eût toujours ainsi un sujet de conversation prêt, mais aussi ma propre capacité à jouer son jeu, à y répondre avec des marques extérieures d'intérêt. Il ne devait, en réalité, pas y avoir sur terre beaucoup d'êtres aussi faciles à vivre que Vanda. Elle pouvait parler de tout sans sottise, sans frivolité. Il fallait bien en convenir. Alors ?

Les doubles fenêtres se couvraient de givre et le jour mourant entrait de biais dans notre chambre, dorant d'un bref éclat des objets bêtement oubliés sur une table, une chaise, une étagère. Je ne reconnaissais pas, ainsi, mon stylo, mon briquet, un livre, qui ne m'appartenaient plus, comme soudain délivrés de moi, et même de l'usure que j'avais imprimée à la plume en or, à la pierre à feu, à la page cornée. Quand le dernier rayon du jour atteignait le corps de Vanda, drapé dans un peignoir de soie, je ne reconnaissais pas plus ce ventre creux, cette douce poitrine, ce front pur que j'avais redessiné du doigt dans la nuit. Rien ne s'expliquait, la vérité s'enfuyait après de subtils détours, et je restais immobile, paralysé au centre d'un monde qui perdait son poids et sa forme. Il y avait de la griserie à se laisser aller ainsi jusqu'au moment où une page bruyamment tournée, une question importune me tiraient de cet engourdissement.

Au bar, nous ne rations jamais notre entrée. Vanda se dirigeait droit vers son tabouret sur lequel elle demeurait cambrée une bonne heure, buvant très lentement, mais très sûrement, de grands verres de gin en jouant, d'une main gauche distraite, au poker d'as avec le barman. Je pouvais alors scruter les visages épars aux petites tables et sur les banquettes. Ils nous épiaient sans que je pusse jamais savoir si c'était avec réprobation parce que Vanda buvait trop, ou avec commisération parce qu'elle me trompait avec son professeur de ski. Je comprenais qu'il eût fallu les renseigner, les apaiser, peut-être même leur raconter des aventures bien plus extravagantes que nous avions vécues ensemble et qui n'entachaient en rien notre plaisir à nous retrouver. Je m'étais aussi mis au gin et, en contemplant mon verre où l'alcool pur dansait autour du glaçon opaque et d'un zeste de citron, je cherchais en vain les raisons de l'impassibilité qui me rongeait plus sûrement que la jalousie ou la passion. Tout était-il terminé ? Avais-je déjà atteint l'avant-port ? Il me semblait que pendant ces deux ans et demi passés auprès de Vanda je m'étais laissé engourdir avec une volupté qui avait le goût même du suicide. A mon côté, le beau profil au grand front, au nez légèrement courbe, à l'œil bridé, aux lèvres amères, le beau profil que j'avais aimé au soleil et la nuit, sur la terrasse blanche d'Agadir, face à l'océan tranquille, restait aussi sensible à mon cœur. Parfois aussi, après d'extrêmes efforts, je comprenais tout ce que la beauté détruit sournoisement en nous, tout ce qu'en fascinant elle insensibilise.

L'hôtel était comme un vase clos. Il fallait écarter tentures et rideaux, ouvrir des doubles fenêtres, pousser des persiennes gelées pour y laisser entrer un peu d'air frais, et retrouver dans la nuit le mélancolique paysage de neige bleue. Dans ce vase clos, il me semblait que nous mûrissions comme des fruits dans une serre. Beaucoup de jeunes femmes, en revenant du ski, affichaient avant le dîner des joues de pommes d'api, tandis que des vieillards desséchaient lentement dans cet air sec. La santé de Vanda n'en paraissait que plus arrogante. Je l'avais vue tout le temps de notre liaison traverser climats chauds et froids avec une imperturbable aisance, dormir avec innocence au milieu d'un nuage de moustiques au Kenya, dîner avec un farouche appétit sur un yacht en perdition en Méditerranée, casser la glace pour nager dans un lac de Finlande. On eût aimé n'importe qui pour moins que ça. L'aimais-je cependant ? Par moments, je m'affolais de ne rien éprouver de ce que j'aurais normalement dû éprouver à son contact. Je voyais, dans la stupide salle à manger de l'hôtel, les regards des hommes passer pardessus les menus, évitant leurs femmes, pour nous observer, m'envier. Un très jeune homme de quinze ou seize ans et sa sœur jumelle n'avaient d'yeux que pour nous, qui devions leur paraître le couple rêvé. Vanda ne pouvait se diriger vers une porte sans que ce garçon la précédât et ouvrît. Quant à la jeune fille, plus réservée, elle se contentait de se planter derrière moi quand je faisais marcher la bruyante machine à sous, qui jurait curieusement dans le hall entre les vitrines des bijoutiers et des maroquiniers. Se pouvait-il qu'un aussi piètre jeu de hasard exerçât encore un attrait quelconque sur une enfant qui devait lire la Série

ILLUSTRATION DE FRANÇOISE ESTACHY



Noire ? Il est vrai que je gagnais régulièrement, comme pour confirmer la conduite de Vanda.

Après le dîner, nous allions danser puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire. L'orchestre n'était pas pire que ce que l'on imagine ordinairement dans ce genre. Tout aurait été supportable si la direction de l'hôtel n'avait pas jugé utile d'animer certaines de ces soirées par des cotillons et des jeux. Une affiche annonçait chez le concierge que le mercredi nous étions tenus de nous habiller pour nous amuser sous la direction d'un « maître de plaisir ». Ce suissisme équivoque désignait une grande perche au nez crochu, qui écrivait son nom en deux mots et parlait le français avec un inénarrable accent vaudois, l'allemand avec des grâces d'Auvergnat. M. de Quelque chose réinventait, pour les pensionnaires fatigués du palace, des jeux tirés du « Salon Rustique des Dames », le chef-d'œuvre de la baronne Staffe. Sous la direction de ce pied plat professionnel, les couples étaient conviés à se mélanger en dansant, à sautiller sur un pied jusqu'à ce qu'on vînt les délivrer, à distribuer des gages. Inutile de dire que ce spectacle nous faisait fuir et que, généralement, ces soirs-là nous louions un traîneau qui nous emmenait, au trot de son cheval roux, sur la route gelée de Saanen. Pelotonnés sous la peau d'ours, nous nous laissions brûler le visage par le froid de la nuit, et enivrer d'un facile romantisme à base de clair de lune sur la neige. N'importe, c'était grisant, et j'aimais sentir la main tiède de Vanda se crisper dans la mienne quand nous dérapions vers le fossé. Les cochers étaient presque tous des gros garçons dont on ne voyait que le nez écarlate émergeant du passe-montagne. Ils fouettaient sèchement leur cheval, et la glace craquait sous les patins du traîneau. Nous passions avec envie devant des chalets bien clos où n'apparaissait qu'une faible lumière jaune derrière des rideaux rouges. C'est peut-être cela qui nous avait manqué : une maison, au lieu de ces hôtels pesants où les moindres gestes de notre vie étaient prévenus par des liftiers, des grooms, des portiers, des garçons. Une maison où nous aurions pu nous rendre ces gestes de la vie qui nous étaient servilement offerts par des inconnus.

Il fallut qu'un soir une tempête de neige nous rendît impossible la fuite en traîneau. Nous restâmes lâchement dans le grand bar, et Vanda fut naturellement tout de suite invitée à danser par le « maître de plaisir ». A la table voisine, il y avait cette famille avec des jumeaux, le regard brillant de bonheur. Resté seul, je regardai la jeune fille au rond visage, aux yeux dorés, à la bouche nue encore enfantine. Il émanait d'elle une telle soif de s'amuser que je lui souris. Elle se leva à demi et je n'eus plus qu'à l'inviter à danser une ridicule valse suisse qu'elle m'accorda, toute raide, le rose aux joues en mordant sa lèvre inférieure. J'aurais pu être son père, mais, évidemment, l'idée d'être père ne m'avait jamais effleuré et j'étais probablement assuré de n'en jamais éprouver l'envie. Elle s'appelait Gertrude, elle habitait Lausanne, elle avait seize ans, elle me trouvait triste. Une danse plus lente et moins ridicule que la valse me permit de lui apprendre comment distinguer la tristesse de la distraction. Mais Vanda avait changé de cavalier. Elle passa près de nous, dans les bras du frère de Gertrude.

Egmont était bien le jumeau de sa sœur, déjà champion de ski. Il allait achever ses études en Angleterre. Nous aurions dansé ensemble encore longtemps si le « maître de plaisir » n'était intervenu pour mélanger les couples. Vanda me revint, le frère et la sœur se retrouvèrent. Je serrais contre moi un être dont je connaissais la chaleur et jusqu'au moindre mouvement du corps. Les lèvres contre mon oreille, Vanda me dit qu'elle s'amusait avec Egmont. Il rêvait d'elle depuis son arrivée sans être jamais parvenu à lui parler. Il voulait faire, le lendemain, en sa compagnie la descente de l'Eggli. Je posai un rapide baiser sur la joue de Vanda et retrouvai à la danse suivante Gertrude, qui n'était plus aussi raide. Apprenant que j'étais écrivain, elle avait acheté, voilà trois jours, un livre de moi et voulait savoir si je m'étais peint sous les traits du héros de l'histoire. Elle lisait beaucoup, elle ne connaissait pas tout Verlaine par cœur, mais presque. Gertrude ne se parfumait pas, mais il émanait d'elle une odeur fraîche de chair poncée qui me rappela les petites oies qu'à son âge je frôlais dans les surprise-parties. Elle était sans détours. On ne nous sépara plus jusqu'à la dernière danse, où notre amuseur public éteignit brusquement les lumières. Nous tournions sur une piste d'ombre cernée par les bougies vacillantes des tables. Alors, je reçus brusquement, avec une maladresse qui m'émut, contre ma joue rude la caresse d'une bouche nue, qui se retira, honteuse, quand je voulus la poursuivre. La lumière revint avec les dernières mesures et je reconduisis Gertrude à la table de ses parents qui me remercièrent d'un sourire.

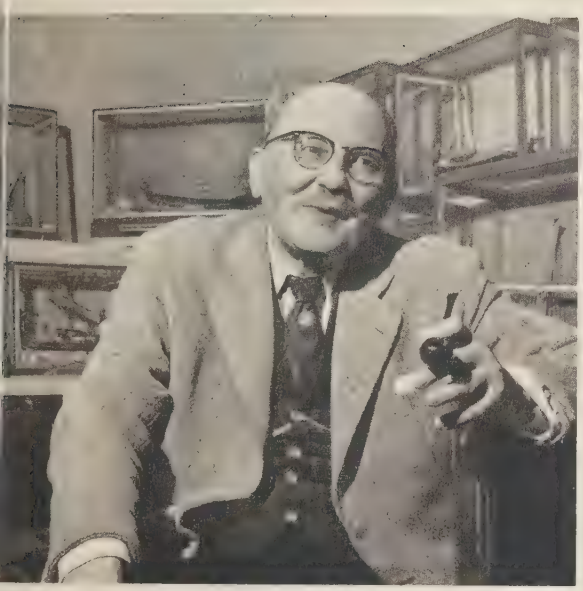
Vanda avait disparu et je la cherchai un instant, mêlé aux derniers attardés qui regagnaient leurs chambres en bâillant. Gertrude me fit un signe en passant. Pour une fois, elle était sans Egmont. Les grooms vidaient les cendriers, les musiciens partaient avec leurs instruments sous le bras. Le grand hôtel appareillait pour la nuit. A travers la vitre de la porte-tambour, je contemplai un moment la neige qui tombait toujours à gros flocons et voilait le ciel. Vanda n'était pas dans la chambre. Je pris un livre dont les pages ne surent pas me parler. Ce qui arrivait ce soir était déjà arrivé plusieurs fois, et je ne m'en étais ni ému ni indigné. Nous avions très bien vécu ainsi, trouvant plus de jouissance à éprouver les limites extrêmes de notre liberté qu'à subir les chaînes d'une véritable liaison. Une muette complicité nous attachait l'un à l'autre, et nous nous attendions sans angoisse, avec, au fond du cœur, comme une petite joie — une très petite joie il est vrai — le sentiment d'appartenir à une race pure.

La nuit passa et je restai allongé sur le lit, les mains derrière la nuque, à rêvasser au baiser si frais de Gertrude. La touche légère en était restée sur ma joue et, par moments, j'y passai le doigt pour retrouver la trace qui s'effaçait lentement au fur et à mesure que ma barbe poussait. Là, il y avait eu une chose infiniment douce, venue d'un autre monde dont je saisissais enfin tout le regret que l'on peut, un jour, éprouver à s'en être évadé. Le jour se levait quand je sus qu'il me fallait à tout prix retrouver cette friabilité, cette douceur et cette émotion.

Vanda ouvrit la porte. Je connaissais trop son visage pour avoir besoin d'y rechercher les traces de sa nuit, mais quand je vis dans ses yeux une lueur moins lasse que d'habitude, je sus que nous avions, tous deux, bu différemment à une source dont le goût retrouvé, même s'il ne devait pas durer, nous permettrait de nous séparer sans honte.

M. D.

Cette expression si vivante que nous ne verrons plus, soulignée par ce geste pour toujours arrêté : voici la dernière image, avec un dernier texte, de notre ami. C'est avec émotion que nous les publions aujourd'hui.



L'OBJET AIMÉ

PAR LA VARENDE

Il est double : ce sont de grandioses potiches de cloisonné chinois datant des Mings. Si l'on m'avait annoncé, jadis, que je m'éprendrais du cloisonné, j'aurais souri avec la supériorité niaise du Béotien. Il est vrai que trop souvent les cloisonnés sont mélancoliques, si ce n'est tristes. Leur bleu, cet azur admirable et qui en fait le fond, se voit à l'ordinaire mesquinement décoré, piqueté de cocardes florales, de monotones semis. Les cloisonnés de basse époque ajoutent leur abondance à leur pauvreté. Mais, ceux-ci !...

Hauts comme des enfants de quatre ans et puissamment nourris, ce sont des amphores asiatiques aux anses dorées. Elles ont été conçues dans une ébriété de la forme, dans une griserie chromatique sans pareilles. Elles datent de la fin des Mings parce qu'il a fallu deux cents ans de recherche pour atteindre à la parfaite technique.

Depuis un an, je les admirais dans les vitrines insignes de M. Vibert, devenu mon ami ; dans celles qui montent la rue de Courcelles, que je préfère à cause de leur éclairage tempéré et qui changent moins que celles du boulevard Haussmann. J'avais eu le coup de foudre. Ces cloisonnés appuyaient symétriquement un grand vase en laque de Pékin dont ils accentuaient la rougeur, mais qu'ils rendaient un peu abstrait. J'ai su tout de suite qu'ils m'appartiendraient un jour venant, mais ma déclaration d'amour (leur achat) n'était point encore mûre. Je me demandais ce qui pouvait bien empêcher les riches de se jeter dessus et rendais grâce à la Providence qui sait aveugler ; à Jupin qui trouble ceux qu'il veut perdre... D'ailleurs, ne fallait-il pas qu'ils fussent annexés par un pauvre, afin que le sacrifice nécessaire en augmentât l'autorité ? Que leur nouveau maître fût assez affamé pour en conserver toujours l'appétition ? Je m'unissais à leur enthousiasme. Si l'artiste a pour mission de transmettre son émoi, de créer, entre lui et le solliciteur, un échange abondant, ah ! qu'il pouvait donc, celui-ci, se dilater ! La poudre de ses os devait tressaillir, là-bas, dans quelque pénéplaine infernale, tout au bord du désert de Gobi : quelqu'un le suivait, le bénissait. Malgré ces quatre siècles arrachés à l'éternité, il conversait encore, l'artiste effervescent ! Quelqu'un s'enfiévrait de son rêve plastique. Quel tumulte de lignes ! Quelle fanfare de couleurs ! Depuis, et dans une même inspiration, peut-être provenant du même émailleur, j'en ai trouvé d'autres, mais ceux-là restent encore les plus généreux et les plus achevés.

A droite : « *Mes grandioses potiches de cloisonné chinois, du temps des Mings...* » *Ainsi La Varende nous présenta « l'objet aimé » lors de notre visite au Chamblac, trois semaines avant sa mort. La photographie fut prise devant lui, dans son jardin à la française cerné d'ifs taillés comme nulle part.* Ci-contre : « *Mon vase Quien-Long, aux chevaux roses...* »

Impossible de ne pas y relever une influence persane dans l'impériosité des masses et des tons, dans certains lambrequins qui couronnent le sommet ; cependant la grandeur chinoise domine tout ; plus exactement, le prodigieux lyrisme dont parfois s'embrase la Chine. En fait, la richesse d'une si belle matière, du cloisonné, s'exalte encore de son réseau ; chaque couleur est rendue plus précieuse par le filigrane brillant qui l'encadre et l'unit à sa voisine. Une sorte de vitrail, où le cerné de plomb qui accentue la forme est remplacé par un trait lumineux. Nos vieux maîtres, moins habiles, l'avaient pressenti, dans cette orfèvrerie limousine des émaux champlevés dont rien n'a dépassé le hiératisme austère ; mais, privés de la virtuosité orientale, ils avaient eu l'audace de buriner, d'excaver le cuivre, sentant bien l'enrichissement apporté par la résille d'or.

Cependant le Chinois connut une joie de plus : la légèreté de l'objet. En effet, ainsi travaillé, le métal, dans sa forme obtenue par martelage, reste sans poids. C'est une fine casserole sonore qu'un grand vent, à la terrasse d'un temple, peut faire rouler en blondes cascades tintinnabulantes ; une forme courbe et si mince qu'une chiquenaude l'aurait bosselée. L'émail la vitrifie et la leste. Un enfant peut les manier. Ces considérables amphores sont moins lourdes que mon vase Quien-Long, aux chevaux roses ; le métal, plus léger que la porcelaine.

Pour moi, survinrent d'heureuses circonstances : mon échec et mon renoncement académiques. La première fois, je voulais contenter Farrère ; la seconde, répondre à l'appel de « l'Amiral ». Je me trouvai libéré de ces fastueux honneurs. Alors je revins chez M. Vibert ; je me vis en face d'un artiste militant qui, voyant ma passion, me donna littéralement les objets de ma flamme. La générosité dont il fit preuve replaçait l'achat dans l'ordre du cadeau. J'alertai mon fils, ravi de cet héritage plutôt que de l'attente d'un chapeau biscornu et d'un habit mité. A onze heures du soir, mes amants pénétrèrent au Chamblac.

Ils l'embaumèrent immédiatement. M. Vibert assure que son encaustique ne contient ni benjoin, ni myrrhe, ni cinnamome, et cependant les quatre salons devinrent des encensoirs. Les amphores apparurent enfin, jetèrent leur kaléidoscope de couleurs, déclarèrent leur joie, leur beau temps, leur perpétuel été. Tout était azur et le firmament dévorait la terre. Les amphores chantèrent ; le torrent d'écume et d'or, blanc de neige, se rua, traversant des monts bleu-nuit lardés de givre, des blocs de porphyre rose, truffés de sardoines, des récifs d'agate, des écueils de jade, des pierres de corail, des galets de tourmaline. Les arbres de vermeil palpitèrent de ramures digitales. Plus que l'été, n'étaient-ce pas ici les grandes eaux printanières ? car les branches manquaient de feuilles. La faune se livra : daims harnachés, biches d'aventurine, cerfs roses aux bois dorés, faons jaune citron tavelés de poivre. Dans le ciel, un combat, un tournoiement d'oiseaux migrateurs enfin de retour, hérons, cigognes aux rémiges de sanguine et d'ivoire, d'ébène, aux pattes rouges ; un ballet criard de becs métalliques et de grands coups d'aile ; le ciel se dérobait sous les essors, et, au premier tiers, des monstres, anses surdorées, mordaient à même les flancs de lapis-lazuli.

J'ai passé la nuit avec eux.

LA VARENDE.

Paris 28 mars

Athènes

Téhéran

Angkor 31 mars

Hong-Kong

Bangkok 30 mars

Manille 4 avril

LE TOUR DU MONDE

A BORD DU PARIS-BANGKOK, 28 mars. — J'ai beau partir pour le tour du monde (le terme même implique une boucle fermée autour d'une sphère) et savoir que dans quinze jours mes pieds adhéreront au sol dans le sens opposé, rien n'y fait : sous moi, la Terre reste plane ! Une terre *étendue*, dont rien ne me rend sensible la courbure, de même que rien ne nous rend sensible le mouvement rotatif qui la fait tourner (avec nous) à une vitesse supérieure à celle de n'importe quel avion.

Neuf heures du soir : escale à Francfort. Deux heures du matin, Athènes. (Un Chinois monte à bord.) Monotonie des halls d'escale... Quelqu'un qui passerait sa vie en avion, après y être né, sans dépasser la clôture de l'aérogare, croirait le monde parvenu à un parfait degré d'uniformité et pourrait imaginer que le monde entier voyage ! (Bébés annamites aux têtes rondes, douces, comme des pommes, ménage thaïlandais au sourire fin, au français pur, et le grand Chinois d'Athènes, dont le costume de toile bleue, quelque chose de mortellement résolu dans le visage m'évoquent la Chine populaire...) Mais c'est une fiction : la vérité commence au delà de l'écriteau qui nous parque, d'un seul mot impératif : *transit !*

La suppression de la distance ? Fiction aussi : le temps n'a pas qu'une forme, ni l'espace. Pour moi, la distance est remplacée par l'impression que j'ai de la *brûler*. Impression renforcée par les gaz lumineux qui jaillissent des pipes d'échappement du Superconstellation : ce feu, cette puissance, ce bruit, c'est bien de l'espace consumé ! La rapidité des étapes rend plus insolite encore le fait de se réveiller au-dessus du Kurdistan glacé blanc, de faire escale à Téhéran — et d'y avoir froid ! — puis de survoler le grand désert d'Iran... Ainsi, pendant une longue anesthésie, une seule nuit suffit à nous faire toucher *une autre dimension*.

NEW DELHI. — Retrouver l'Orient, c'est toujours, d'une certaine manière, un *retour*... Mais tout ce que je verrai, cette fois, de l'Inde, ce sera à l'escale cette femme mûre en sari blanc, au visage sombre, à l'ovale si parfait que je comprends, en la regardant, que la couleur noire puisse être à elle seule une parure.

A bord d'Air France, quelque chose, insensiblement, vire... Après Téhéran, j'ai reconnu dans le goût des olives une saveur plus forte, que je n'aime pas. Après New Delhi, le dessert n'est qu'une mangue.

BANGKOK, 30 mars. — Bangkok devait être notre première étape. Mais en débarquant, après vingt-sept heures de voyage, dans le hall de l'hôtel Erawan, à cinq heures du matin, le groupe de Français presque endormi dont je fais partie rencontre un groupe de Français tout juste réveillés : nos compagnons de croisière, partis, eux, il y a dix jours ! Nous apprenons que notre séjour à Bangkok n'aura lieu qu'après la visite d'Angkor. Pas question de dormir ! D'ailleurs, c'est en vain que nos corps, déroutés par le changement d'heure, cherchent encore leur nuit en cette matinée incandescente. Nous repartons, à peine arrivés, par la même route, vers l'aéroport, pour prendre l'avion d'Air Cambodge.

SIEMREAP-ANGKOR, 31 mars. — Quand l'avion a décrit un cercle magique, en battant des ailes, au-dessus du temple, je me suis rappelée, dans un éclair, qu'il y a trois jours j'étais à Paris, au lit, avec la grippe et la terreur de ne pouvoir partir. Trois jours ! Il me semble qu'un oiseau m'a cueillie, dans ce lit, pour me déposer au cœur de la forêt bouddhique, sur la terrasse du Roi Lépreux.

Hélas ! il faut d'abord passer par le *Grand* Hôtel de Siemreap, qui mérite son épithète : il est aussi vaste qu'un caravansérail. Ma chambre est d'une laideur sans espoir : Lévitan sous les tropiques. L'hydrothérapie, si défectueuse, qu'il n'est naturellement pas question de bain. En buvant un peu d'eau, je pense, malgré moi, que le vaccin anticholérique obligatoire manque sur mon carnet de santé ! L'odeur que j'ai respirée, en entrant dans ma chambre, m'a pénétrée comme un élément, et c'est, hélas ! celle que j'ai emportée pendant toute la visite d'Angkor, bientôt fondue dans celle, écœurante et douceâtre, des couloirs clos et infinis d'Angkor-Vat, puis dans la moiteur des premières pluies, stagnante sous les fromagers d'Angkor-Thom.

Il faudrait passer huit jours ici, ou toute sa vie. Pas vingt-quatre heures ! Une vision d'Angkor aussi hâtive n'a que la valeur d'un instantané enregistré par un appareil ultra-

Kyoto 12 avril

Tokyo 10 avril

Honolulu 19 avril

San Francisco 21 avril

Atlanta 24 avril

New York 27 avril

EN TRENTE JOURS

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE, GENEVIÈVE GENNARI

rapide. Nous passons si vite que je ne m'étonne pas qu'une jeune Américaine nous suive, perchée sur de hauts talons blancs : elle n'aura pas le temps d'avoir « les pieds sales », au sens où l'on parle de « mains sales » : fouler, ou travailler un sol, s'enraciner dans une terre. Je n'aime pas ces visions pressées qui donnent au touriste l'illusion dangereuse qu'il a *vu*. Qu'est-ce que voir sans regarder, ou regarder sans voir ? C'est aller au cinérama, c'est faire confiance à la télévision.

J'emporte comme autant d'*impressions* à développer plus tard le vertige des escaliers à pic du temple-montagne, si raides que la petite porte qui les termine semble s'ouvrir sur le vide, le dédale des galeries aux parois sculptées, la confusion symbolique, à l'ordre secret, du long bas-relief représentant le Barattage de la Mer de Lait, la ligne des eaux du *baray*, calme et flottante comme une immense fleur de lotus, l'écrasement qu'on ressent entre les tours à visage du Bayon ou le long de la chaussée des Géants... Oui, de simples impressions que j'espère retrouver, développées et agrandies comme des clichés, en relisant le livre de Bernard Groslier, plus tard.

Plus tard ! Pour l'instant, nous repartons par cette route où seules les bornes Michelin (une sur deux porte encore les inscriptions françaises) rappellent la mélancolie d'un passé récent, lointain, pour l'aéroport de Siemreap, où le même avion — avec ses deux pilotes français et sa délicate hôtesse cambodgienne — va nous cueillir.

Je ressens avec malaise le contraste entre cet avion larguant puis rechargeant sa cargaison de touristes franco-américaine, sur cet aérodrome en terre battue, réduit à sa plus simple expression : une piste, un poste au milieu d'un champ de soleil, et cette masse humaine à laquelle, touristes, nous sommes demeurés aussi étrangers qu'un scaphandrier derrière ses hublots l'est à l'océan. Je revois ces enfants innombrables, au regard et au visage vifs, à qui, si j'avais eu des *riels*, j'aurais tant voulu acheter ces arbalètes, ces poignards de bois, ces sortes de castagnettes qu'ils vendent aux abords d'Angkor...

BANGKOK, 1er avril. — Nouveau contraste : l'hôtel Erawan, flambant neuf, comporte une piscine bleue, un bureau de poste, un maître d'hôtel suisse, le luxe des super-hôtels américains. Seule l'impassibilité des employés nous rappelle que nous sommes en Extrême-Orient, et peut-être aussi cette boîte (ce panier ?) où les lettres (classées selon quel critère ?) nous attendent et où chacun pêche son courrier, au hasard, et j'imagine les quiproquos, les vols qui peuvent s'ensuivre, et l'holocauste de fin d'année auquel doit se livrer, toujours impassiblement, le portier !

Et, tout d'un coup, un Extrême-Orient de rêve vécu, de carte postale animée ! Le marché flottant de Bangkok s'étend le long de plusieurs kilomètres sur la rivière Chow Phya et sur les canaux qui en divergent. Nous nous sommes promenés deux heures en bateau, à fleur d'eau, comme l'humanité qui vit ici. Venise siamoise, Bangkok exhale la même odeur de marais et cette joie de vivre qui semble naître de la communion avec l'eau. Entre les vedettes à moteur, les pirogues poussées à la gaffe, les jonques et les sampans, tous débordant de fleurs ou de légumes, de sacs de riz et pleins à couler, les enfants nagent, et les lotus surnagent. Entre les bateaux, mais aussi entre les détritus : les ménagères font leur vaisselle le plus commodément du monde en se penchant directement de leur barque ou de leur balcon ! Chaque maison de bois ouvre généreusement ses fenêtres, si bien que j'aperçois tout le décor de la vie, au niveau de mes yeux. Seul est exclu de cette intimité le fantôme familier, pour lequel chaque foyer achète une petite niche, dite « maison du fantôme », où il est censé résider : placée à l'extérieur, elle ressemble à un coucou suisse.

Mais il y a aussi les canaux qu'on comble, les bâtiments modernes, les chantiers navals qui s'ouvrent, sous le gouvernement du jeune et joli roi Bhumiphol Adulyaded... Déjà les longues pirogues centenaires du couronnement, qui lèvent vers le plafond d'un hangar leurs proues sculptées en becs d'oiseaux fantastiques, ont une allure de reliques.

2 avril. — Angkor a la tristesse énorme, *sacrilège*, des temples désaffectés. A Bangkok, une religion plus vivante s'affirme à travers une richesse plus orientale, une représentation obsédante du Bouddha.

Bouddha d'émeraude, tout petit par rapport au temple, mais énorme s'il est vraiment fait « en plein » d'émeraudes (les sceptiques

Photographies P. Gennari.

parlent de jade), trônant au faîte d'un gigantesque autel : vers ce petit Bouddha amené du Laos après une guerre victorieuse (un temple vide, au Laos, s'appelle encore le temple du Bouddha d'émeraude) et qui, à une époque encore plus reculée, serait venu du Tibet, convergent toutes les lignes et toutes les splendeurs du temple et de ses abords : portes de bois de teck incrustées de nacre, murs étrangement recouverts d'assiettes de porcelaine chinoise, panthéons funéraires, maisons de repos au sol de marbre, statues d'oiseaux à tête d'homme, et d'hommes à tête de monstre, chimères baroques, couleurs en folie.

Bouddha couché, fait de plâtre ou de ciment, recouvert de cuivre, qui allonge ses quarante-huit mètres et nous offre la plante de ses pieds, droite et haute comme un mur, dans le temple de What Po. Bouddha d'or, qui pèserait 5 000 kilos... Collection de bouddhas sculptés, noirs, représentant les divers types prêtés à l'Illuminé, japonais, indien, cambodgien, et ses diverses attitudes : méditant, jeûnant, « attestant » la terre, etc. Galerie de bouddhas dorés, qui appartiennent aux riches et pieuses familles du pays. Et dans tous les temples, Temple de marbre, Temple de l'Aurore, des femmes à genoux lèvent leurs mains jointes à hauteur de leur visage, brûlent les bâtonnets d'encens, allument les lampes, offrent des fleurs, et il y a aussi ces bougies devant l'autel, ces bouquets en feuilles d'argent, que je reconnais, que je...

Celui qui ne voulait pas être dieu est devenu dieu contre son gré.

RESTHOUSE DE LA K. L. M., 3 avril. — J'ai d'abord cru — impression désagréable — que le pilote avait manqué son décollage. En bout de piste, ces gaz brusquement coupés, et l'avion rebroussant chemin avec une lenteur de pigeon drogué ! Il ne s'agissait, en réalité, que d'un moteur nécessitant une réparation.

La « maison de repos » de la K. L. M. nous offre ses petites chambres aux volets bleus, ouvrant sur des galeries de bois, et toute la gentillesse néerlandaise. J'essaie de retrouver un peu de la fraîche Hollande, au souffle du ventilateur, dans la blancheur des draps. Mais la chaleur est la plus forte. Les margouillats rampent au plafond avec une innocence de lézard, les crapauds traversent la pelouse de la cour centrale. Pourquoi a-t-on toujours fait du Soleil un dieu ? C'est l'Ombre la déesse-mère (en tout cas, la mienne). O Occident, miracle fragile, dû au climat ! Je me surprends à rêver d'hibernation ! Et, me rappelant que l'hôtel Erawan, si parfaitement *conditioned* qu'on a peur de s'y enrhumer, abrite un salon de beauté, je pars en car pour Bangkok : ce retard qui s'éternise m'aura du moins permis d'aller chez un coiffeur thaïlandais et de dépenser mes derniers *tikals !* Allongée sur un fauteuil, complètement à l'horizontale, je subis quatre shampooings successifs, une jeune fille commence la mise en plis, une autre la termine, une dernière me coiffe ! A côté de moi, deux ou trois manucures, autant de pédicures, se relaient autour de la même Américaine.

En rentrant, j'apprends que nous ne repartirons qu'à minuit et demi, donc avec dix-huit heures de retard. Autour des nappes immaculées de la salle à manger du Resthouse se retrouvent l'équipage hollandais et les passagers cloués à terre : un Irakien, un Américain, deux Allemands, notre groupe français qui a trompé la chaleur en jouant au bridge. La fraîcheur du Superconstellation, cette nuit, sera délicieuse...

MANILLE, 4 avril. — Il est étrange de sortir de l'envoûtement bouddhique pour retrouver, en plein Pacifique, le catholicisme espagnol. Comme partout où sont passés ses missionnaires persuasifs, l'Espagne a laissé un peuple converti jusqu'à l'os, et il paraît naturel d'entendre un jeune garçon indigène nous jouer l'*Ave Maria* de Schubert sur les fameuses orgues de bambou de Las Pinas. Mais, à part sa religion et le nombreux clergé habillé de blanc, à part les Vierges et les Saints de Saint-Agostinès, étouffés de velours, à part les noms de lieux et, peut-être, ces lourdes bagues, ces chemises flottantes et brodées que portent les hommes, je ne vois ici rien d'espagnol : les Philippins passent pour des métis, mais le sang blanc a l'air d'être fort dilué, et le vernis américain a « pris » partout. Ici plus encore qu'en Thaïlande. Dans le taxi, la musique filiforme, uniforme, multiforme, distille infatigablement son fond sonore. Manille compte près d'un million d'habitants et possède, comme tout le monde si j'ose dire, des boulevards blancs, la télévision et l'éclairage au néon. Et puis, ces jeeps extraordinaires, de toutes tailles et couleurs, ornées d'inscriptions, de dessins, de rubans flottants, chars d'une fête perpétuelle.

Mais, tout de suite au delà de la capitale, le *vernis* craque : cases de paille, étals de bananes, simples socs traînés par des buffles. Dans ce pays composé de 7 000 îles, on parle plus de cent dialectes et il existe encore (dit-on) des maquis peuplés de pirates, où personne ne se risque.

Une forêt de palmiers aux pentes de soleil, les rizières classiques, les rangées d'ananas plantés en pleine terre, les marais salants nous accompagnent jusqu'au Taal Lake. Le restaurant du Taal, où l'on sert les glaces dans une grosse coque de noix de coco, est bâti en ce style normand qui, parallèlement au style colonial anglais, a traversé toute l'épaisseur du continent américain et boucle presque son tour du monde ! Le lac est lové dans un ancien cratère, comme un enfant endormi dans la gueule d'un canon. Que le monde est dur, qui est donné aux hommes, en dehors de l'Occident ! Typhons, tremblements de terre, éruptions détruisent inlassablement les travaux des jours et des hommes (depuis peu, la guerre s'ajoute au reste : les Philippins semblent conserver un souvenir brûlant de l'occupation japonaise). Vue de si loin, elle m'apparaît plus enviable que je ne le supposais, ma petite Europe...

KOWLOON (Hong-Kong), 6 avril. — Le premier contact avec la Chine, c'est la giffle salée que vous donne la mer quand on s'y précipite au premier jour des vacances : dans une seule vague, tout l'océan ! Encore n'est-ce pas vraiment la Chine : Cambodge, Thaïlande, Philippines, Hong-Kong, nous tournons autour du foyer central, comme un étranger rêvant de visiter l'Allemagne et condamné à ne connaître du monde germanique que ses boutures extérieures : Zurich ou l'Alsace ! Mais enfin, c'est le monde jaune, et c'est la moitié du monde ! La moitié du monde appartient à ces hommes minces, à l'ossature affinée par des siècles d'ascèse (et de sous-alimentation), noirs ou dorés, aux yeux de Bouddhas vivants. Cette humanité qui, il y a cent ans, ne s'élevait au-dessus de la terre que de la hauteur de ses pilotis et qui, depuis...

Où mieux qu'à Hong-Kong, dernière enclave du capitalisme international, dernière colonie occidentale osant dire son nom, où mieux qu'ici peut-on saisir l'écartèlement des systèmes de valeurs qui se partagent le monde : le communisme et la civilisation américaine, le christianisme et l'immense réservoir de la spiritualité orientale ? Cela aussi sale la vague qui me fouette depuis huit jours : la découverte du monde bouddhiste. Ici, tous les journaux parlent du Dalaï Lama, le dieu incarné qui a vingt-trois ans selon nos concepts, cinq cents selon sa foi, ce fils de paysans chinois à qui les sectes tibétaines prêtent les pouvoirs magiques, les huit *siddhis*, dont l'un consiste à commander aux éléments : c'est sérieusement que tel journal de langue anglaise rapporte ce matin qu'un nuage a inexplicablement protégé sa fuite...

Oui, où pourrais-je mieux qu'ici sentir la tension qui oppose les quatre bras de cette croix, dont la rupture semble aussi fatale que dans le supplice de Damien ?

Les autobus rouges venus tout droit de Londres, aussi brillants sous le soleil qu'ils le sont, là-bas, sous la pluie, et les derniers rickshaws. Les vieilles Chinoises fumant le cigare dans la rue ou portant de grands chapeaux dont les franges noires chassent les mouches, et les plus jeunes en robe de satin collante, d'un rouge agressif, si haut fendue que toute la jambe apparaît quand elles marchent et qu'un étranger les prend souvent pour des prostituées. Les longs cadres de bambou dépassant de plusieurs mètres les fenêtres, laissant s'égoutter des linges aux couleurs ardentes, les maisons bon marché où s'entassent (heureux s'ils le peuvent) les réfugiés venus de Chine populaire (près d'un million), les tout petits enfants portant de plus petits enfants encore sur leur dos, si bien qu'on oublie qu'ils n'ont que quatre ou cinq ans, si ce n'est trois ; et puis le confort superaméricain de l'hôtel, et partout les boys, les boys, les boys ! Les tailleurs, formés à Londres, qui livrent le costume de soie sauvage ou le complet de laine d'Ecosse en vingt-quatre heures, et qui font leurs comptes grâce à un boulier. Les rues populeuses où pendent des ailerons de requins séchés, où un drogué à l'étonnant visage mongolien (dans tous les sens du terme) se balance doucement autour d'une tige de lampadaire : le guide — un Français de Hong-Kong — nous dit qu'il est là depuis une année, ivre, misérable et heureux. Les sampans bleus sur l'eau verte, ou verts sur bleu, je ne sais pas, peut-être camaïeu, et puis la gloire de la colline de Hong-Kong, en face de la presqu'île.

HONG-KONG. — Alger multipliée, illuminée d'idéogrammes au néon, sillonnée de routes tourmentées, curieusement bâtie : gratte-ciel, châteaux Tudor recouverts de lierre, hôpital protestant, séminaire catholique, cimetières de tout rite, couvents, sanatoria, église française au toit en pagode, dans la rade les yachts blancs des Chinois milliardaires, dans les rues, des soldats anglais aux yeux vert d'Irlande, au teint miraculeusement préservé ! Cela à quelques milles marins de la gare de Kowloon, où le train part pour Canton : la frontière proche, fascinante, intouchable. La grande menace et la grande promesse : sept cents millions de Chinois bleus derrière cette ligne.

Pourquoi dire tant de mal des intellectuels ? Ils ont été les premiers à se pencher sur la grande inconnue chinoise : Malraux et *La Condition humaine*, Simone Weil, qui pleurait à l'annonce de chaque nouvelle famine dévastant la Chine. Si l'on avait prêté attention à ces larmes d' « intellectuel » (si le tsar avait écouté Tolstoï et Dostoïevsky... si Louis XVI avait été un tout petit peu voltairien) et aujourd'hui, si...

Décidément, comme ce héros des *Mandarins* qui n'avait été sensible, au Portugal, qu'à la misère des habitants et aux problèmes posés

A Bangkok, toute la population vit sur l'eau. C'est par bateau qu'elle est ravitaillée tous les matins.

par le régime, je fais partie de ceux qui ne peuvent pas « se promener au bord de la mer sans s'inquiéter du prix des sardines »...

TOKYO, 8 avril. — Oui, on a tort de ne faire confiance ni aux intellectuels ni à ses amis ! J'ai lu tous les livres de Paul Mousset sur le Japon, qu'il aime et comprend mieux que personne, et j'aurais dû savoir que Tokyo apparaît au premier abord comme la ville la plus décevante du monde : ma surprise prouve que je ne le croyais pas !

Cette capitale ressemble à un immense faubourg. Il pleut sur des rues grises aux maisons basses, une pluie lourde et mauvaise, une frange de typhon ! Les femmes me semblent plus trapues, plus rondes que les Chinoises, avec un teint plus rosé et des voix moins rauques, mais leur type général est très — trop — accusé, les hommes sont petits. Ces femmes en obi, à la ligne bossue, les parapluies huilés, les lanternes de papier ont l'air d'anachronismes dans une ville sillonnée de tramways et où se dresse une antenne de télévision, bâtie sur le modèle de la tour Eiffel. Le hall de l'Imperial Hotel offre le manque d'intimité, le bruit, le désordre d'une salle d'attente. Et, naturellement, l'inévitable radio s'égoutte dans les chambres et jusque dans les ascenseurs.

Ce soir, l'*Ile-de-France* arrive à Osaka après quarante-trois jours de voyage... Son lancement à Saint-Nazaire est un de mes premiers souvenirs de toute petite fille. Les bateaux aussi font le tour du monde... Mais, pour l'*Ile-de-France*, le dernier cycle, hélas ! est bouclé !

10 avril. — Tout a changé ! Le soleil s'est levé sur l'Empire du Soleil Levant pour glorifier le prince Akihito, qui épouse aujourd'hui M^lle^ Michido Shoda : les tramways sont devenus des chars, fleuris de corolles de papier, de banderoles, de lampes électriques et de drapeaux nippons. Sur l'écran de télévision de l'Imperial, nous regardons le cortège, la calèche, la garde à cheval défiler avec une lenteur religieuse qui m'évoque... pourquoi pas ? le couronnement de la reine d'Angleterre. Nous avons fait la connaissance du jeune guide, Tomii-San, qui nous accompagnera pendant toute notre visite du Japon. Enfin, au Kabuki — genre théâtral traditionnel et demeuré très populaire — j'ai pressenti l'originalité absolue, *isolationniste*, de la civilisation japonaise, et je me rappelle à temps qu'une île est toujours une retraite dont il faut forcer le secret.

La délicatesse des décors du Kabuki, leur apparente simplicité sont ravissantes : sur la scène, immense, une simple maison de papier. Sur la large toile de fond, quelques cerisiers en fleur. La lente et parfaite plastique des acteurs (tous des hommes), le diapré des costumes, l'étrangeté de l'accompagnement musical (shamisens et flûtes) recèlent un principe esthétique si différent des nôtres que sa force doit être réelle pour triompher de notre profane ignorance.

Puis, comme je l'ai pris à Oslo, à Stamboul, à Athènes, chaque fois déçue parce qu'il était aérien, j'ai voulu prendre le métro, tout neuf, de Tokyo. Je ne serai pas allée loin : de Nishiginza à Kasumigasaki, une station, assez pour admirer le large quai central, unique, et les wagons rouges dont l'intérieur est rose.

11 AVRIL, A BORD DU SWALLOW-EXPRESS. — Maintenant aussi, je croise des trains aux couleurs vives : orange et vert. Une note musicale ou un haut-parleur annoncent les stations pendant que les hôtesses en bleu marine clair, les serveuses

uniforme vert passent des plats excel-nts : comme pour les « toilettes », on a choix entre les nourritures *western style* *japanese style !* Près de nous, une vieille ponaise mange son riz avec des baguettes ndant que le train tourne autour de la anche gloire du Fuji, cône si parfait qu'il rait l'air d'un triangle abstrait si l'on ne vait que les Japonais redoutent encore que ur dieu-montagne ne redevienne actif. Un lcan sous la neige : quel symbole pour le pon !

KYOTO, 12 avril. — Je n'aime rien tant ie le moment où je commence à aimer un ys : j'y trouve toutes les douceurs, toutes s profondeurs d'une initiation. Je savais ie j'aimerais Kyoto, mais je l'ai *senti* dès moment où je suis arrivée au Miyako Hotel, erdu dans la verdure, et qui, avec son sys-me de couloirs compliqués, ses fenêtres à lissière (ou à guillotine) évoque un vieil ôtel anglais, illusion complétée par le radia-ur électrique qu'on installe pour chauffer a chambre !

Pourtant, aujourd'hui, la pluie n'a pas essé de tomber. De tomber sur les jardins e Heian Jingu, sur les cerisiers en fleur moureusement soutenus par des branches e bambou, sur les petits bois de sapins à eine nés, sur les azalées mauves, les érables âles, sur le Pavillon d'or au bord de l'eau, ur les temples et shrines dont personne ne ait s'ils sont, en Kyoto, cent ou mille, sur e monde miraculeusement préservé de la lestruction (1), dont je retiens surtout deux mpressions extraordinairement différentes : e foisonnement ordonné des mille et une tatues de Kannon-Bouddha, en bois doré et ux bras multiples, et l'abstraction nue de e monastère Zen, qui ne propose à la médita-ion que quatorze rochers sur une terrasse le sable fin, de telle manière que l'on ne peut amais en voir que treize à la fois.

KASHIKOJIMA, 13 avril. — Où sommes-nous ? En quel bout du monde avons-nous échoué ? Cette journée m'a apporté le *dépaysement* sous la forme que je préfère : ignorer le point exact où je me rends, et ne pas consulter la carte afin de découvrir un pays (enfin) comme il doit être découvert : l'horizon après la colline, la vallée après l'horizon, dans un approfondissement de plus en plus intime, avec l'impression d'écarter du doigt chaque obstacle, d'apprendre *manuellement* la terre...

Entre Kyoto et Nara, ce fut d'abord une ville presque unique traversée en micheline, en tout cas un pays si peuplé qu'il n'y est pas question de passage à niveau : le conducteur aux gants blancs actionne continuellement le klaxon pour arrêter le trafic transversal. Mais à Nara, la plus ancienne capitale, c'est le vertige du passé, du sacré : Nara recèle le plus grand Bouddha du monde et la plus grosse cloche du monde, un temple shintoïste aux mille lanternes de pierre ; un parc aux biches qui est le plus vaste du Japon, et les temples de Todaiji et de Horyuji, dont l'un est le plus grand, et l'autre le plus ancien édifice en bois du monde...

Puis de nouveau le train, de Nara à Ujiyamada, et enfin, tout à l'heure, ce taxi qui nous amène ici par une route étroite, mauvaise comme un cauchemar : le long de 45 kilomètres, le paysage est à la fois si varié que nous passons en quelques minutes d'un fjord norvégien à une vallée des Vosges, et que nous avons l'impression de toujours contourner la même colline, de toujours retomber sur le même fjord. Nous traversons de petites villes aux noms roses, Toba, Futamigauva, dont je serais bien embarrassée de dire, au passage, si elles sont vieux-Japon ou villes-champignons... La route grouille d'autocars vides. Tout cela hors du temps, insituable, la Nuit tombant sur le Mystère. Et à l'instant, l'arrivée à Kashikojima et la paix de bout du monde de l'hôtel Shima Kanko, qui ouvre ses chambres sur un bois de sapins bas.

(1) La ville fut sauvée, pendant la guerre, par l'intervention d'un savant français auprès du Pentagone.

14 avril. — Nous ne sommes venus ici que pour *cela*, mais cela valait la peine. Parvenus en vedette au parc à huîtres créé par le fameux Mikimoto, nous voyons la pêcheuse de perles en robe blanche, frissonnante de vent, plonger pour nous dans l'eau verte, avec ce mouvement unique des hanches, qui, quelques secondes, maintient seules hors de l'eau ses jambes nues, verticales, immobiles.

TOKYO, 17 avril. — Ito, Atami, Miyanoshita, Kamakura, Nikko,.. Il me semble mieux comprendre, après cette semaine, ce que les Français et les Américains, pour des raisons d'ailleurs opposées, aiment dans ce pays, qui peut décevoir les premiers jours... Il s'agit ici d'une civilisation à l'échelle humaine, *à l'échelle européenne*. (Oui, la même grappe d'îles, au bout du monde, que l'Angleterre, telles qu'elles apparaissent, exactement symétriques sur un planisphère, de chaque côté du continent eurasien.)

Tout naturellement, ce petit pays s'est créé une civilisation de microcosme : il s'est enfermé en son intériorité, multiplié par chaque vallée, approfondi par chaque symbole, et sa variété danse ce soir devant mes yeux en idéogrammes, en estampes et en jardins japonais...

Japon agreste : moutonnement des buissons de théiers, richesse d'or du colza, lignes pâles du soja, collines-surprises quand on se croit en plaine, vallées courbes semblables à d'anciens fleuves asséchés, villages de bois aux toits de tuiles ou de chaume, reliefs tourmentés d'un paysage volcanique en miniature, lac aux cormorans, montagnes aux ours, mais aussi végétation occidentale, que seul originalise un réseau de bambous, croupes d'un Jura qui serait inachevé, forêt d'Orléans cernée de hautes montagnes, collines pelées d'Hakone qui évoquent le sommet du Simplon, repos thermal à Miyanoshita, côte d'azur d'Atami, golf et pelouses anglaises de Ito. A Enoshima (1), la même rue montante, les mêmes éventaires qu'au Mont-Saint-Michel... Japon agreste ou pêcheur, mais aussi Japon surindustrialisé, mêlant les concentrations humaines de la vallée du Pô aux laideurs infinies des faubourgs anglais, jetant plusieurs ponts parallèles sur des fleuves larges comme des bras de mer, apportant l'électricité aux villages les plus reculés, ne montrant nulle part trace de misère, malgré une population de 90 millions d'habitants. Et enfin ce Japon féerique, qui accroche dans la gare d'Atami des lampions et des branches de cerisiers en papier rose, dresse dans les rues de Kamakura le décor — banderoles, lumières, pavoisement — d'une fête quotidienne, et garde à la Fête du Printemps de Nikko tous les caractères d'une kermesse qui serait authentique.

Ce n'est pas l'écartèlement entre deux ou trois civilisations qui me frappe, au Japon, mais au contraire leur concentration en un seul noyau explosif. Or, ce condensé d'archaïsme et de modernisme, ce symbole abstrait forcé de se concrétiser, *cela nous ressemble* : cette tension vitale (ou mortelle) c'est celle des vieilles civilisations aux prises avec leur propre évolution.

(1) Où se situe l'*Honorable partie de campagne*.

Et partout une débauche d'autocars doublant le carrousel des trains. Et, descendant des cars, des théories de garçons en noir, de jeunes filles en costume marin, ou de vieillards des deux sexes, à demi touristes, à demi pèlerins, tous brandissant leur fanion, et guidés par des hôtesses en uniforme dans le dédale des temples et des jardins. Trafic multiplié, rendu affolant par l'état des routes (oh ! la corniche dangereuse qui va d'Ito à Atami, défoncée par le typhon de septembre dernier !) et par les chauffeurs fabuleusement (dangereusement) habiles.

18 avril. — C'est la nuit qu'il faut voir Tokyo, je l'ai compris hier soir, en sortant de la gare d'Asakusa : les lignes verticales des idéogrammes lumineux, la rosace des réclames mouvantes au faîte des maisons prêtent une architecture à cette ville qui en est totalement dépourvue : ainsi cette pagode qui allume trois étages de différentes couleurs, cette fleur qui s'ouvre et se referme.

Même sans publicité, le *shopping* est, au Japon, une tentation perpétuelle : ces objets banals qui seront si étranges sous un autre climat, lampions de papier, poupées en costume de kabuki, petits paravents laqués, coiffures en carton diapré pour « la Fête des garçons », éventails d'ivoire, parapluies huilés et ombrelles de soie, et, pour quelques *yens*, ces jouets irrésistibles, à chacun desquels j'attache le visage de l'enfant que j'aimerais gâter !

J'écris ces notes dans le hall de gare de l'Imperial Hotel. Je suis sans chambre depuis onze heures, bagages bouclés : ici comme ailleurs, il faut avoir *checked out* à midi, et nous ne prenons l'avion pour Honolulu que ce soir à minuit. J'ai même remis mon passeport, mon billet au *Courrier* de la croisière et je n'ai plus en propre que ce bloc de papier, ce stylo. Autour de moi, inlassablement, les Américains arrivent, partent, rient, téléphonent.

Notre groupe s'atomise : nos compagnons de voyage, parmi lesquels le Dr Paul Ganière, connu des érudits, partent ce soir pour Paris, par le Pôle et Anchorage, mon père et moi pour Honolulu. Déjà nos adieux sont faits au jeune Japonais qui nous a accompagnés partout et qui est devenu notre ami intelligent, sensible, capable de chanter tout le répertoire de Charles Trénet, et farouchement démocrate, Tomii nous a semblé un type très représentatif de la jeunesse japonaise.

Pourtant, c'est pendant cette journée d'attente, suspendue dans le vide, que je reprends pied, pour la première fois, dans mon monde familier : rencontre avec un agent littéraire japonais, qui pourtant me surprend fort en m'avouant qu'il ne connaît même pas le *nom* de Sartre ! Et, chez une amie que je n'ai pas vue depuis quinze ans, Eglé, femme du conseiller d'ambassade René Fourrier-Ruelle, un moment parfait, non plus suspendu dans le vide mais bien enraciné, et qui me repayse. *Sayonara ! Sayonara !* Aurai-je à me resservir, un jour, du petit carton qu'Eglé remet à ses amis et qui porte le plan de son quartier, seul moyen de guider les chauffeurs dans le labyrinthe de la plus grande ville du monde ? La dernière trace d'extrême-orientalité au Japon sera sans doute ce réflexe incroyablement rapide des chauffeurs de taxi, accélérant à fond dès qu'on est monté dans leur voiture et vous emmenant au hasard (mais est-ce au hasard ?) avant qu'on leur ait donné une adresse qui se révèle inutile.

... Si je devais vivre longtemps dans ces

Dans la baie de Hong-Kong une population très dense vit sur les jonques. Les femmes elles-mêmes godillent un enfant sur le dos.

pays, ce qui me manquerait le plus, peut-être, serait, tout simplement, les yeux bleus.

HONOLULU, 19 avril. — L'avion a quitté Tokyo samedi soir à minuit : nous sommes dimanche, et pourtant c'est bien avant-hier soir que nous sommes partis.

Mais est-ce avant-hier ? La traversée de la ligne internationale de changement de date bouleverse ces menues conventions ! Avoir vécu deux fois le 18 avril est d'autant plus déroutant pour moi que... c'est le jour de mon anniversaire. A l'inverse du héros de Daniel Gray, dans *Le jour que je n'ai pas vécu*, ce jour, je l'ai vécu deux fois. Mais personne ne m'a souhaité un anniversaire qu'on ne sait plus très bien où placer, seule faisant foi l'heure du village où je suis née il y a trente et... Pourtant, le cardinal Spelmann, ayant passé la ligne un 25 décembre, a, dit-on, célébré deux fois la messe de minuit, et j'avais donc droit à deux anniversaires !

Sur la carte, les îles Hawaii, ou Sandwich, évoquent un imperceptible affleurement de rochers, quelques points au milieu de l'océan. Ces points se révèlent de grandes îles volcaniques, aux banyans et aux palmiers géants, et sont le plus gros producteur d'ananas du monde.

Fleurs et fruits, symbole de Honolulu : à la sortie de l'aéroport se dresse, si j'ose dire, une statue d'ananas. Dans la rue, on vend — déception : je croyais qu'on les donnait ! — les colliers de fleurs. Un quartier d'abricot, des pétales de rhododendron décorent le plat de viande. Dans ma chambre, je trouve un ananas entier ouvert, découpé, sucré, fleuri. Les Américaines se promènent en longues et flottantes robes hawaiiennes... Mais paradoxalement le ciel est plombé, le vent énorme, le bain m'est refusé sur la plage de Waïkiki !

20 avril. — Il paraît que c'est dans les autres îles qu'il faut aller pour trouver l'ombre de l'ancienne vie hawaiienne. Je veux bien le croire. Honolulu n'en garde que le nom chantant, fait pour un rythme de jazz, et s'américanise au même rythme.

Nulle part mieux qu'ici, sur cette barque amarrée en plein Pacifique qu'est le 50e Etat américain, on ne peut saisir la frontière des deux mondes (la ligne internationale franchie avant-hier n'est pas seulement symbolique). C'est bien ici que commence, que finit l'Extrême-Occident.

La ville compte un temple bouddhiste, mais des églises de toutes confessions, baptiste, luthérienne, épiscopale, méthodiste, des Adventistes du septième jour, des Saints du dernier jour, de la Christian Science, israélite, et, naturellement, catholique. Et c'est à quelques kilomètres derrière ces montagnes que les Japonais ont rendu célèbre le petit Pearl Harbour, qui reste encore aujourd'hui, pour des centaines de cadavres, un cimetière marin... Le peuple le plus pauvre et le plus fanatisé avait choisi pour cible l'île la plus heureuse et la plus paresseuse. (C'est vrai : j'oubliais que ces Japonais souriants, ils ont bombardé Pearl Harbour, occupé Hong-Kong, les Philippines, Singapour. Mais pourquoi réveiller les morts ?) Aujourd'hui, les *surf-riders* passent les lames, plus loin un banc de baleines joue des eaux, dans le ballet fantastique que connaissent bien les lecteurs de *Moby Dick*. Et je sais maintenant que ce vent que je n'aimais pas, c'est un vent alizé, le vent au nom magique qui maintient toute l'année sur ces îles cette même température, jamais froide, jamais brûlante.

Mystérieuse, paradoxale, une tristesse me vient, qui est déjà celle des retours.

Dans une maison de thé à Kyoto, une maïko de seize ans (prégeisha), portant l'obi noué en papillon, salue les visiteurs qui dînent. Une Japonaise traditionnelle vit plus souvent à genoux qu'assise.

A BORD DU HONOLULU-SAN-FRANCISCO. — Le Clipper amène jusqu'à San Francisco ses hôtesses de l'air en longues robes d'Hawaii. Non, elles se changent quelques instants avant l'atterrissage, et seul l'éternel *no smoking, fasten your belts* prend enfin, d'être écrit en chinois (ou en japonais), une originalité que personne n'en attend plus !

SAN FRANCISCO, 21 avril. — Oui, la baie de San Francisco est la plus belle du monde, oui, *Golden Gate* et *Bay Brigde* sont les plus grands ponts du monde, et la musique militaire d'Union Square est excellente, la nourriture meilleure que ne le dit sa réputation (même à la cafeteria). China-town est bien la petite tête de pont asiatique que promet son nom célèbre, les parcs d'autos à vendre sont obsédants, et le truisme « toutes les voitures sont américaines » semble toujours aussi nouveau ! Mais ce qui est le plus original à San Francisco, ce qui est inimitable, c'est son tramway. Le vieux, le charmant, le fameux cable-car, d'un modèle unique au monde, qui monte et descend la colline à 15 ou 18° pour cent d'inclinaison, tiré par un câble contenu dans un rail central, lui-même creusé au milieu de la chaussée. Le cinérama, grand exploiteur de vertiges, n'a-t-il pas déjà immortalisé le cable-car ? Mais rien ne rend son charme qu'il faut bien dire *humain*, sinon la vue et le contact direct avec ses petits wagons de bois qui, têtus, increvables, adorables, gardent à cette ville riche et neuve, et qui fut consacrée à saint François d'Assise ! une improbable humilité...

22 avril. — Le quartier résidentiel de Oakland, Piedmont, aligne une parade de maisons exquises, la plupart d'un blanc profond, comme celui de Myconos, presque bleu, d'autres d'un rose de première robe de bal, quelques-unes tellement recouvertes de verdure, lierre ou branches légères, que les murs semblent des rideaux de feuilles, d'autres encore bâties en style normand ou provençal, mais toutes trahissant le même goût discret, très anglais.

Les pelouses d'un vert britannique descendent vers la rue *sans aucune clôture*, mêlant leurs massifs de rhododendrons et les branches de leurs arbres rares, dans une atmosphère de *campus* que me restitue tout entière l'université de Californie qui essaime, à Berkeley, ces étudiants sportifs, ces étudiantes briquées et laquées, dont le spectacle, pour les intellectuels français, est toujours une étonnante leçon !

Au nord de San Francisco, Muir Wood, ce parc de séquoias aux troncs énormes, qui, groupés en famille, ménagent à l'intérieur de leur cercle une place pour leur ancêtre, ces arbres dont quelques-uns ont deux mille ans, et qui ont résisté au temps, aux incendies, aux Indiens, me rendent sensible le caractère accidentel de l'anglicisation de ce continent. Le lien d'un Américain avec sa terre, sa ville, peut être aussi fort que celui d'un Celte ou d'un Chinois, qui occupent la leur depuis l'ère néolithique. Peut-être même plus dynamique parce qu'il est plus conscient et se sent plus nécessaire. Mais il est d'une autre nature.

Un chien installé sur le toit d'une voiture, pourquoi est-ce si rare ? C'est à San Francisco que j'aurai vu le premier !

STARLITE ROOF, 23 avril. — De nouveau, les bagages bouclés, le départ prévu pour minuit, l'attente passive dans le bar de l'hôtel, installé au 21e étage, et dont les serveuses au genou nu portent une robe collante en satin rouge, à la mode chinoise. Un jeune Allemand nous confie sa nostalgie de l'Europe. Un vieil Hollandais rêve des Pyrénées... Paradoxe : un tour du monde aussi rapide, aussi haché, m'évoque curieusement ce qui peut apparaître d'abord comme son opposé : ces voyages en diligence, en turgotine, en calèche-dormeuse, qui vous dépaysaient autant de fois, et vous faisaient toujours (je n'ai jamais compris pourquoi) voyager de nuit !

ATLANTA, 24 avril. — A l'escale de Chicago, ce matin à l'aube, il faisait froid. A peine suis-je montée dans l'avion de Miami que tout change ! Est-ce le nom seul d'Atlanta, où je me rends, qui produit le miracle ? Capitale de la Georgie, Atlanta est pour moi celle du Sud, et qui n'a pas rêvé du Sud ? Et puis, d'une certaine façon, je me sens en vol vers un pays qui ressemble au mien : ceux qu'André Siegfried (au hasard de quelle étape ai-je appris sa mort ?) appelait : les pays de civilisation *atlantique*...

Après les grandes plaines du sud de Chicago, dont les terrains semblent dessinés au cordeau, j'ai l'impression à chaque escale (Indianapolis, Nashville) de plonger en plein Sud, de m'y baigner comme dans un élément. A terre, la température monte régulièrement. En vol, mes voisins, une toute jeune étudiante, puis un tout jeune industriel, me montrent du hublot leurs maisons, blanches sur vert, au flanc de collines qui pourraient être de France ou d'Angleterre... Et puis, tout d'un coup, la terre rose devient rouge...

Rouge aussi celle qui borde l'aéroport d'Atlanta. Pas de doute, je suis bien dans le pays d'*Autant en emporte le vent !* A l'hôtel, un bal se donne ce soir, pour d'adorables débutantes en robes à crinoline, et de très jeunes gens (que tout le monde est jeune dans ce pays !) en smoking blanc.

25 avril. — Du vieux Sud, que reste-t-il cent ans après la guerre de Sécession, dans cette grande ville, en plein développement, toujours consacrée au coton, bien sûr, mais à une échelle industrielle ? La fameuse rue du Pêcher compte maintenant des centaines de numéros... Si j'ai rencontré le vrai Sud, c'est grâce à Mr. et Mrs. Stephens Mitchell, frère et belle-sœur de Margaret Mitchell, qui me font visiter leur ville avec une exquise courtoisie. Et, passant avec eux sur les lieux du lamentable accident qui, il y a dix ans, a fauché leur sœur toute vivante, en pleine rue, je sais avec certitude que c'est à la rencontre de ce fragile fantôme que j'allais, en choisissant de me rendre toute seule à Atlanta, plutôt qu'à Washington.

D'Atlanta, j'emporte une étrange fleur de *dogwood* (cornouiller exotique), aux quatre pétales roses pointés de noir, cueillie dans son jardin par Mrs. Mitchell : la légende veut que la croix du Christ ait été faite en bois de cornouiller, et que l'arbre ait éprouvé une grande douleur à être choisi pour un pareil usage ; depuis lors, quatre marques de clou étoilent chaque fleur de l'arbre au cœur compatissant.

NEW YORK-IDLEWILD, 27 avril. — Il m'a été délicieux de *reconnaître* New York, je veux dire : de m'y sentir un peu chez moi. Quelle différence avec les impressions de mon premier séjour (il y a deux ans) pendant lequel je me sentais physiquement écrasée par la hauteur des gratte-ciel, et moralement dissoute, pulvérisée, par la puissance de cette ville ! Cette fois, *abordé dans ce sens*, New York m'apparaît bien comme une tête de pont de l'Europe. Je la reconnais, cette ville qui m'envoie en plein visage le vent (enfin ! enfin !) de l'Atlantique, et qui, sous la pluie, prend exactement le gris Paris. Le soir, à Greenwich Village, avec mes chers anciens amis Charles et Dziuta Mac Cl[illegible] je me suis retrouvée moi-même et [illegible] entière !

Greenwich Village : ni Chelsea ni [illegible] fait Saint-Germain-des-Prés. Mais c'est [illegible] un condensé d'intelligence et de pauvreté, le mélange du pire et du meilleur, et la victoire du non-conformisme : ici les couples blancs et noirs se promènent le visage libre ! Entre les théâtres gratuits et les librairies exposant les premiers livres américains à [illegible] ture souple, je respire ce subtil fumet [illegible] je n'aurai pu me nourrir nulle part ailleurs entre ma première étape et celle-ci qui est la dernière. « Il n'y a que deux villes au monde, New York et Paris », me disait [illegible] il y a deux jours, dans l'avion d'Atlanta, un Américain d'origine autrichienne qui juge des deux continents avec un recul et une objectivité rares.

Pour la première fois aussi, je prends conscience que cette ville en perpétuel devenir est bâtie sur un passé ; c'est [illegible] une vieille ville que New York, puisque New Amsterdam a trois siècles : presque l'âge de Versailles ! Mais il faut arriver de Californie pour y être sensible...

A BORD DU BOEING 707. — Et voilà : c'est la dernière fois que je verrai le matin sortir du soir, aussi soudainement que la lumière se sépare des ténèbres dans la Genèse ! Un avion à réaction, cela vole si vite que le jour se lève à l'heure où ma montre marque minuit...

En rentrant en France, ce matin, je sens avec force que je retourne vers une source, puisque tout naît, éternellement, à l'Est ! (L'Europe doit ses races au Caucase, à l'Inde sa religion au plus proche Orient, l'Amérique est née de l'Europe, et déjà le dynamisme chinois se prépare, aux antipodes, à lancer vers l'Ouest de nouvelles marées.) D'où vient-elle l'étrange loi cosmique qui lance les peuples vers le Far West, qui fait évoluer les civilisations dans le sens contraire à la rotation de la terre ?

Nous allons arriver. Les côtes de Bretagne ? Nous arrivons ! C'est le moment de me rappeler, après quarante mille kilomètres, quinze étapes en trente jours, et cinq nuits d'avion, que j'ai longtemps fait mienne la parole de Pascal sur « le malheur de l'homme qui est de ne pas rester au repos dans une chambre », c'est le moment de m'avouer que j'ai peur en avion et que j'aime surtout les lents voyages de découverte, les pauses amoureuses dans un pays élu.

Mais suis-je sûre de le penser encore ?

Après tout, cette chambre même de Pascal, cette chambre en apparence immobile, elle *tourne aussi*, elle tourne à une vitesse folle, fusée, autour d'un axe inconnu, ses fenêtres ouvrent (même les mieux closes) sur un espace éternellement renouvelé, et rien ne peut nous empêcher de boucler, bon gré, mal gré, une sorte de tour du monde en vingt-quatre heures, tous les jours que Dieu fait.

Le Bourget... Au moment où je quitte le « jet », trois mots me frappent (des mots qui resteront pour moi, désormais, magiques) : *around the world*. Je me retourne : un Américain est en train d'expliquer à une vieille dame, sa compatriote, qu'il part pour le tour du monde, et que c'est sa première étape ! Je lui souhaite bon voyage, et, puisqu'il me semble avoir, à ces mains inconnues, passé le flambeau d'une indéfinissable émotion, je m'apprête, sans remords et sans nostalgie, à retrouver l'illusion d'un pays immobile.

GENEVIÈVE GENNARI.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE J. DECAUX ET C. SALVY.

Le Temple de l'Or reflète ses délicates superstructures dans les eaux d'un lac à Kyoto. Endommagé par un incendie, il a été parfaitement restauré en 1954.

Sur les remparts d'Antibes

Sur la page de gauche : la terrasse de Georgette Chadourne a été construite sur le toit en pente de la petite maison primitive, en surélevant d'un mètre la façade sur la mer. On y a la plus belle vue des remparts. - **1.** Dans le musée, groupant toiles et céramiques, un coin de l'une des salles consacrées à Picasso. - **2.** Dans le jardin du musée, une grille ancienne ferme la terrasse sur les remparts, où la mer et les fleurs voisinent avec des affûts de canons rouillés.

1

Les artistes qui choisissent de vivre à Saint-Tropez, à Villefranche ou à Antibes ne sauraient s'y cacher longtemps. Claudine Chonez, installée à son tour sur les remparts de la vieille citadelle, soulève pour nous, d'une main délicate, les toits d'Antibes.

2

Antibes est romaine, Antibes est grecque et danse sur la mer, semblable à celui dont une vieille inscription de ses rues perpétue la mémoire, l'enfant Septentrion, qui dansa et qui plut. Ses portes, ses murs, ses voûtes et les fondations sur lesquelles furent assis ses remparts, au temps des fils de la Louve, témoignent de sa noblesse et de son antiquité. Mais qui furent les premiers colonisateurs du grand rocher face à la mer, au nom de l'art et de la poésie ? Qui le premier, saisissant quatre murs au-dessus des flots bleus, les proclama sa demeure et les consacra aux muses modernes ? Car elles ont là-bas presque toutes leurs autels, les neuf sœurs rajeunies en vers libres et en shorts, en voile de nylon et en peinture abstraite. Je les ai toutes vues là-bas, sous la forme des inspirés ou des inspiratrices. Sauf peut-être Uranie ? Non, je ne connais pas d'astronome sur les remparts d'Antibes. Mais il y a tant de terrasses sous les étoiles qu'il doit bien y avoir quelque lunette dissimulée au coin de l'une d'elles ; et, par les plus belles nuits, je parierais que le prêtre d'Euterpe, dans la rue des Bains, ou celui de Clio, en haut des marches de Barque-en-Cannes, ou le serviteur de Thalie, au coin du port, grimpent en douce l'escalier en colimaçon pour aller repérer l'anneau de Saturne.

Le musée existait déjà, bien sûr, immuable temple d'Apollon, longtemps avant la victoire des Huns en l'an 40, et déjà quelque adepte ignoré vivait sans doute à son ombre. Mais c'est la catastrophe, la défaite des légions alliées devant l'envahisseur, qui, déterminant l'exode des citoyens, accula quelques-uns d'entre les meilleurs (*tôn ariston*) à la barrière extrême de la mer latine, finalement, à l'abri du dieu et des tours Grimaldi.

Le premier fut le poète René Laporte : avec sa femme Renée, lors de l'opération connue sous le nom de « repli Sud », il vint se fixer dans une maison de pêcheurs qu'il possédait au bord du rocher. Dès 1941, cet exemple était suivi par leur amie Georgette Chadourne, qui pratique le huitième art, celui de la photographie, soumis à la dixième ou onzième muse. (Tout près de là, il y avait déjà l'atelier de Man Ray). On vivait avec la simplicité des rupicoles, on ajoutait mur ou lucarne avec la

3

4

patience du castor, les ouvriers étant prisonniers et la mie de pain trop précieuse pour servir de mastic. Dans la maison de Georgette Chadourne, achetée pour 15.000 francs, c'est le grenier qui devint la chambre à coucher, avec pour fenêtre, au début, un minuscule hublot. Une poutre fichée au milieu de la pièce soutenait le toit. Vinrent, avec les temps meilleurs, mille perfectionnements. Jusqu'au jour où un architecte, américain bien entendu (ce M. Laurence avait eu le premier l'idée de transformer une vieille maison en somptueuse demeure), alla jusqu'à installer un ascenseur !

Il faut dire que ces maisons de pêcheurs ont un style très particulier : elles ont poussé tout en hauteur, serrées dans les ruelles étroites comme une fleur qui allonge sa tige pour être sûre d'avoir, en haut, le maximum de soleil et d'air venu du large. Le dessinateur Van Moppès, mort il y a deux ans, possédait la plus petite maison des remparts : elle avait deux volets couleur des flots irrités et un jardin de dix mètres carrés. Il l'avait baptisée pompeusement, car il l'adorait, la trouvant la plus jolie de la commune : « La Sarrazine ». Et Jacques Frank, le décorateur, séjournant dans la minuscule demeure qu'il ne connaissait pas auparavant, de s'écrier avec un désespoir comique : « C'est terrible, j'ai l'impression d'habiter un haricot vert ! »

Ainsi le luxe et la pauvreté se côtoyaient dès le début. Puis l'on vit arriver la duchesse d'Harcourt et ses meubles des grandes époques, et je cite pêle-mêle Betty Bouthoul, portraitiste par la plume et le pinceau, Jacques Prévert avec une cage sans oiseau, des comédiens comme Germaine Montero et André Luguet, Nikos Kazantzaki revenant à l'air grec, le général Deschamps qui est spécialiste des corsaires, Guy Bernard chargé d'un piano à queue et de tam-tams, et Marcel Duhamel avec un wagon de « Série Noire ».

Au pied du musée s'est installé un antiquaire, puis la potière des remparts, Jane Bonand, qui garde comme un livre d'or des temps héroïques de la colonisation les assiettes que dessinèrent pour elle Jean Cocteau, Paul-Boncour, Eluard ou Jane Renouard. Et les demeures une à une se sont agrandies, transformées, gardant toujours un tendre respect, un tendre souvenir pour ce qui était naguère la vieille maison aux étroits

5

6

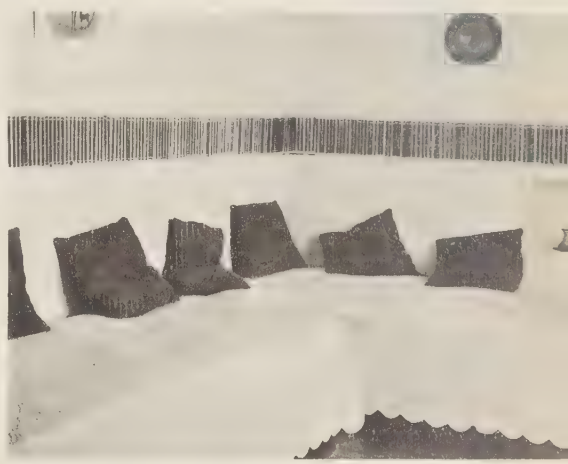
3. Terrasse de la maison de Maurice Silhol, avec la perspective des remparts. - **4.** La salle à manger de Georgette Chadourne, que prolonge la terrasse, a été décorée dans une harmonie de tons verts et jaunes, jouant sur les murs blanchis à la chaux et le dallage noir et blanc. La cretonne imprimée, découpée feuille à feuille, forme une frise le long du mur. - **5.** De sa terrasse fleurie et capitonnée, André Luguet domine tout le port. **6.** Voici Prévert, devant un tableau de Picasso et un de ses propres « collages » : il en a fait la pièce où il travaille

7

volets, au crépi doré et délavé, aux pierres solides que le salpêtre met des siècles à ronger. On a ici aménagé une soupente et, là, une cave, racheté la chambre voisine, annexé ce hangar, regarni ce toit de vieilles tuiles roses et grises, élargi prudemment une lucarne. Et le château des seigneurs Grimaldi, avec ses sous-sols consacrés aux Antiques, ses salles lumineuses vouées à Picasso, le bureau de M. de La Souchère ouvrant sur un admirable coin de rempart où les roses caressent le bleu des vagues et s'enlacent aux canons rouillés, le musée domine de sa noble masse, paternellement, un troupeau de toits qu'il reconnaît pour siens Car rien ici n'offense (loués en soient aussi les Monuments Historiques !) le fier rocher, la tour carrée de la placette et les voûtes millénaires.

Les habitants des remparts qui sont tous, par profession si l'on peut dire, gens de goût et serviteurs de quelque forme de beauté, ont usé de l'Antibes des flots comme un amoureux de la femme aimée, en se fondant avec elle autant qu'ils se l'annexaient, en cédant tout à la perfection de son type, au charme suranné de ses dédales d'ombre comme à son éclatante jeunesse de soleil et d'eau. Audiberti est peut-être le seul indigène. Mais tous les autres ont pris la patine du lieu, les coutumes du lieu, je n'oserais dire, mais c'est tout juste, l'accent du lieu.

8



9

7. Marcel Duhamel dicte son prochain roman en gardant ses jumelles marines à portée de la main. - **8.** Il peut voir de sa terrasse le tableau préféré de Picasso. - **9.** Au-dessus de son lit, dans une chambre toute blanche, il n'a pas voulu d'autre ornement que les livres de la « Série noire ». - **10.** Le compositeur Guy Bernard à son piano. - **11.** Les murs du studio voûté où il travaille sont couverts de toutes sortes d'instruments de musique. - **12.** Sa terrasse est isolée par un léger « canisse », où grimpent des géraniums.

Prévert est fier de son mortier en marbre pour l'aïoli, et je crois qu'il s'en sert. Vers les neuf heures, il quitte sa maison-belvédère d'où l'on domine la mer sur trois côtés (elle est très ancienne, avec des couloirs obscurs qui débouchent en pleine lumière). Presque toujours vêtu d'un short blanc, d'un chandail, d'une chemise ou d'un foulard rouge (il y a toujours au moins une note rouge), il profile sa silhouette massive entre les grilles du marché. Au petit bar sont déjà installés pour le déjeuner du matin Betty Bouthoul et son mari l'avocat-historien-sociologue, M. le conservateur du musée et bientôt Castanakis l'écrivain, professeur de grec à l'Ecole des Langues orientales, qui, depuis la mort de Kazantzaki, maintient ici la tradition grecque. Debout dès sept heures, il a déjà fait son marché, acheté les herbes odoriférantes et les olives noires qu'il mêlera tout à l'heure lui-même à quelque viande délicate, sur sa superbe cuisinière électrique. Ainsi, presque chaque matin d'été, se retrouvent-ils tous sur la place du Marché, baptisée par eux « l'Agora ».

10

11

12

13

14

15

13. Chez Renée Laporte, la terrasse est ornée de plantes grasses disposées sur des étagères, et elle a pour toile de fond, rose et dorée, le musée et sa tour. - **14.** Le bar, dont un seul coin est visible ici, est décoré de saucisses et de fromages en céramique. Au mur, encadrés, poèmes et dessins de tous les amis de la maison, réunis là sous l'occupation : Éluard, Aragon, Jean Effel, Claude Roy, Audiberti, Prévert, Georges Neveux, Claude-André Puget. - **15.** Le coin de la cuisine provençale. Sur la cheminée, assiettes de céramique décorées de dessins et de poèmes par Éluard, Cocteau, Audiberti... **Page de droite :** la salle à manger de Renée Laporte est une ancienne cave voûtée, taillée à même le rocher resté « à vif » et peint à la chaux. Les lampions et les guirlandes sont ceux du 14 juillet de la Libération. Dans la grande coupe, de faux fruits sont mélangés aux vrais. Aux murs grimpent des araignées de bronze et des chats en faïence. Au sol, un hérisson... à bouteilles. - **16.** Une vieille maison contre les remparts, avec sa terrasse et ses longues fenêtres étroites, c'est là que vit pendant l'été l'auteur de cet article.

16

Je ne sais si Marcel Duhamel se joindra à la troupe amicale. Il est plus probable que, levé un peu plus tard, il ira s'installer en short devant son balcon sur la mer, un balcon d'où l'on ne voit qu'une ligne horizontale partageant deux bleus. « Avec une telle ligne et rien que cette ligne, a dit un jour Picasso, le tableau est tout fait... » Duhamel va placer devant lui son magnétophone et, le micro au poing, dicter placidement devant ce pur infini la version française d'une histoire où des « souris » perverses sont assassinées par un rival gangster, où les couteaux à cran d'arrêt s'ouvrent tout seuls.

Cependant André Luguet, passionné de nage et de sports, revêt un masque qui n'a point de rapport avec la comédie pour s'initier aux joies de l'exploration sous-marine. Georgette Chadourne va pêcher son déjeuner — généralement des oursins — équipée elle aussi d'un masque, des palmes aux pieds, et à la main une pique de plus d'un mètre de longueur.

Claude Bourdet se livre, vêtu de son slip de bain, au plaisir de jardiner sur une tour. Une tour du XIII^e^ siècle, prolongée d'un mur millénaire sur lequel Ida Bourdet (dernière arrivée) vient de faire construire la grande maison blanche que le phare du Cap balaie le soir de ses feux. Cependant Stibbol ont peut-être pris leur voilier, tout blanc lui aussi, pour une longue promenade. Et sûrement Renée Laporte a sorti la « puce de mer » où elle jette à l'eau ses petits chiens et ses amis poètes. Elle a parfois pour invités Gisèle d'Assailly et René Julliard, celui-ci attendant que soient restaurés les murs vétustes qu'il n'a voulu acquérir que parce qu'on y domine cet horizon du large, du haut de ce rocher magique. Il était déjà là quand, près de l'hôte disparu, Eluard lisait *Liberté* aux familiers de la maison — ils s'appelaient Aragon, Jean Effel, Prévert ou Claude Roy — et quand leur ami chantait

La maison de la mer, la mer de nos fenêtres
Sur les remparts d'Antibes où serpente le vent

CLAUDINE CHONEZ.

PHOTOGRAPHIES A. FERNANDEZ

La chasse sous-marine qui doit, obligatoirement, être pratiquée sans scaphandre dans les eaux françaises, est une épreuve d'endurance et de sang-froid. L'homme qui a, de la surface, entrevu une proie, plonge à 15 ou 20 m. de profondeur, n'ayant pour réserve d'air que le contenu de ses poumons et trainant derrière lui le gibier déjà capturé et tué. Véritable sport qui devient de plus en plus difficile, à mesure que le poisson, effrayé par le nombre croissant des amateurs, va se réfugier dans des eaux plus profondes.

Nageurs, armes au poing

Août est la belle époque des chasses sous-marines ; les eaux de surface, tiédies par le soleil, permettent les longues quêtes où le nageur, presque immobile, la tête à demi immergée, savoure indéfiniment les joies très primitives de l'affût et de la découverte d'un monde inexploré. A la différence du « touriste » sous-marin qui, grâce à un scaphandre autonome et parfois à un scooter à hélice, part sans grand effort à la recherche de villes englouties, d'épaves ou de vallées mystérieuses, le chasseur ne doit, pour réussir, compter que sur son souffle, sur la résistance de son cœur et sur son sang-froid ; il affronte un milieu qui n'est pas le sien, où toute action est limitée à quelques dizaines de secondes, avec des moyens qui ne sont, dans leurs principes, guère différents de ceux de l'homme préhistorique.

Chasser pour se nourrir.

Nos plus lointains ancêtres ignoraient la notion de sport gratuit ; ils ne poursuivaient leur proie, dans l'eau comme sur la terre, que par nécessité et souvent avec les mêmes armes : la flèche et la lance. Les indigènes d'Afrique tirent encore les poissons à l'arc en se tenant sur le rivage ; ceux d'Océanie les attaquent en plongée, au javelot.

C'est pendant la dernière guerre, pour les mêmes raisons de ravitaillement, que les Français ont réinventé la chasse sous-marine. Privés de bateaux de pêche, ils se lancèrent, nus et sans armes, dans des expéditions qui exigeaient alors beaucoup d'audace. Ils ne furent pas longs à se constituer un matériel de fortune ; ils firent des masques avec de vieux pneus et des morceaux de vitres ; des fusils avec des tringles de rideaux, des élastiques et des moulinets de pêche ; et toutes sortes d'engins improvisés qui, lentement perfectionnés, serviraient plus tard de modèles aux fabricants.

La paix revenue, ceux qui avaient, par nécessité, pratiqué la chasse sous-marine, ne l'abandonnèrent pas ; ils en firent un sport et continuèrent d'améliorer leur équipement ; des spécialistes les y aidèrent : le Commandant Le Corlieu mit au point des palmes pour les pieds et le Commandant Le Prieur inventa plusieurs modèles de fusils dont un à poudre.

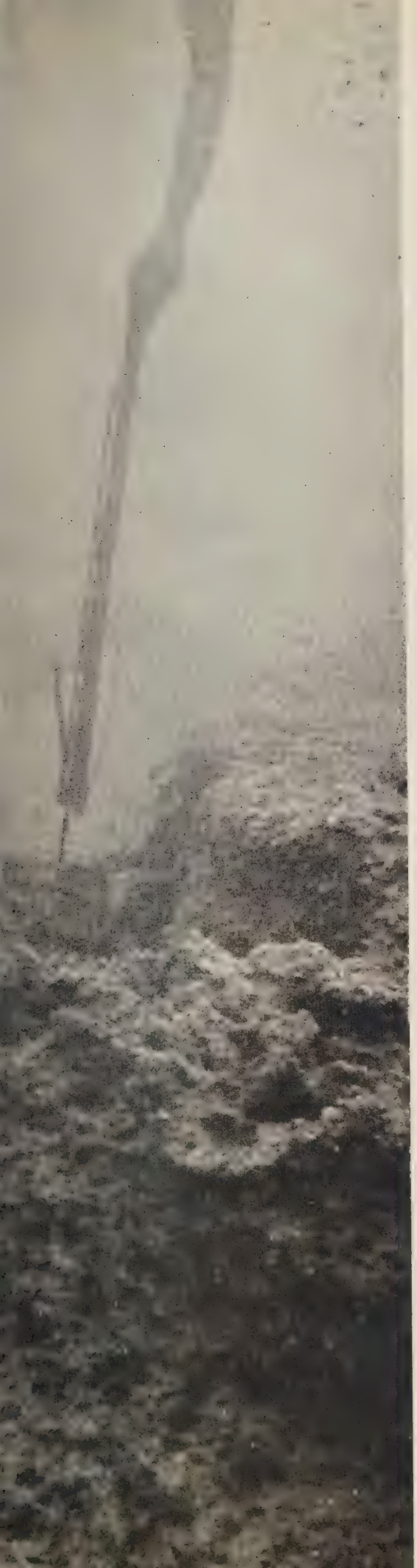
Aujourd'hui le matériel courant comprend obligatoirement, outre le fusil, un masque, un tuba (tuyau de 40 cm. environ dont le chasseur tient une extrémité entre ses dents, l'autre émergeant à la manière d'un périscope), une ceinture de plomb qui, bien lestée, réduit l'effort et permet d'économiser l'air des poumons : ensemble valant, suivant la qualité du fusil, de 10.000 à 100.000 francs, non comprise la combinaison de caoutchouc pour eaux froides.

Outre le fusil dont il existe des modeles tres differents, le chasseur doit posseder un masque à grande visibilité, une ceinture de plomb qui lui permet de se lester pour descendre sans effort et des palmes en caoutchouc. Pour la pêche en eau froide, il peut revêtir un vêtement imperméable. Un manomètre au poignet indique la profondeur.

Dans ce court historique il serait toutefois injuste d'oublier le nom d'un précurseur : celui de l'Autrichien Hans Hass qui inventa en 1936 une lance à tête détachable et parcourut toutes les mers du monde à la poursuite du poisson. Avec un extraordinaire courage, il démontra que les requins ne s'attaquent jamais à l'homme lorsque celui-ci est complètement immergé et leur fait face.

La technique du chasseur.

La mer est un prodigieux terrain de chasse, ayant ses deserts, ses brousses, ses montagnes, ses gouffres, ses jardins fleuris. L'homme en pressent les merveilles lorsque, voguant entre deux eaux, il reste à l'affût. Mais qu'apparaisse une proie : il aspire une large bouffee d'air, serre les dents et plonge dans l'inconnu peuple d'êtres aux aguets. C'est l'instant crucial. Avec quelque entrainement, il peut rester immerge 45 secondes sans reprendre son souffle et descendre de 15 mètres (certains spécialistes tiennent une minute et demie et s'enfoncent de 25 à 30 mètres) mais à condition de ne faire aucun geste inutile et, jusque dans l'imprevu



qui peut être la peur, de ne jamais perdre le contrôle de soi.

« Tout le monde peut se promener avec un masque, déclare M. Y. Brandily, auteur de la plupart des photographies reproduites ici et qui est un des spécialistes des expéditions sous-marines ; mais pour l'effort en plongée, il importe de n'être ni cardiaque ni hypertendu, ni fragile des poumons, ni même atteint d'une bénigne infection des voies respiratoires telle que le rhume. Le chasseur sous-marin doit en outre rester parfaitement maître de ses réflexes et ne pas oublier qu'entre 9 et 15 mètres de profondeur la pression de l'eau peut faire éclater ses tympans et provoquer le fameux vertige de Ménière s'il a négligé de produire, par déglutition, une contre-pression intérieure. Le même accident risque de se produire s'il commet l'imprudence de pencher la tête au cours d'une exploration et d'exposer ainsi un de ses tympans à une poussée trop forte. »

Car il devient impossible d'éviter les grandes plongées. Il y a quelques années il était suffisant d'évoluer dans trois mètres d'eau. Aujourd'hui, la pléthore des chasseurs a non seulement fait fuir le gibier à quelque 20 mètres de profondeur, et souvent plus, mais l'a forcé à s'embusquer dans les repaires d'où il faut le déloger ; ce qui rend très souvent vaine la classique technique des affûts en surface. Le nageur est maintenant contraint d'aller sans cesse « battre les taillis » du fond de la mer et inspecter les trous de rochers : épreuve beaucoup plus fatigante.

La pêche au trou (à gauche) est généralement pratiquée par deux chasseurs, l'un forçant le poisson à sortir, l'autre attendant avec son fusil. Ci-dessous : retour de chasse ; une raie a été tuée, enfouie dans le sable.

La technique du gibier.

Ainsi le poisson se défend-il. La lutte entre l'homme et lui est presque égale : un juste équilibre est d'ailleurs maintenu grâce à l'interdiction, pour tout chasseur, de porter un scaphandre dans les eaux françaises. Mais, demandons-nous, quel instinct conduit le gibier — celui même qui n'a jamais encore été attaqué — à connaître exactement les possibilités de son ennemi, à se tenir à la limite de sa plongée et, parfois, à ne s'écarter de lui que d'une portée de fusil ? Les vétérans

1. Ennemi de l'homme, parce que ses piquants ne sont pas toujours visibles dans les fonds, l'oursin ressemble à une fleur vivante. - 2. Cet extraordinaire jardin où semblent croître des plantes grasses cache sans doute du gibier, et aussi d'autres ennemis comme la murène qui ne s'attaque pas à l'homme, mais se défend dangereusement. 3. La pieuvre, malgré sa mauvaise réputation, est un animal doux que l'on peut caresser et facilement apprivoiser ; elle accompagne alors le pêcheur dans ses randonnées. 4. Les seiches sont des céphalopodes, c'est-à-dire que leurs tentacules partent directement de la tête.

1

2

transmettent-ils leur expérience aux jeunes?

Il est reconnu que les poissons communiquent entre eux. Le « monde du silence » n'est silencieux que pour l'homme, insensible aux ultra-sons ; des micros immerges ont capté, au moment du rut, de véritables appels. Le milieu liquide propage en outre les bruits, imperceptibles pour notre oreille, tels que des battements de nageoires (qui alertent les requins à grandes distances). Bien des chasseurs se plaignent de ne plus voir de poissons alors qu'ils les font fuir en étant trop bruyants.

Que trouve-t-on sur les côtes de France?

Le mérou est la pièce de choix ; puis le denti, le loup, la liche, la bonite, le turbot, la raie (dont seuls les yeux émergent du sable), le congre généralement réfugié dans les trous de rochers, comme la murène, un des principaux ennemis du pêcheur.

Mais attention au garde-chasse !

Il est interdit de chasser sans un permis que le titulaire doit porter constamment... sur lui, dans une pochette imperméable, afin de le présenter à toute réquisition des gardes-chasse sous-marins. Ceux-ci, pour ne porter ni casquette ni uniforme, n'en montent pas moins une garde vigilante. Néophytes, soyez donc en règle et sachez qu'il est défendu : de pêcher langoustes, crustacés, corail, éponges, violets réservés aux inscrits maritimes ; de transporter dans une même embarcation un scaphandre et un fusil ; de chasser en eau douce ; d'utiliser le fusil à poudre dans les eaux territoriales.

Mais ce que le garde-chasse ne défend malheureusement pas, c'est de tuer plus d'animaux que vous ne pourrez en consommer et de dépeupler inutilement les côtes. Alors, votre repas assuré, contentez-vous de vous promener : il y a tant de merveilles sous-marines à découvrir !

ROGER BASCHET

3

4

Cette raie géante, découverte en pleine mer sur un haut fond, hors des eaux territoriales (où le scaphandre n'est pas interdit pour la chasse) est fort dangereuse ; longue de 3 mètres, elle porte vers le milieu de la queue un dard venimeux de 50 cm. Ce chasseur surpris par l'objectif, ne l'a pas encore vue : il s'enfuiera sans oser l'attaquer

Les intrépides qui s'enfonceront jusqu'aux confins de la Serbie et de la Macédoine trouveront une suite de monastères orthodoxes aussi remarquables par leur architecture que par leurs fresques et leurs mosaïques. Nous donnons ci-dessus un détail d'une crucifixion — fresque du XIII[e] siècle — qui se trouve au couvent de Sopotchani en Serbie (cliché des Éditions de L'Illustration).

Ce masque mortuaire en or du VI[e] siècle avant J.-C. a été extrait, avec beaucoup d'autres objets précieux, d'une des sépultures de Trebeniste en Macédoine. On y retrouve la plasticité du style grec archaïque du masque d'Agamemnon dans le trésor des Atrides.

LA YOUGOSLAVIE

carré magique

PAR MARCEL SCHNEIDER

La Yougoslavie ressemble à ces « Carrés magiques » que peignait Paul Klee vers 1920. On n'y voit d'abord qu'un assemblage de taches colorées, qu'un produit du hasard. Après réflexion, on en discerne l'unité, l'équilibre de formes et de couleurs. C'est à une méditation de ce genre qu'il faut se livrer pour saisir l'esprit de la Yougoslavie, mais dans ce cas l'histoire prend la place de l'art.

Les Français, dont l'unité s'est faite depuis longtemps, s'étonneront de voir dans un même pays, et point très vaste, une telle mosaïque de peuples, de langues et de religions. La Yougoslavie, créée en 1918, est devenue en 1945, sous l'impulsion du maréchal Tito, une République populaire. Les six pays fédérés, correspondant aux provinces soumises au cours des siècles aux puissances autrichienne et turque, s'appellent Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Serbie, Monténégro et Macédoine. Cela fait six capitales dont l'une prédomine, Belgrade. Si la langue officielle est le serbo-croate, les Serbes et les Croates tiennent les uns et les autres à leur idiome particulier, et l'on édite les auteurs français dans des traductions différentes à Belgrade et à Zagreb. Au nord et au sud du pays, on parle deux autres langues, d'origine slave également, le slovène et le macédonien. N'oublions pas le shiptare qui joue là-bas le rôle du basque chez nous. Pour ajouter à la différenciation, ces langues s'écrivent les unes avec les lettres latines, les autres avec les cyrilliques. Les religions n'y sont pas moins variées : conséquence de la situation géographique. Rome et Byzance, l'Orient et l'Occident se sont tour à tour disputé les Balkans. Aussi voyons-nous les orthodoxes, les catholiques et les musulmans se partager les esprits.

On devine quelle diversité de coutumes et de traditions, quels contrastes dans la façon de penser et de sentir s'affirment dans un tel pays. Quoi de commun entre la Slovénie qui a bénéficié de la civilisation autrichienne et la Macédoine qui a langui sous la domination d'un État aussi rétrograde que la vieille Turquie ? Le Monténégro était un pays féodal gouverné par un prince-évêque, le vladika, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. Les Serbes, dès le haut moyen âge, en combattant contre les Bulgares, contre Byzance, enfin contre les Turcs, ont affirmé leur individualité et bâti leur grandeur. Leur puissance est tombée en 1389 lors de cette bataille de Kossovo qui décida de la domination ottomane dans les Balkans. Après cette date aussi funeste pour la Serbie que pour l'Occident puisque se dressait la menace turque aux portes mêmes de Vienne, toute la péninsule passa sous l'autorité de la Sublime Porte, sauf la Slovénie et la Croatie occidentale, qui appartenaient à la couronne des Habsbourg, et le littoral dalmate, au Lion de Venise. De sorte que l'histoire de la Yougoslavie se résume à la lente reconquête du territoire sur les Turcs, pareille à celle des terres espagnoles sur les Maures. Les rois catholiques reprirent Grenade en 1492, la Yougoslavie ne triompha de l'Islam que de nos jours.

Une telle complexité, une telle confusion, si préjudiciables à la prospérité d'un jeune pays, font le bonheur du touriste. Tous les cent kilomètres, on ne change pas seulement de paysage, mais aussi de monde, et ce monde semble surgi tel quel du moyen âge, de la Renaissance, de l'ancien régime. Plus pour longtemps. Ceux qui veulent saisir quelque reflet des temps passés doivent se hâter de venir en Yougoslavie et, s'ils y viennent, s'écarter des autoroutes et des centres de tourisme. Ils verront alors ce qui justifie le voyage.

PAR LA DALMATIE

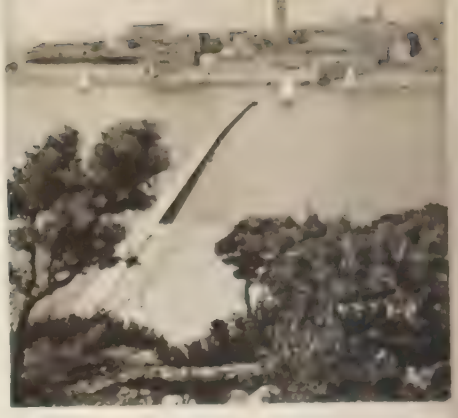
La plupart des Français prennent connaissance de la Yougoslavie par la Dalmatie : c'est la partie qui les déconcerte le moins. L'aspect de la côte, l'agrément du climat leur rappellent la Provence, la Corse en plus sauvage. La longue domination vénitienne a assoupli les mœurs, imprimé un style, une civilisation qui nous charme sans nous décontenancer.

Le plus expédient est de gagner Rijeka, naguère Fiume, par voiture ou par train, et là prendre le bateau qui circule entre les îles de l'Adriatique jusqu'aux bouches de Kotor. Ce circuit, à la mode depuis le siècle dernier, devenu classique, peut durer une dizaine de jours.

En dépit de son église baroque, Rijeka n'offre aucun pittoresque : on se hâte de s'embarquer. La première île qui se présente à nous s'appelle Rab : des remparts, quatre clochers blancs, des maisons pressées sur le rocher, des agaves, des palmiers. Toutes les maisons sont anciennes. Des palais déchus, aux façades blasonnées, servent d'ateliers ou d'échoppes. Tout nous parle ici de grandeur passée, celle de Venise, et de fière actuelle pauvreté. Ces demeures patriciennes, ruinées ou avilies, témoignent du Lion de Saint-Marc avec autant de force que la Piazzetta ou que le Palais des Doges. Cette méditation sur la gloire éphémère, les vains honneurs et la richesse élusive, toutes les cités dalmates vont nous l'inspirer. Sur le littoral, Zadar s'enorgueillit de ses vestiges romains, de Saint-Donat, église de l'époque carolingienne, massive et singulière dans sa forme, ainsi que de sa cathédrale, la plus vaste de Dalmatie. En dépit des mutilations que lui a infligées la

LA YOUGOSLAVIE, CARRÉ MAGIQUE

Trois îles jalonnent la côte dalmate et valent qu'on s'y arrête. Rab, ceinturée de remparts, portant quatre clochers en aigrettes (1), Hvar et Korcula où subsistent les vestiges de Venise : églises, palais, maisons nobles évoquent encore la puissance de la grande et sérénissime République (2 et 3)



1

2

3

5

4

dernière guerre, Zadar reste une ville très animée où l'on a plaisir à s'arrêter.

L'attraction principale de la région, c'est Split qui nous l'offre : une ville qui a poussé dans un palais. A la fin du IIIe siècle, l'empereur Dioclétien en signe de gloire éternelle se fit bâtir, comme Hadrien aux environs de Rome, une immense, une somptueuse demeure. La mort le surprit avant qu'il eût réalisé son rêve de pierre. Quatre siècles plus tard, les pêcheurs s'y réfugièrent pour échapper aux envahisseurs barbares et l'empereur de Byzance leur permit de s'y installer à jamais. Aussi voyons-nous les temps se confondre dans cette étrange ville. Les murailles antiques sont percées de portes et de fenêtres modernes, les péristyles romains s'ornent de balcons vénitiens, le mausolée de Dioclétien sert d'église et le temple de Jupiter, de baptistère. La Porte d'Or, qui regarde vers les terres, est intacte : c'est la seule qui ne fut pas achevée. Dans l'épaisseur de la muraille les chrétiens au IXe siècle, pendant la domination franque, ont célébré la messe et dédié le minuscule sanctuaire à saint Martin de Tours tandis que s'effritaient sur le chemin de ronde les socles des statues qui glorifiaient des généraux depuis longtemps défunts.

Rien ne frappe plus l'esprit et les yeux que l'arrivée à Trogir : les ruines de la forteresse vénitienne, la tour romane, les murs crénelés

6

L'arrivée à Trogir par la mer permet d'embrasser d'un coup d'œil la tour romane, les ruines de la forteresse vénitienne, les murs crénelés, les arcades et l'aiguille du clocher autour duquel se compose un décor simple et émouvant (6). L'église porte en façade un des plus beaux portails romans, flanqué de part et d'autre d'Adam (7) et d'Ève posés debout sur des lions, images héraldiques de Venise

7

Raguse devenue Dubrovnik est sur la côte une des plus attirantes villes dalmates. Un corset de hautes murailles la dessine et ajoute à sa grâce. Il s'échancre sur la mer en un port bien abrité (8). De belles églises, des palais, des couvents — celui des Franciscains s'orne d'un cloître au jardin calme (9) — rappellent que Raguse était autrefois, comme Venise, république aristocratique

8

9

où se déploient les ailes du Lion, des arcades où les pêcheurs suspendent leurs filets, un clocher effilé composent un décor naturel dont l'artiste le plus exigeant envierait la réussite. Tout s'harmonise de soi-même. Trogir, ville aristocratique, se devait de posséder l'église la plus raffinée : le portail roman, dû au maître de Trogir, Radovan, offre le plus pur exemple de style dalmate. On y voit, posés sur des lions, Adam et Eve qui symbolisent le péché, tandis que les archivol.es figurent la vie de Jésus, symbole de la Rédemption.

On ne saurait se dispenser de voir deux îles voisines, Hvar et Korcula : la beauté de leur site, leurs bois de pins et d'oliviers, la richesse de leurs monuments en font des escales privilégiées. La toute-puissance de Venise se fait encore plus sentir dans ces îles dalmates, simples comptoirs de commerce, arsenaux ou points stratégiques, qu'à Venise même : elles fourmillent d'églises, de palais, de maisons nobles, de bâtiments publics élégants. C'est ainsi que Hvar se vante de posséder le plus ancien théâtre couvert de Yougoslavie (il date de 1612), et Korcula, d'avoir une cathédrale pour une poignée d'habitants. Mais quels habitants ! Tous des seigneurs.

L'AUTRE VENISE

Depuis qu'a été créé le festival d'art dramatique et lyrique à Dubrovnik, l'attention du monde entier s'est portée sur cette ville. Comme Venise, c'était jadis une république aristocratique, gouvernée par un Sénat prudent et avisé, maître en subtile diplomatie. Elle répondait alors au nom de Raguse : c'est ce vocable qui l'a rendue célèbre. Il faut s'habituer au nouveau. La muraille d'enceinte qui baigne dans l'Adriatique renferme encore tous les monuments

10

11

Sarajevo, tristement illustre dans notre histoire contemporaine, est une petite ville toute blanche qui, hérissée de minarets, donne une impression franchement orientale (10). L'arche du vieux pont de Mostar en Herzégovine, construit en 1566, est d'une seule portée. Elle surplombe de 20 mètres un torrent : la Neretva (11)

qu'on admirait à Raguse au XVI^e siècle : la cité, en dépit des guerres, n'a guère changé de visage. L'ancienne Douane, l'église baroque de Saint-Blaise, le palais des Recteurs aux célèbres arcades, le Petit Conseil, tous ces édifices et bien d'autres méritent qu'on les décrive. Encore faudrait-il mentionner le charme de ses places, de ses rues, de ses promenades. Raguse, c'est à la fois Aix-en-Provence, Tarragone et Urbin. Tous les styles s'y marient, s'y enchevêtrent dans une accumulation de balcons, de colonnades et d'ornements. L'exiguïté de la ville rend le logement difficile pendant le festival d'été. Un hôtel de premier ordre, l'« Excelsior », où il est ardu de trouver place. Loger chez un Ragusain est hasardeux, mais bien plus amusant. En face de Dubrovnik, l'île de Locrum, malédiction et délices mêlées, fait surgir au milieu de ses cyprès et de ses palmes l'ombre malheureuse de l'empereur du Mexique, Maximilien. De l'autre côté de la baie, Cavtat semble avoir inspiré le *Cimetière marin* de Valéry, tant le soleil irradie les tombes qui entourent le mausolée des Ratchitch, œuvre du sculpteur yougoslave Mestrovitch.

On aurait tort de ne pas descendre jusqu'aux bouches de Kotor, port naturel imprenable, et là de ne pas gravir cette muraille rocheuse du Lovcen qui s'élève de façon abrupte à quelque 1.000 mètres au-dessus de la mer. Le coup d'œil sur le littoral dalmate, sur les îles, sur l'Adriatique est sans égal. Les perspectives sur le Monténégro ne sont pas moins surprenantes : on se croirait dans la lune. Ce n'est, à perte de vue, qu'un entassement de pierres aveuglantes, un chaos de rocs couleur d'acier, de fer, broyés et concassés, une féerie barbare. Une bonne route conduit à Cettigné, l'ancienne capitale du royaume. On dirait un gros village, brûlé de soleil. Il y règne un ennui angoissé. Le palais royal ressemble à un établissement thermal de dernière catégorie.

LES SEIZE LACS

Ceux que fascine la Yougoslavie (leur nombre croît d'année en année) voudront visiter les provinces de l'intérieur. En trois jours, on peut se faire une idée de la Bosnie et de l'Herzégovine. Mais d'abord un crochet pour la plus célèbre curiosité naturelle de Croatie : les seize lacs de Plitvice. On les atteint sans peine de Rijeka en passant par Karlovac. Ce sont seize lacs, étagés en terrasses et reliés par des chutes d'eau, sertis dans une épaisse forêt de hêtres et de genévriers. Leur couleur, émeraude et turquoise, leur mystère, le mugissement des cataractes créent un véritable sortilège. A la hauteur du onzième lac se détache une route qui remonte vers Zagreb : c'est une étape tout indiquée. Il faut visiter la ville haute. Autour de la cathédrale se massent des églises, des monastères, des maisons patriciennes. Les promenades y sont fort agréables.

La Bosnie et l'Herzégovine portent les marques vivantes de l'occupation turque : ce sont des enclaves musulmanes en terre chrétienne. De Zagreb par Banja Luka on gagne Jajce, mélancolique résidence des anciens rois de Bosnie, et Sarajevo, la ville aux cent mosquées. C'était d'ailleurs, par l'importance, la seconde cité de l'Empire ottoman. La mosquée du Bey (XVI^e siècle) rappelle les édifices les plus raffinés de Constantinople. Plus que tel ou tel monument, c'est l'atmosphère de Sarajevo qui nous charme : ses marchés, ses ruelles, son grouillement oriental nous racontent des histoires des *Mille et une Nuits*. Le musée contient de curieux tombeaux attribués aux Bogomiles, ces hérétiques qui auraient inspiré nos Albigeois et nos Cathares. Les figures sculptées sur ces pierres énormes, archers danseurs et femmes en extase, restent pour nous des énigmes. Les Bogomiles furent exterminés au XIV^e siècle, après que nos derniers Cathares eurent péri avec Esclarmonde de Foix dans Montségur brûlant.

Mostar, avec son fameux pont arqué sur la Neretva, se trouve à petite distance de Sarajevo. Cette petite ville, toute blanche, hérissée de minarets et de cyprès, donne une impression franchement orientale. Il n'y manque que les costumes d'autrefois. Signalons aux sportifs — ou bien aux flâneurs — que l'on descend la Driva en kayak, ou en radeau, de Vichégrad jusqu'à ce qu'elle se jette dans la Save.

JUSQU'AUX PORTES DE FER

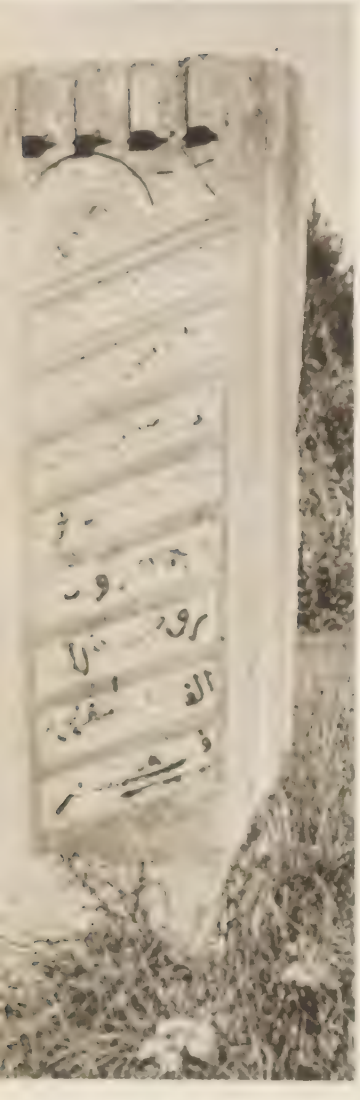
Une demi-journée d'autoroute sépare Zagreb de Belgrade. La capitale fédérale a subi trop de vicissitudes pour montrer de très beaux monuments ou même des ensembles comparables à ceux de Prague. Sa situation, au confluent de la Save et du Danube, est prestigieuse. L'ancienne citadelle, entourée de jardins, domine la plaine, les deux fleuves, le pays avoisinant et constitue le meilleur point de vue pour rêver à l'histoire de la Serbie. Les artères principales sont bordées de maisons de style fonctionnel : ce n'est pas ce que recherche le voyageur. Une visite au musée des Beaux-Arts remplacera la tournée des monastères (Studenitsa, Sopotchani, Gratchanitsa, Milecheva, etc.) merveilleux, mais d'accès difficile. Ce musée présente d'excellentes copies des fresques médiévales, quelques fragments originaux, des icônes, des manuscrits

enluminés, bref de quoi nous faire une opinion sur cet art serbo-byzantin si particulier qui s'épanouit jusqu'à la catastrophe de Kossovo. Non moins passionnants, et pour nous complètement inconnus, sont les objets d'art de la période de Hallstatt, du groupe thraco-cimmérien, des Illyriens qui habitaient le pays avant la conquête romaine, enfin des Vieux Slaves. Le chariot de Dupljaja, le bracelet d'or de Mramorac, la ceinture de bronze de Nikinci, tout cela datant de 1500-1000 ans avant Jésus-Christ, ne suffisent pas à satisfaire notre curiosité sur ces peuples disparus. Les fouilles de Macédoine ont fourni au musée ses plus précieux objets : d'admirables masques d'or, semblables à ceux de Mycènes et comme eux du VI^e siècle avant notre ère.

De Belgrade, l'excursion classique consiste à descendre le Danube en bateau jusqu'aux célèbres Portes de Fer. On passe devant la forteresse de Smederevo, dont les tours rectangulaires ressemblent à celles d'Aigues-Mortes, devant les ruines de Golubac. Les montagnes se resserrent et l'on entre dans le défilé. Le lit du Danube se creuse jusqu'à 70 mètres de profondeur. Des écueils, de hautes vagues, des falaises abruptes sur les deux rives frappent la vue et l'imagination. La Table Trajane, encastrée dans le roc, nous

Dans la vallée de Plitvice, dite des seize lacs, les plans d'eaux étagés en terrasses, reliés en cascades, sont sertis dans l'épaisseur des forêts (12).

rappelle opportunément que les Romains avaient déjà été séduits par la grandeur et par la beauté des lieux. Si l'on est venu en voiture, on peut rentrer à Belgrade en faisant un détour, soit par Karlovtsi et Novi-Sad, capitale d'une région fertile, donc riche et possédant un art, un genre de vie particuliers, la Voïvodine, soit par la route, assez mauvaise, du sud et en profiter pour voir les monastères de Ravanitsa, Kalenitch et Studenitsa, ainsi qu'un pays très pittoresque et assez à l'écart du trafic moderne pour avoir conservé la rudesse d'autrefois, le Sandjak, enclave musulmane en terre serbe, ce qu'est la Bosnie par rapport à la Yougoslavie tout entière.



Des pierres tombales aux inscriptions musulmanes portent l'empreinte laissée par les Turcs qui occupèrent la Macédoine (13)

EN SLOVÉNIE

Les touristes qui se trouvent à Vienne ou à Venise atteignent en quelques heures la Slovénie, pays alpestre et romantique qui par son histoire et par sa culture appartient plus à l'Europe centrale qu'aux Balkans. Ljubljana, la capitale où habita Charles Nodier en 1812 après que Napoléon y eut inauguré l'Université, nous offre dans son vieux quartier des palais et des fontaines baroques, une forteresse sur une colline comme à Salzbourg et des jardins qui relient directement la ville à la campagne, de sorte qu'on peut se rendre des premiers contreforts des Alpes jusqu'au centre sans quitter les arbres et les prés.

La Haute-Carniole recèle un joyau, le lac de Bled. Celui de Bohinj, plus avant dans les montagnes, possède un charme plus sauvage, une grandeur plus sombre. L'agrément de Bled vient de ce qu'y ont apporté les hommes : ils ont coiffé le promontoire rocheux qui tombe à pic dans le lac d'un château fort, ils ont élevé une église blanche, de style baroque, dans l'île verdoyante au milieu du lac, de tout temps lieu de pèlerinage puisque, avant d'être consacrée à la Vierge Marie, elle l'était à Giva, la déesse slave de l'Amour et du Désir. Les îles ont toujours servi de sanctuaire à la divinité. On dit que certaines nuits Giva revient pleurer près de son domaine perdu, comme Mélusine sanglote à Lusignan autour de son château disparu.

L'autre attraction de la Slovénie, c'est la grotte de Postojna. Un chemin de fer souterrain nous transporte à travers les quelque 7 kilomètres de galeries et de salles immenses, plus ornées, plus extravagantes que tout ce qu'a pu rêver l'art baroque d'Europe centrale ou d'Espagne. On a baptisé ces salles d'après ce que suggèrent les concrétions brillantes des parois, d'après la forme des stalactites et des stalagmites : se succèdent ainsi sous nos yeux la « Belle Grotte », d'une blancheur de neige, et la « Grotte noire », qui évoque bien entendu les fastes de l'Enfer, le « Grand Calvaire », la « Grotte du Paradis », où l'on s'attend à entendre la musique des anges, et cette immense salle de concert où l'on exécutait autrefois des symphonies et des operas. On peut aussi, selon sa propre imagination, surnommer ces salles, la « Chambre de Louis XIV » ou le « Salon de Louis II de Bavière », car leur décoration flamboyante, leur excessive splendeur, la profusion de leurs ornements font aussi bien songer à Versailles qu'à Neuschwanstein.

MAIS LES VRAIS VOYAGEURS...

Les intrépides que n'auront rebutés ni les routes de Bosnie avec leurs trous ni la poussière de l'Herzegovine, ceux qui ne redoutent pas les hasards d'un gîte inconfortable, les véritables voyageurs qui veulent sortir des sentiers battus et voir du nouveau iront en Macédoine. Pareille à ces icônes de l'église orthodoxe qui mettent le fidèle en contact avec l'univers surnaturel grâce au fond doré sur lequel se détachent la Vierge et les saints, ce pays nous relie aux forces cosmiques, aux profondeurs de l'histoire, à la vie mystique. Tous les vestiges laissés en Macédoine depuis des millénaires, griffés les uns par les autres, confondus, illisibles mais présents, donnent à ce pays son air détaché, distant, difficile à pénétrer, plein de grâce triste et de gentillesse.

Il est préférable d'arriver en Macédoine en traversant le Monténégro (la nouvelle capitale, Titograd, offre un très bon hôtel, le « Crna Gora ») et le Kosmet, le domaine des Shiptares, descendants des anciens Pélasges : on passe ainsi une belle chaine de montagnes et le défilé de Rugovo, une des gorges les plus sinistres qu'on puisse voir. Une suite de monastères orthodoxes s'offre à nous, aussi remarquables par leur architecture que par leurs fresques médiévales ou leurs mosaïques, par leur situation que par leur histoire : d'abord la patriarchie de Petch dont les trois églises à coupoles, reliées par un portique fermé, se profilent sur des montagnes abruptes et sombres, puis le monastère de Detchany strié de marbre tour à tour mauve, rose et jaune paille, enfin Nérézi, dont les fresques d'un style original et d'un pathétique majestueux soutiennent la comparaison avec ce que la France et l'Italie ont produit de meilleur.

Skopje, la capitale, ressemble à un faubourg d'Essen. Heureusement il reste le quartier turc avec ses mosquées, son bazar, son caravansérail et ses bains, et un quartier gitan, plus étonnant encore. A une cinquantaine de kilomètres de Skopje, le bourg de Tétovo présente une mosquée unique en son genre : à l'extérieur comme à l'intérieur, elle est entièrement peinte dans le goût du XVIII^e^ siècle finissant, et un monastère derviche, le Harabati Baba Tekke, dont les bâtiments distribués sans ordre dans un verger luxuriant éveillent en nous des images édifiantes et voluptueuses, sacrées et profanes, que l'on ne peut oublier.

La descente sur Ohrid constitue le plus beau parcours du voyage. Il faut d'abord escalader le Korab albanais, franchir les gorges sauvages de la Mala Reka, enfin longer le cours tortueux du Ceni Drim. L'état des routes ne permet jamais d'atteindre l'étape qu'on s'était fixée, de sorte que l'on doit s'en remettre à la grâce de Dieu. Heureux ceux qui peuvent faire halte au monastère, désaffecté depuis quelques années, de Saint-Jean Bigorski ! C'est le château de la Belle au Bois dormant. Accroché sur une falaise, il a l'air de flotter sur les bois, pareil à ces refuges que l'on suspend aux arbres pour la protection des oiseaux.

On se défatigue à Ohrid : son lac est délicieux et le poisson qui se pêche dans ce lac, la letnitza, sorte de truite saumonée, accommodé au poivron et à la tomate, nous fait oublier les tristes pitances de certains points du parcours. Quand la restauration de l'église Sainte-Sophie aura pris fin, les amateurs d'art feront le voyage rien que pour l'étudier : par son architecture elle établit le lien entre les églises de Ravenne et le style roman, par ses fresques elle montre quels progrès furent accomplis par les artistes byzantins après la défaite des Iconoclastes, enfin quels sont les maîtres de Cavallini, de Cimabué et de Giotto. Au bout du lac, près des frontières albanaise et grecque, se dresse un autre monastère, Sveti Naum, qui évoque à la fois le Tibet et la simplicité franciscaine, c'est dire qu'il nous transporte fort loin dans l'espace et dans le temps.

On remonte vers le nord par Bitola, Prilep et Titov-Veles pour rejoindre Skopje et de là Belgrade, par Nich. La route redevient bonne à partir de cette dernière ville. Jusque-là il faut prendre son mal en patience.

Sans doute la Macédoine exige-t-elle plus d'efforts, de volonté, d'application de la part du voyageur que la charmante Dalmatie, mais je crois qu'elle apporte aussi davantage : les beautés de la Macédoine sont faites pour rester des secrets éternels.

M. S.

PHOTOGRAPHIES BOUDOT-LAMOTTE, ROGER PERRIN, ARIEL TEMPORAL

Hector et Marianne

PAR ANDRÉ DHOTEL (PRIX FEMINA 1955)

Hector Demeux habitait une maisonnette un peu délabrée à l'extrémité du hameau de Méry. Ce hameau est bâti sur la croupe d'une colline dont le versant le plus abrupt descend au-dessus de la ville tandis que l'autre s'incline vers un ruisseau entouré de bois. Hector possédait un hectare de terres qui s'étendait du haut de la colline jusqu'à ces bois. Il avait planté d'osiers la plus grande part de sa propriété et vivait de la vente des osiers ainsi que du produit des vergers établis sur le pourtour. Il lui arrivait de faire le métier de bûcheron pour compléter ces minces revenus.

L'homme pouvait avoir entre trente et quarante ans. Il était un peu bossu et son visage fripé s'éclairait de minces yeux bleus. On parlait de lui comme d'un vieux garçon têtu, malchanceux et délaissé, quoiqu'il vécût honorablement et se montrât de bonne compagnie, ayant aussi beaucoup étudié. Il allait jouer aux cartes le dimanche au café du hameau avec des amis, lorsqu'il ne rendait pas visite à son frère qui tenait une ferme sur le plateau. Peut-être, sur les conseils du frère, il s'était mis en tête de bâtir une maison non loin de celle qu'il habitait. En dépit des difficultés, il avait réalisé de si minutieuses économies qu'on vit bientôt cette maison terminée, toute pimpante avec ses quatre fenêtres et son beau perron de pierre.

Ce que l'on ne savait pas c'était qu'Hector Demeux avait l'habitude de parler aux oiseaux. On le voyait souvent parcourir ses vergers et ses rangs d'osiers dès le printemps. Mais, de loin en loin, alors que personne ne le remarquait, il entrait dans les bois, s'adossait à un arbre et restait longtemps immobile jusqu'à ce que les oiseaux les plus divers fussent venus se percher aux arbres dans les alentours, parfois sur un rameau presque à portée de sa main.

Parler aux oiseaux n'a rien d'extraordinaire. Si la science s'en est presque perdue, n'importe qui peut la retrouver sans peine. Il suffit de garder une immobilité absolue. Les oiseaux sont toujours prêts à répliquer aux moindres propos, et leurs chants variés se traduisent très simplement en paroles, dès lors que le sujet de l'entretien est bien établi. Ce qu'il y avait de surprenant dans la circonstance, c'était la cruauté des réponses que les oiseaux ne manquaient pas de faire à Hector Demeux.

Lorsque sa maison fut achevée, il entra, un soir, dans le bois, s'adossa à un arbre et il attendit de voir paraître sur les branches une pie, deux pies, un merle, quelques mésanges, des hirondelles. Enfin, une alouette vint sautiller sur les feuilles mortes de l'ancienne saison, et il ouvrit son cœur.

— Ma maison est belle. Les meubles arriveront demain, dit-il.

— Tu l'habiteras ? s'exclama une pie.

— Je l'habiterai.

— Trop belle pour toi, dit une hirondelle avec un accent métallique.

— Tu es fou, tu es fou, reprirent les mésanges.

Il n'y avait pas de raison qu'Hector Demeux ne vînt pas s'installer dans cette villa qu'il avait fait bâtir au prix de tant d'efforts. Il détourna la tête et murmura :

— Pourtant...

— Non, non, crièrent des corbeaux qui passaient.

Enfin, l'alouette :

— Il est impensable qu'un malotru de ton espèce vienne se loger dans un petit palais, alors qu'il n'a même pas commencé à payer ses dettes.

C'était vrai qu'Hector avait dû emprunter certaines sommes. Prit-il conscience que le remboursement serait malaisé ? Fut-il ébloui par l'éclat d'une demeure qui s'accordait mal avec sa maigre prestance ? Le lendemain même, il annonçait dans le hameau qu'il avait décidé de louer sa maison. Il n'eut pas le temps de descendre jusqu'à la ville pour remettre ce soin à un huissier. La nouvelle se propagea en quelques heures, et le soir il s'entendit pour la location avec une dame respectable et sa fille qui

travaillaient l'une et l'autre au bureau de poste.

Ce fut une quinzaine de jours plus tard qu'il s'avisa de retourner dans le bois, et de faire part aux oiseaux de ses préoccupations. Le printemps était dans sa première éclosion. Les arbres développaient leurs toutes premières feuilles, mais les rameaux de l'année n'avaient pas encore tendu leur réseau inextricable, si bien qu'on voyait toutes les maîtresses branches s'étager dans la profondeur. Lorsque Hector vint s'adosser à un tronc selon son habitude, il attendit, en vain, la venue des oiseaux. Sans doute étaient-ils là néanmoins, mais rien ne bougeait, pas un souffle ne rompait le silence. Il avait tant de choses à dire qu'il fut content dans son cœur de cette solitude. Il parla ainsi :

— Cette jeune fille s'appelle Marianne. Elle habite ma maison avec sa mère. Je l'avais déjà aperçue en passant dans les rues de la ville mais, cette fois, j'en suis sûr, rien ne pourra me détacher d'un amour qui m'a saisi tout entier, dans mes os et dans mes veines. Même pas un de mes doigts que je puisse croire libre de cet amour.

Sans doute, ces oiseaux de malheur ne pouvaient manquer de mépriser une passion si soudaine et si déplacée. Mais le silence semblait encore plus grand que lorsqu'il avait commencé de parler. Il se hâta de poursuivre :

— J'ai tout de même une chance, sur laquelle un homme comme moi peut encore compter, une chance inespérée. Cette fille, qui a une grande beauté, qui est jeune comme le mois d'avril, cette fille est une mégère. Tout le monde la fuit et la honnit, tant elle se montre méchante. Sa mère ne songe qu'à la marier avec le premier venu. J'ai plus de ressources que vous ne croyez, et aucun autre ne pourrait supporter son caractère.

Dans le lointain du sous-bois, le seul oiseau rieur que nous connaissions en nos climats, le pivert, se mit à rire. Rien d'autre que ce rire. Hector ne cessa de l'entendre lorsqu'il remonta la pente de ses champs. Presque chaque jour, Marianne, en revenant de la ville, adressait la parole à Hector qui se tenait sur le seuil de sa maisonnette. Ce n'était que pour lui faire des reproches à propos des incommodités du logement. Il fallait aller chercher l'eau à un puits derrière la maison. Les contrevents, dans leur neuf, fermaient mal. Les papiers des chambres étaient affreux et vous laissaient des marques de couleur si on les frôlait seulement. Toutes les petites économies qu'Hector Demeux avaient faites pour réduire les frais se révélaient par mille inconvénients.

— Et vous ne croyez pas que nous allons vivre longtemps dans vos meubles de pitchpin ? Il faudra nous débarrasser de ce bric-à-brac, s'écriait Marianne sur le ton le plus aigu.

Elle accusait Hector de se montrer grossier et avare, prétendait que le prix du loyer constituait un vol véritable, et que pour avoir fait bâtir une telle maison, exposée par surcroît à tous les vents, il fallait qu'il fût la bêtise incarnée. Elle n'attendait jamais de réponse.

Cependant, il souriait avec confiance, et parvenait à lui faire entendre quelques mots qui ne furent pas sans la surprendre.

— Je ferai ce que vous voudrez, disait-il.

On installerait une pompe électrique. Les contrevents seraient ajustés, les papiers remplacés.

— Vous n'avez pas fini de nous causer des embarras, vieil édenté, lui criait-elle.

Les gens du hameau répétaient à Hector de ne pas s'étonner. Marianne injuriait chacun, assez habile pour s'en tenir à des sous-entendus lorsqu'elle pensait avoir affaire à des personnes moins patientes qu'Hector. Il ne se passait pas une semaine qu'elle ne giflât une de ses collègues de la poste.

Mais elle était belle, nous l'avons dit. Lorsque Hector la voyait s'éloigner dans le vif mouvement de sa robe, il lui semblait qu'il sentait sa respiration comme la sienne propre, et qu'il vivait toute la vie ardente de son corps.

Il alla trouver M^me^ Chatant, la mère de Marianne, pour lui proposer toutes les améliorations qu'elle désirerait dans la maison. Un mois s'était à peine écoulé qu'il demandait la fille en mariage. M^me^ Chatant parut ravie et lui assura qu'elle ferait l'impossible pour convaincre Marianne, qui venait d'être renvoyée de son bureau, et serait sûrement heureuse un jour ou l'autre de trouver un benêt pour assurer sa vie.

— Un benêt, murmura Hector. Pourtant, elle est si belle que tous les avenirs lui seraient permis.

— Mais elle ne se guérira jamais, hélas ! de cette manie de déchirer les gens, gémissait la mère. C'est sa raison de vivre. Il faut vraiment être fou pour la tolérer le moins du monde. Moi-même...

M^me^ Chatant ne cachait pas son chagrin. A quelques jours de là, mère et fille déménagèrent sans tambour ni trompette. D'après les on-dit, la mère s'était fait nommer dans un bourg éloigné. Elles n'adressèrent même pas la parole à Hector en cette occasion. Leur bagage était mince. Elles disparurent, pour ainsi dire, un beau matin. Et, le soir, Hector alla trouver ses oiseaux.

Il raconta son histoire. Il était persuadé que le départ de Marianne et de sa mère avait eu pour cause la demande en mariage qu'il avait faite inconsidérément. Il attendit, en vain, les critiques acerbes des oiseaux. Les feuillages formaient, maintenant, une trame si serrée qu'on ne distinguait dans le sous-bois que de lointains rayons de soleil. Hector Demeux, bientôt convaincu d'être seul, dit enfin dans un murmure :

— Qui que je sois, misérable et laid, et mal instruit, et que mon désir soit insensé, j'ai un très grand chagrin, j'ai un très beau chagrin.

Alors, soudain, dans les feuillages ce furent de véritables huées. Les merles n'arrêtaient pas de siffler et les pies s'égosillaient parmi cent autres voix stridentes. Des éperviers, sur les cimes, lancèrent leurs appels amers.

— Je vendrai tout ce que je possède, et je partirai, cria Hector dans le tumulte.

Les cris s'apaisèrent et il distingua quelques paroles.

— Le chagrin le plus imbécile, disait un merle.

— Pourquoi ne songez-vous pas à embellir ? murmurait la fauvette.

— Il y a certainement mille moyens d'embellir avec la joie du cœur, et l'eau des fontaines, récita l'alouette.

— Refais ton sang, intervint un busard qui descendait avec lenteur du haut du ciel.

Puis les cris assourdissants reprirent. C'était une de ces soirées qui semblent rayonner de toute la splendeur de l'univers. Hector s'enfuit.

Un mois plus tard, il avait vendu à bon compte ses terres, la maison neuve et la maisonnette. Il partit avec l'intention de chercher une petite ferme écartée où s'établir dans un département du centre. Après avoir gagné Nevers il décida de poursuivre son voyage à pied, et il marcha pendant des jours sur les routes ou les sentiers, à

ILLUSTRATION DE MICHEL PLAISIR

travers bois ou prairies, s'arrêtant le soir dans des villages, couchant parfois à la belle étoile. Il souhaitait du fond du cœur ne jamais rencontrer Marianne, étant trop bien assuré de la folie de son amour. Il avait dans l'idée qu'il marchait rien que pour marcher, et peut-être, un soir, après des jours et des jours de fatigue, il se trouverait transformé, non pas moins laid, mais plus sauvage et plus pur, non pas dans l'espoir d'être aimé, simplement par un dernier hommage à la beauté d'un avenir impossible à jamais. Chaque fois qu'il passait au bord d'un ruisseau, il s'arrêtait et regardait son visage. Or un soir...

C'était un soir d'août. La chaleur semblait encore plus lourde à mesure que l'ombre envahissait le ciel sans nuages. Le chemin où Hector s'était engagé franchissait une passerelle sans parapets au-dessus d'un petit bief d'eau calme et peu profonde. Hector se tourna, s'agenouilla sur la passerelle et scruta le miroir de l'eau. Il ne devait apercevoir de lui-même qu'une image incertaine, mais peut-être la verrait-il, enfin, dans une autre lumière. Or il fut surpris de distinguer, au fond de l'eau, un reflet d'une netteté parfaite, et qui était le reflet, trait pour trait, du visage de Marianne encadré par une chevelure rayonnante.

Hector se frotta les yeux, mais le visage demeurait là où aurait dû se réfléchir le sien propre. Les regards brillaient et les lèvres s'animèrent d'un murmure impossible à entendre. Il ne put se garder de parler à mi-voix :

– Toi ! Est-ce toi ? Où es-tu maintenant ?

A bien l'examiner, le visage de Marianne était triste. Les lèvres et les paupières frémissaient comme sous l'empire d'une souffrance difficile à vaincre. Hector se dressa. L'image demeura toute pareille dans le miroir du ruisseau. Alors, il contourna la passerelle et s'avança dans l'eau pour tâcher de comprendre quelle illusion le trompait. Il tâta les cailloux du fond de l'eau, les bouleversa. Quand il remonta sur la passerelle, le visage avait disparu.

Le lendemain, avant l'aube, il revenait au même lieu. Il s'agenouilla et, comme le jour s'annonçait, il aperçut le visage de Marianne avec autant de netteté que la veille. Toujours cette tristesse ou cette douleur profondément marquée.

– Par quel prodige ? murmura-t-il. As-tu donc pensé à moi aussi vivement que j'évoque ton souvenir ? Mais pour l'heure, petite Marianne, tu es plus paisible qu'il ne te convient et je suis sûr que tu es en proie à quelque maladie. Ecoute-moi bien : si une parole doit te guérir, je la dirai et je te guérirai, si un amour doit te guérir, songe qu'il n'est en moi que pour te guérir et non pour que tu te préoccupes de moi le moins du monde.

A l'instant où le jour jetait son premier grand éclat, le visage disparut. Hector revint le soir, il revint chaque matin et chaque soir pendant une semaine, et pas une seule fois l'image ne manqua d'apparaître dans l'intervalle crépusculaire de ces grands jours d'été. Il parla à Marianne comme si elle était présente et comme si elle était très loin. Il chercha les paroles les plus simples, les plus apaisantes et, le dernier soir, le visage s'éclaira, les yeux et les lèvres sourirent dans la beauté d'une incroyable délivrance. Car ce fut le dernier soir. Après que le visage se fût effacé dans l'ombre, comme Hector s'éloignait, il entendit, derrière lui, des froissements pareils à ceux des feuilles dans le vent. Il n'y avait pas de vent. Il se tourna et vit toute une bande d'oiseaux qui le suivaient, voletant et piétant. Il y avait d'abord la huppe, puis deux merles, trois pies et une troupe de verdiers et de chardonnerets. Hector reprit sa marche. Les oiseaux le suivirent, en procession, sur une centaine de pas, dans le plus grand silence, comme s'ils rendaient hommage cette fois à l'événement qui avait été le fruit d'un amour sans prix.

Hector ne revit jamais plus le visage. On a raconté que Marianne habitait alors un village des environs de Clamecy, non loin des lieux où coule ce ruisseau. Elle avait été si malade qu'elle pensa mourir, et sa guérison surprit chacun. Mais voici les autres faits que l'on rapporte.

Deux mois plus tard (donc dans le début d'octobre), Hector avait jeté son dévolu sur une petite ferme et, faisant un voyage pour traiter l'affaire, il se trouvait dans un car sur la route de Brinon. Il y eut alors un sérieux accident dont tous les gens du pays se souviennent. Un autre car, venant de la direction opposée, dérapa dans un tournant et les deux voitures se heurtèrent avec violence. Parmi les nombreux blessés de part et d'autre, on transporta d'abord, dans une camionnette, les deux plus gravement atteints qui étaient Hector Demeux et Marianne Chatant. Les registres de l'hôpital peuvent encore en témoigner. Ils voyagèrent côte à côte, leurs têtes et leurs corps se touchant sur des couvertures où on les allongea, et ils ne le surent jamais.

Comment les nouvelles se colportent et se complètent, fuyant de province à province parmi les oiseaux ou les hommes, cela est presque impossible à comprendre. Toujours est-il qu'Hector et Marianne furent soignés sans qu'ils aient eu l'un de l'autre la moindre nouvelle et qu'ils sortirent de l'hôpital chacun de leur côté. Depuis ce temps, une véritable légende s'est colportée dans les environs de Clamecy. On dit que leurs blessures, quoiqu'ils aient paru guéris, étaient assez graves pour avoir certaines suites peut-être mortelles. Ce que l'on prétend avec assurance, c'est que l'année suivante, au printemps, on vit paraître Hector et Marianne sur le marché de Clamecy. Ils marchaient côte à côte, se tenant par la main. On les remarqua, parce qu'ils formaient un couple bizarre. On les suivit, et on les vit s'avancer dans une impasse déserte, puis disparaître soudain. Comment avaient-ils échappé aux regards, on ne se l'expliquait pas. Mais, aussitôt, une troupe nombreuse d'oiseaux de toutes sortes s'était précipitée dans la ruelle avec une joie aiguë.

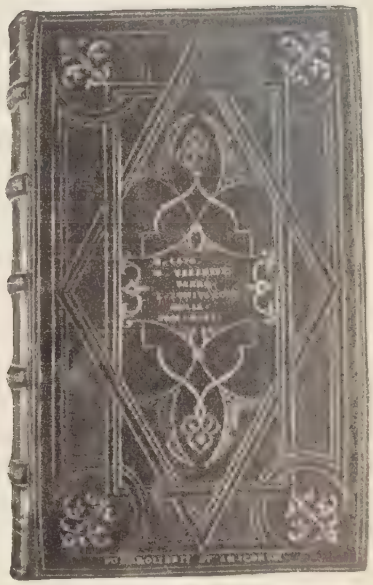
L'aventure se reproduisit trois fois de pareille façon au cours de ce printemps. L'année suivante, à la même saison, Hector et Marianne se montrèrent dans des circonstances plus saisissantes. Hector s'arrêta auprès d'un marchand de cerises. Il fit l'emplette d'un grand cornet de ces fruits qu'il offrit à Marianne et celle-ci tout aussitôt lui lança le paquet à la tête. Toutes les cerises se répandirent. Ils s'éloignèrent alors le long de la rue, la fille dans son éclatante beauté se répandant en invectives et l'homme écoutant avec une attention patiente et ravie. Au bout de la rue, ils riaient ensemble.

Ce fut la dernière fois qu'on les vit. Mais, si vous passez certains jours de printemps sur le marché de Clamecy, vous saurez qu'à certaines heures on ne sait plus si tout cela c'est la terre ou le ciel, tout cela : les marchands, les nuages, les détritus, les oiseaux, les amants, aussi bien ceux qui se querellent et rient sans pitié.

A. D.

Symphonies en noir et blanc

Il peut sembler paradoxal d'ouvrir cette revue des beaux livres de l'année sur un « Théâtre de la Nature » du XVIe siècle. C'est que ce recueil se présente habillé d'une somptueuse reliure d'époque où se lit, frappée en lettres d'or, la mention : *Grollerii et Amicorum*. Pour Grolier et pour ses amis... Formule lapidaire où paraît l'amour du beau livre, la fierté qu'on éprouve à le montrer autour de soi. Etienne Grolier, qui fut échevin à Lyon et trésorier de guerre du roi Louis XII à Milan, peut être considéré comme l'un des premiers bibliophiles. La Bibliothèque Nationale vient d'exposer une partie des livres dont il aimait à s'entourer. Le libraire Lardanchet propose cet exemplaire rarissime par sa dédicace. Mais nos clubs de bibliophiles ne perpétuent-ils pas la tradition en « personnalisant » au nom de leurs adhérents chaque ouvrage édité ?



« Théâtre de la Nature », reliure de Grolier. (XVIe siècle).

Les savants nous promettent la lune — à brève échéance. S'il fallait y aller à tout prix, je préférerais, à la compagnie de pauvres singes bardés d'électrodes, celle du jovial Cyrano, qui n'avait de Gascon que l'apparence du nom. Il y a du Tabarin et du Swift avant la lettre, de la préciosité, une âpre ironie, de la finesse, une fiction prémonitive dans ses *Voyages fantastiques aux Etats et Empires de la Lune et du Soleil*, que Bernard Buffet a commentés de 20 pointes sèches gravées sur cuivre. La sécheresse incisive du peintre s'accommode merveilleusement du burin. Elle fait un sort aux dards acérés que l'éternel frondeur, le turbulent modèle de Rostand décoche au genre humain. Le livre sort des presses de Dominique Viglino pour le texte, de Roger Lacourière et Jacques Frélaut pour les illustrations. Son éditeur, Joseph Foret, proclame à sons de trompe et à coups de catalogue qu'il a imaginé et édité en 1957 « le livre le plus cher du monde », *Don Quichotte*, revu et corrigé par Salvador Dali. Prix : 12 500 000 francs. Et voilà qu'il amorce une autre « bombe » : une *France*, vue par Carzou, sur un texte d'André Maurois. Ce mariage donnera-t-il des rejetons satisfaisants ? Et n'est-ce pas une gageure de mettre le visionnaire de l'Apocalypse, le démiurge des balafres et des désolations aux prises avec le paysage le plus tendre qui soit ?

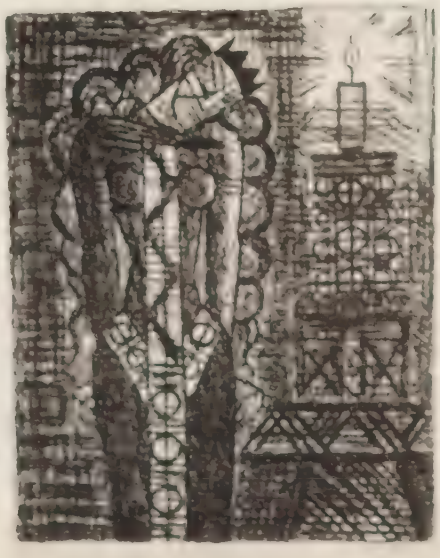
Illustration de Bernard Buffet pour les « Voyages » de Cyrano.

Maurice Darantière vit sa vie dans un décor conçu par Mansart, sous des lambris peints par Lafosse. Tous les livres sortis de son atelier possèdent naturellement leur estampille de qualité. Ses mains diaphanes jouent avec les Chine, les vélins d'Arches ou les Vidalon bleu d'eau avec la même aisance, la même volupté que celles du sculpteur qui manie la glaise pour une

Les Sonnets de Shakespeare, par Leonor Fini.

thographie de Jacques Villon pour l'Œuvre poétique de Ganzo.

hographie de Roland Oudot pour « Adeline Venician ».



ultime touche : celle de la vie. Le *Bestiaire fabuleux*, qu'illustra Jean Lurçat, fait figure de classique dans l'édition d'art. Plusieurs ouvrages sont chez lui « en progrès ». Citons *Les Sonnets de Shakespeare*, avec six lithographies en couleurs de Leonor Fini, des *Fables de La Fontaine*, pimentées de dix-huit monotypes de Jean Boudal, et enfin une plaquette, *Les Sonnets du Docteur*, réédition d'un « bilboquet » qu'illustra Laboureur, après Rops, et où s'essaye maintenant le talent d'Esperance.

L'année 1959 a remis en honneur, par une exposition à la Bibliothèque Nationale, un peintre de tradition française qui est en même temps l'un de nos meilleurs graveurs : Jacques Villon a reçu le goût du dessin à Montmartre, alors fief des Toulouse-Lautrec, Steinlen et Forain. Son trait s'en est toujours ressenti, après même qu'il eût tenté d'accorder la discipline cubiste à son sens inné de la mesure, après qu'il eut appris à « tisser l'espace ». Le modèle outrepasse ses propres apparences, encagé dans un réseau serré qui le livre jusqu'au tréfonds de l'âme. Nul peintre ne paraît plus qualifié pour exercer le sacerdoce du graveur, qui est abnégation, choix, bannissement de toute espèce de complaisance. D'autre part, la distinction sociale, la culture intellectuelle de Villon le préservent d'extérioriser ses sentiments. Et c'est par là que son style procède de la grande tradition française, art d'intimité, fait de chuchotements et de silences plus que d'épopée et de lyrisme. Pierre Bérès prépare la publication de cent dessins et aquarelles puisés dans la production montmartroise de ce peintre graveur de 84 ans. Marcel Sauthier lui a confié l'illustration de l'*Œuvre poétique* de Robert Ganzo. Jamais sensibilité d'artiste ne s'est mieux accordée avec la suavité des évocations.

Mais peut-être pensera-t-on qu'il appartient aux nouvelles générations d'assurer la relève. L'éditeur Henri Lefebvre n'a pas hésité à confier au jeune talent de Tremois — qui s'était l'an dernier distingué en illustrant le *Bestiaire d'Amour* de Jean Rostand — la traduction graphique de ce déjà fameux *Cardinal d'Espagne*. Une histoire magnifique et désolée, faite pour tenter Montherlant.

Il serait vain de vouloir recenser tous les clubs de bibliophiles. Contentons-nous de risquer cette fois-ci un coup d'œil sur l'activité de deux d'entre eux. Les Impénitents, groupement de jeunes qui compte 120 membres cotisants (c'est le tirage moyen d'un livre de qualité), ont cette année fait choix de Jean Peschard, Grand Prix de Rome, pour illustrer leur quatrième volume, *Poids et Mesures* de René de Obaldia. Le frontispice de Coutaud suffirait à lui seul à assurer la valeur de cette belle édition.

A l'origine de leur association, les Cent femmes amies des livres avaient fait la part belle à leurs consœurs — et c'était bien leur droit : *La Maison de Claudine* après *L'Ame des paysages*. On les vit ensuite se lancer dans *Les Proverbes* de Carmontelle, aborder Bernanos et Valery. Elles ont demandé enfin à Roland Oudot de se pencher sur un texte d'André Chamson : *Adeline Vénitienne*, et c'est une réussite.

Certains amateurs reprocheraient volontiers aux peintres de vouloir jouer aux graveurs. Mais Delacroix n'a-t-il pas ouvert la voie avec son *Faust*, plus romantique que l'original ? « Verve » oblige : l'éditeur Tériade s'est fait une sorte de spécialité de ces « livres de peintres ». Au début de la saison, paraissait *Macbeth*, vu par Gromaire. Voilà que dans la nuit de l'esprit surgissaient toutes les hallucinations du réel : le spectre de Banquo, et les sorcières et la [illegible]

Lithographie de Gromaire pour « Macbeth ».

mouvement de la forêt de Dunsinane. L'art de Gromaire, son style âpre et sévère, la puissance évocatrice de ses images, ses drames en noir et blanc, en faisaient certainement l'interprète idéal de la tragédie qui, parmi celles de Shakespeare, compte le plus grand nombre de fois le mot « sang ». Autre poème incantatoire : *La Ville* de Fernand Léger. Cet ouvrage a été interrompu par la mort de l'artiste, qui ne put en entreprendre le texte. En contemplant la trentaine de planches aux allures d'épures, merveilleusement tirées par Mourlot frères, on peut penser que certains écrits contemporains s'adapteraient très bien à ce monde inhumain, à ce refus de séduction, à ce rythme hélicoïdal. Je veux parler du Paris hostile et glacé de *L'Apprentissage de la Ville*, du kaléidoscope de passages graisseux et de fortifs de *Mort à Crédit*. Mais Tériade n'entend pas demeurer sur cette dominante noire. N'est-ce pas lui qui dit un jour de Chagall qu'il voyait le monde à travers un bouquet de fleurs ? La tranquille évidence, la fraîcheur candide du maître de Vitebsk se plaisent à faire jaillir, de thèmes éternels, de nouvelles fantasmagories. Après la Bible, c'est à *Daphnis et Chloé* qu'il s'attaque. Rue Férou encore, André Beaudin anime d'ombres légères et de rondes en arc-en-ciel les quatorze chapitres de la *Sylvie* de Nerval.

Pour qui préfère la beauté classique, voici, chez Henri Lefebvre, un *Versailles*, de Jean de La Varende, poème en prose qui est, en même temps, un remarquable essai de critique d'art. L'ouvrage est composé en Didot du Roi et illustré d'aquarelles originales de René Kuder. La note exotique est donnée, chez Pierre de Tartas, par ce curieux et somptueux objet de vitrine que constituent les *Fleurs du Jardin Lyrique Japonais*. Cet ouvrage, comme les célèbres *Stèles* de Victor Ségalen, est présenté entre deux plaques de laque. Les trente-sept aquarelles qui agrémentent les « tanka » de cinq vers ou les « haï-kaï » de trois vers ont été exécutées, pour chacun des cent exemplaires qui composent le tirage, par la main même de l'artiste, sans intervention d'un support lithographique ou mécanique quelconque.

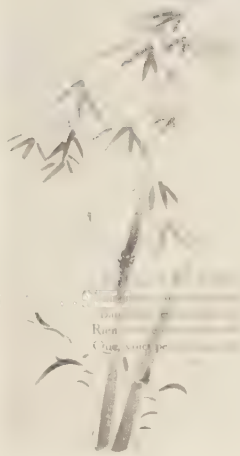
Qui ne se souvient de l'inquiétante souplesse des panthères de Jouve, de l'éventail frémissant des larges oreilles de ses pachydermes ? *Le Roman de Renart*, que le grand maître animalier évoque en quatre-vingt-dix compositions, chez Vialetay, peut être considéré comme une sorte d'épopée nationale, paysanne et matoise, un *Livre de la Jungle* qui serait bien de chez nous.

Mais le livre n'est-il pas, avant tout, un groupement de caractères, de signes et d'espaces, en un certain *ordre* assemblés ? Une subtile mélodie, plus qu'un jeu intellectuel, la satisfaction de l'esprit et des sens. Aussi, les ouvrages de typographie pure méritent qu'on s'y arrête. Michel Herbert et Stanilas Rey se sont associés pour présenter aux bibliophiles, sous le titre *L'Empreinte*, trois nouvelles de La Varende, où l'épique côtoie le regret du passé.

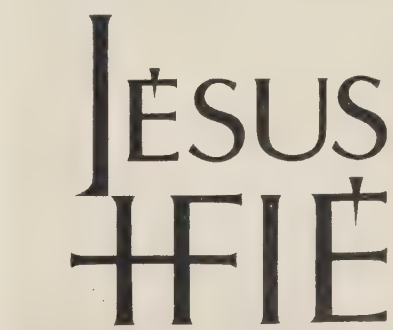
Et voici, pour terminer, l'ouvrage le plus savamment conçu de l'année, un *Livre d'Heures* dont la typographie a été « bâtie » et l'ornement dessiné par Raymond Gid. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la logique de la construction, le symbolisme lourd de pensées de la disposition des caractères, le dépouillement absolu des images. Ici, le verbe est roi. Chaque ligne, chaque signe, joue son rôle, concourt à l'accomplissement. C'est l'acte de foi et le chef-d'œuvre de celui qui, après tant de réussites fracassantes dans le domaine de l'illustration ou de l'affiche, n'ambitionne plus qu'un titre, celui de « maître typographe ».

RENÉ BRIAT.

Illustration d'André Beaudin pour « Sylvie ».



Les Fleurs du Jardin Lyrique Japonais.



Deux pages du Livre d'Heures de Raymond Gid.

Chez Gér

1. De l'époque Emp
en son dér
ench
à filets de bois d'Amb
avec personna
en bronze d

1.

Tout ce qu'il faut pour Écrire

Dans un temps hâtif, où les messages n'ont plus aucun rapport avec l'art épistolaire, il est difficile de concevoir l'importance et la vogue qu'ont connues, du XV^e^ au XIX^e^ siècle, les écritoires. Avant de se transformer en un meuble qui préfigure nos bureaux, elles n'étaient que des coffrets portatifs, de formes très diverses, contenant un encrier ou «cornet», des plumes, un canif, des ciseaux, des tablettes ou des feuilles de parchemin. Lorsque les écritoires empruntent cette forme relativement élémentaire, ce sont les ébénistes et les gainiers qui en sont les artisans. Il en est d'autres, au cours des siècles, beaucoup plus somptueuses, œuvres d'orfèvres réputés ou créations des porcelainiers de Rouen, de Strasbourg, de Moustiers, de Lunéville.

Les inventaires dressés après décès nous donnent une idée de l'évolution et des raffinements de l'écritoire. Ainsi nous apprenons que l'écritoire de Charles V était en forme de gaine de barbier, alors que celle de Jeanne d'Albret était en cristal de roche enrichi de rubis. La Grande Mademoiselle se servait d'un petit pupitre et la « divine Marquise » avait fait enchâsser le portrait du Roi dans une guirlande. C'est à travers des splendeurs de contes de fées que l'objet s'achemine vers la fin du XVIII^e^ siècle et l'Empire où il retrouvera sa forme primitive, celle d'un coffret généralement d'acajou incrusté de cuivre. A la période romantique et sous le Second Empire, l'acajou s'efface devant le bois noir et le cuivre devant la nacre.

L'écritoire-meuble a une destinée moins brillante et moins fantaisiste que l'écritoire-cassette. Son acte de naissance remonte à 1680. Jusqu'à la moitié du XVIII^e^ siècle, nous sommes en présence de tables somptueusement ornées de velours ou de panne, garnies de franges et de galons d'or, encadrant un tapis de cuir. Très vite, l'écritoire-meuble s'effacera devant le bureau « en dos d'âne ». Mais ce ne sera qu'une éclipse puisque, sous l'Empire et au XIX^e^ siècle, elle connaîtra une nouvelle et durable faveur sous une double forme : l'écritoire-écran, sorte de petit secrétaire plat et mobile que l'on peut utiliser même devant l'âtre sans risquer de se gâter le teint, et la travailleuse-écritoire dont, à partir de l'époque de Charles X, le succès fut très vif.

En écritoires-cassettes comme en écritoires-meubles, il ne reste pratiquement à notre disposition chez les antiquaires que celles qui ont été fabriquées sous l'Empire et tout au long du XIX^e^ siècle. Très soignées, amusantes par leurs combinaisons, leurs secrets, l'habile assemblage des bois, certaines sont encore d'un prix accessible, mais les collectionneurs les recherchent et elles se font rares.

Saint-Sère.

Chez Raoul Guiraud

2. D'origine anglaise, fabriqué sous la Restauration, coffret en palissandre incrusté de cuivre.

2.

3.

Chez Paule Villier

3. Autre coffret-écritoire en acajou renforcé de cuivre, comportant un tiroir de chaque coté.

4 bis. 4.

Chez Opaline

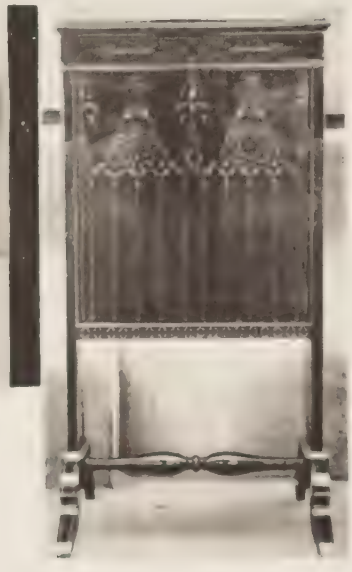
4. D'époque Charles X, nécessaire pour écrire, en loupe de citronnier décoré d'acier travaillé en pointes de diamant. Objets en nacre, cristal et or.

4 bis. Le même, fermé, dans son écrin.

Chez Opaline

5. D'époque Charles X.
Écran-pupitre en palissandre
à décor cathédrale
en incrustation de citronnier,
dit « Billet doux »
Intérieur en citronnier.

5.



Chez Roger Imbert

6. D'époque Charles X.
Travailleuse-écritoire
en citronnier
et filets d'amarante
à pieds en lyre.
6 bis. La travailleuse
présentée fermée.

6.

6 bis.

7.

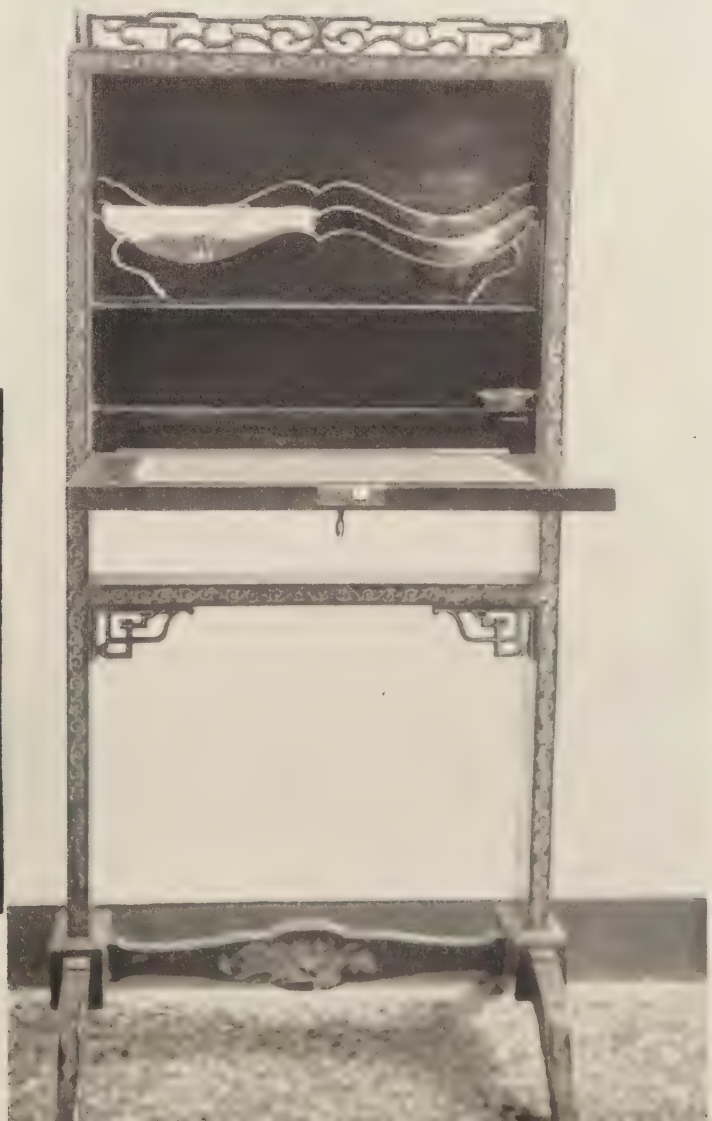
Chez Paule Villier

7. Du milieu du XIX^e siècle, table-écritoire pliante d'origine anglaise, en acajou.

8.

Chez Roger Imbert

8. Du début du XIX^e siècle, encrier de nacre et bronze doré avec godets d'agate.



9.

9 bis.

Chez Jacques Damiot

9. D'époque Napoléon III, écritoire-écran en laque.
9 bis. La même, fermée.

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

Vuillard et Dufy, vedettes de la vente de tableaux modernes du 11 juin

La vente que dirigeait Me Ader en soirée, le 11 juin, n'était pas seulement consacrée aux tableaux modernes : des objets d'Extrême-Orient, des porcelaines et faïences devaient les précéder. Il y eut des prix fort élevés dans les porcelaines montées. Un service à thé et à café en porcelaine de Saxe décorée de bouquets de fleurs en camaïeu ocre sur fond blanc, reserves coq de roche et or avec une monture en vermeil au poinçon de Paris 1774-1775, s'est vendu 660.000 francs ; un groupe représentant le char d'Apollon tiré par quatre chevaux, porcelaine polychrome XVIIIe siècle (0 m 19) : 600.000 francs, et une paire de très importants candélabres à trois lumières formés de deux groupes en porcelaine de Saxe : l'Eau et le Feu, reposant sur des bases rocailleuses en bronze ciselé et doré d'où s'échappent des fleurs en ancienne porcelaine polychrome, epoque Louis XV : 4.400.000 francs.

Parmi les 70 tableaux présentés ensuite, deux chefs-d'œuvre mirent en compétition un grand marchand de New-York et un collectionneur français. Le premier a emporté pour 20.500.000 francs un éclatant Vuillard, *Madame Hessel et Denise Nathanson aux Pavillons, Villerville, 1910* (huile sur carton signé de 0 m 585 - 0 m 77), et le second une ravissante toile fauve de Raoul Dufy, *La tribune des Regates au Havre*, 1906, signée (0 m 60 - 0 m 73). (MM. Damidot, Lacoste, Dillée, J. Dubourg, Durand-Ruel, Pacitti, experts.)

La vente du 12 juin dans l'après-midi fut le complément de celle de la veille. Elle était reservée aux tableaux anciens, aux sièges, meubles et tapisseries. Parmi ces dernières figuraient de belles tentures de Haute Epoque. Une tapisserie d'époque Louis XII, montrant un prince en armure devant sa tente, accompagné d'un chambellan qui harangue un groupe de cavaliers (1 m 80 - 1 m 75), s'est vendue 1.320.000 francs. Total des enchères pour les deux ventes : 213 millions. (MM. Catroux, Damidot, Lacoste, Dillée, Charles Ratton, experts.)

A LONDRES LE 24 JUIN

la peinture ancienne a pris sa revanche : 380 millions pour « l'Adoration des Mages » de Rubens.

Le très grand panneau de chêne sur lequel, en 1633, Rubens peignait *l'Adoration des Mages* pour le maître-autel du couvent des Dames Blanches de Louvain a été adjugé chez Sotheby, le 24 juin, 275.000 livres, c'est-à-dire beaucoup plus que le *Garçon au gilet rouge* de Cezanne, vendu 220.000 livres, permettant ainsi à la peinture ancienne de prendre une éclatante revanche sur la peinture moderne, à côté de laquelle elle joue le rôle de parente pauvre. Ce chef-d'œuvre entièrement de la main du maître (on sait qu'il se faisait aider par ses élèves : Van Dyck, Jordaens, Snyders, etc.), pour lequel il recevait 920 florins, en 1634, appartenait au duc de Westminster, le pair le plus riche d'Angleterre. Celui-ci étant mort en 1953, c'est pour payer les droits de succession au fisc que ses héritiers ont été contraints à cette vente.

L'Adoration des Mages (3 m 28 - 2 m 49) appartenait depuis 1806 à la famille Grosvenor (dont le chef porte le titre de duc de Westminster). Elle faisait partie des collections de Eaton Hall, château de famille des ducs de Westminster. Passée en vente pour la première fois en 1785, après la suppression des maisons religieuses dans les Pays-Bas, elle a été achetée en juin par un marchand de Londres, Léonard Kœtzer, pour un amateur britannique.

Le lendemain, la tiare Westminster ornée de diamants inestimables (dont les deux diamants Arcot offerts à la reine Charlotte par le nabab Azim-Ud-Daula en 1804) était payée 110.000 livres, soit 154 millions de francs, par Harry Winston, marchand newyorkais.

A la Galerie Charpentier

Les ventes du mois de juin à la Galerie Charpentier comptent parmi les événements de la saison parisienne. Elles ont eu lieu cette année du 2 au 16 juin, créant l'intermède entre l'exposition d'Art Précolombien et l'exposition Soutine.

Ensemble exceptionnel d'estampes originales de Toulouse-Lautrec

La vacation du 2 juin fut et restera célèbre pour les amateurs d'estampes de Toulouse-Lautrec. La dernière grande collection privée de l'œuvre lithographique du génial artiste passait aux enchères ce jour-là dans l'après-midi et en soirée. Cet ensemble extraordinaire (9 pointes sèches, 251 lithographies), réuni pendant plus de trente années par Me M. L..., du barreau de Paris, était présenté par André Dunoyer de Segonzac, probablement le plus grand graveur de notre époque. Dans la très belle préface du catalogue, il a su dire mieux que personne l'intérêt de l'œuvre lithographique de Lautrec qui dessinait directement sur la pierre sans le secours d'un calque ou d'un report. « En fait, c'est un dessin original sur pierre », écrit-il. Seuls, le Cabinet des Estampes à Paris et le musée de Chicago pouvaient rivaliser en importance et en qualité avec la collection M. L... que les collectionneurs français, américains, allemands, anglais, se sont partagée.

Avec les lithographies, dont neuf dépassèrent le million, se trouvait un dessin aux crayons noir et de couleurs, *Au Cirque* (reproduit dans notre numéro de juin) : il fut adjugé 9.600.000 francs à M. Matthiesen pour sa maison de Londres, sur départ à 4 millions. Ce très beau et important dessin est un de ceux que Toulouse-Lautrec executa de memoire à la fin de sa vie dans la clinique de Neuilly où il avait été interné, après une crise d'ethylisme, pour obtenir sa « mise en liberté ». La première enchère millionnaire donnée pour une lithographie (1.080.000 francs) est allée à *l'Anglais au Moulin-Rouge*, éblouissante épreuve en couleurs, enlevée par le même marchand.

Les plus remarquables estampes en couleurs, comme *La Grande Loge* (3.400.000 francs), *La clownesse au Moulin-Rouge* (3.400.000 francs), *Idylle princière* (2.100.000 francs), *Elsa la Viennoise* (3.600.000 francs), *Partie de Campagne* (3.600.000 francs), ont été achetées par un grand collectionneur américain qui possédait déjà beaucoup d'œuvres de Lautrec et qui se trouvait à la Galerie Charpentier.

Une des dernières lithographies mises en vente fut une grande planche représentant Jane Avril, précieuse épreuve d'essai rehaussée d'aquarelle avec dédicace signée : « A Steinlen dans l'émotion d'un premier début », adjugée 1.600.000 francs. Quelques livres illustrés par Lautrec clôturèrent cette très belle vente dont le total devait atteindre 86 millions (Mes Ader et Rheims - M. et Mlle Rousseau, M. Leconte, experts).

Le paravent de Mme Langweil acheté 10 millions par le Rijskmuseum d'Amsterdam.

Les collections de Mme Langweil ont paru au début de juin le chemin de la Galerie Charpentier et de l'hôtel Drouot. Le fameux paravent chinois du XVIIe siècle, en laque de Coromandel à fond d'or (reproduit dans notre numéro de juin), présenté sur des béquilles de bois, occupait une fort grande place dans le fond de la salle. On se rappelle que, sur une face, il présentait des cigognes et des fong hoang (oiseaux mythiques) piétant sur des pivoines et, sur l'autre, une scène maritime montrant une caravelle hollandaise jetant l'ancre dans un estuaire. Cet épisode a incité le Rijskmuseum d'Amsterdam à l'acquérir. Son représentant, l'écrivain d'art M. Lugdt, a enchéri jusqu'à 10 millions. Il y a quelques années cet objet d'art très rare (mais en assez mauvais état puisqu'il y a pour plus d'un million et demi de réparations) eût valu davantage.

Les 500 objets des collections de Mme Langweil vendus au cours des trois ventes, dont deux à la Galerie Charpentier, ont dépassé 45 millions (Me Ader - MM. Portier, experts).

10 millions pour les blancs de Chine de la collection Lucien Lelong

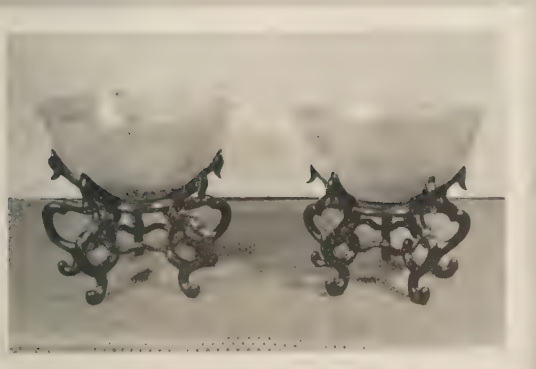
La collection de blancs de Chine (une centaine de pièces) que le couturier Lucien Lelong avait installée dans les six vitrines d'un grand salon tout blanc, dans sa jolie propriété de Courbois près de Biarritz, est passée en vente « aux chandelles » à la Galerie Charpentier, le 8 juin.

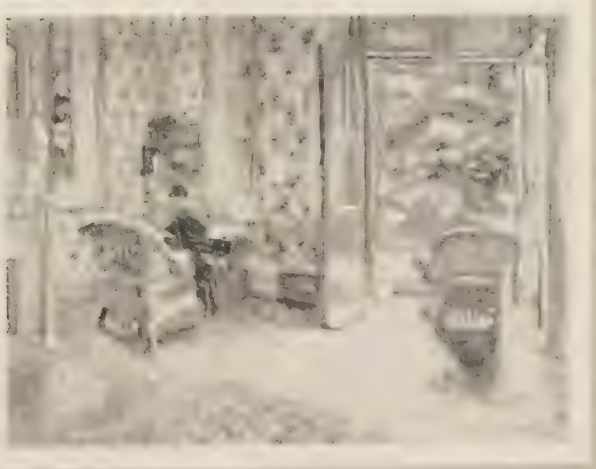
Une importante statuette représentant le Bouddha en méditation (reproduit dans notre numéro de juin) a été adjugée 1.030.000 francs et une statuette montrant la Kouan-Yin aux mille bras, d'époque Ming (haut. 28 cm), 320.000 francs. L'ensemble a atteint 10 millions (Me Rheims, M. Beurdeley, expert).

A la suite de la collection Lelong furent présentées des œuvres appartenant à divers amateurs et avec elles trois importantes et très rares statues en biscuit d'époque K'ang-Hi : un tigre et deux léopards de dimensions inusitées (0 m 94 pour le premier, 1 m pour les seconds) dont il n'existe aucun exemplaire dans les musées. Ces animaux en biscuit San-Tsai (5 couleurs), échappés d'une collection belge, ont été achetés par des collectionneurs français, le tigre pour 2 millions, les léopards pour 7.200.000 francs. (Me Rheims - MM. Mathey et Beurdeley, experts.)

R. W.

1. L'un des deux léopards en biscuit d'époque K'ang-Hi, vendus **7.200.000 francs. - 2.** Rubens : « L'Adoration des Mages ». Prix : **275.000** £. - **3.** Bois en jade céladon moucheté de vert (XVIII[e] siècle). - **4.** Toulouse-Lautrec : « Jane Avril », lithographie adjugée **1.600.000 fr. - 5.** Édouard Vuillard : « Madame Hessel et Denise Nathanson », 1910. Prix : **20.500.000 francs.**





la sélection du mois

MUSIQUE

REPRISE DE « DAPHNIS ET CHLOÉ » A L'OPÉRA DE PARIS

Voici déjà assez longtemps que l'on n'avait vu la représentation scénique du ballet de Maurice Ravel, *Daphnis et Chloé*. En quelques années, cette partition merveilleuse, qui n'avait été depuis sa création, en 1912, qu'assez peu exécutée, est devenue familière à tous : par les grands concerts, les disques, la radio, elle est sans doute une des œuvres de Ravel les plus entendues et les plus connues (tout au moins dans sa seconde suite). Chacun, maintenant, peut imaginer tout autour d'elle le spectacle idéal des amours ingénues ou libertines du couple adolescent dans un paysage de rêve où les transparentes feuilles des arbres frémissent au bord de l'eau limpide, tant cette musique parle aux yeux par ses lignes aux fermes dessins, ses harmonies voluptueuses, ses couleurs chatoyantes et ses rythmes aussi enveloppants qu'irrésistiblement entraînants.

L'Opéra vient d'offrir à notre œil une nouvelle présentation de l'œuvre illustre, en hommage à Serge de Diaghilew dont on commémore cette année à la fois le cinquantième anniversaire de son apparition fulgurante sur la scène parisienne et le trentième anniversaire de sa mort prématurée et désolante. C'est au grand peintre Chagall qu'ont été demandés les costumes et les décors, et c'est le danseur Georges Skibine qui a signé la chorégraphie. Il est évident que le peintre a déployé toute sa fantaisie fabuleuse, sa verve spirituelle, sa science raffinée en composant une suite de tableaux aux tons superbes et saisissants, en multipliant les effets sur les costumes, tous d'une invention ravissante, parfois amusante, recréant un univers grec frappé par sa personnalité singulière. Mais, de toute évidence également, il n'a pas « logé » Maurice Ravel, du moins la musique que Maurice Ravel a écrite pour conter, « à sa manière », les amours et l'histoire de Daphnis et Chloé (« moins soucieuse d'archaïsme que de fidélité à la Grèce de mes rêves, qui s'apparente, assez volontiers, à celle qu'ont imaginée et dépeinte les artistes français à la fin du XVIII^e^ siècle »). C'est qu'il ne s'agit pas, uniquement, pour le théâtre comme pour le ballet, de composer un spectacle éblouissant ou surprenant : il faut aussi et surtout que le décorateur apporte un lieu scénique qui soit en intense union avec le climat du musicien, avec son esthétique particulière. On n'y pense pas assez, quand on n'y pense pas du tout. On s'amuse aujourd'hui à superposer (ou à opposer) quelques grands noms d'artistes pour « faire une affiche sensationnelle ». Diaghilew (puisqu'il s'agissait de lui rendre hommage) y pensait, lui. Et irai-je jusqu'à dire que les artistes qu'il choisissait y pensaient eux-mêmes ? Maurice Ravel, en composant la musique de son *Daphnis et Chloé*, a si précisément pensé aux Ballets Russes qui devaient être ses interprètes et à Bakst, qui fut son premier décorateur, que, malgré sa fidélité à la Grèce du XVIII^e^ siècle français, on peut relever sur sa partition de nombreuses pages écrites dans l'influence et l'atmosphère russes (les finales des deux tableaux, par exemple, dans lesquels plane le souvenir de Rimsky). De sa main et de son goût puissants, Diaghilew fédérait les différents éléments de ses spectacles et en faisait ces chefs-d'œuvre scéniques qui ont marqué les moments suprêmes de la moitié de ce siècle, le nôtre. Nous sommes, ici, assez loin du compte et, somme toute, malgré l'éclat superbe des tableaux (car ce ne sont pas des décors) comme des costumes du grand Chagall, ce spectacle fut une déception.

Déception avivée par la chorégraphie de Skibine, dont pourtant beaucoup de « spécialistes » de la danse ont dit grand bien. D'abord il convient de se méfier de la plupart de ces « spécialistes » qui hantent les studios de répétition en quête d'échos ou de trucs se laissant facilement éblouir par les propos et la terminologie des danseurs, d'autant plus que leur science est aussi nouvelle qu'approximative. Il y a vingt-cinq ans (à part Levinson, qui leur a donné le ton), il n'y avait pas de critiques de la danse. Ils sont nés du développement des compagnies de ballet, à ce moment même où la danse a conquis le grand public. Quelques réussites (dont le *Concerto* de Jolivet pour la petite troupe de l'Opéra-Comique et quelques heureux pas de deux pour la Compagnie du Marquis de Cuevas) ont mis le nom et le travail de Skibine en évidence. Il n'est pas douteux qu'il a le sentiment juste de la musique et que ses chorégraphies sont harmonieuses, sensibles et théâtrales. Néanmoins, il est resté bien en dessous de ce que demande ici cette musique. Son langage reste indécis quant au style et, dans ses inventions, il a recours aux idées de quelques-uns de ses illustres prédécesseurs (Massine, Lifar ou Balanchine). Mais chacun d'eux n'en a-t-il pas fait autant dans sa jeunesse ? Pour atteindre la danse pure, cependant toujours expressive, Skibine s'est, par moment, résolument écarté de l'argument initial. Il nous offre « sa » version, « son » interprétation plastique d'un *Daphnis et Chloé* qui n'a jamais, du reste, été un ballet réussi, même au temps de sa création. Pourquoi donc ? C'est que la musique de cette partition se suffit à elle-même. Tout ce qui vient s'ajouter à ses intentions comme à ses suggestions dénature l'essentiel et fait anecdote là où il y a synthèse. Il en est du reste ainsi pour quelques autres partitions composées à peu près à la même époque : *Jeux* de Claude Debussy, et *Le Sacre du Printemps* d'Igor Stravinsky, par exemple, dont on n'a vraiment jamais donné une représentation plastique satisfaisante. Le ballet se satisfait davantage d'une musique possédant quelque atmosphère, du rythme, qui soit brillante sans trop d'éclat. Quand le musicien va plus haut et plus loin, rien ne peut ajouter à l'expression de son rêve qui nous emplit tout entier. Ainsi, le *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel.

Malgré sa souveraine beauté, l'exquise danseuse qu'est Claude Bessy n'incarne pas Chloé, non plus que la distinction racée et l'élégance plastique de Skibine ne sont faites pour représenter Daphnis. En revanche, l'apparition de Jacqueline Rayet dans l'impudique Lyceion provoque un émoi délicieux, et Michel Descombey a composé un magnifique et puissant bouvier. Dirons-nous, tout de même, que l'excellent Bozzoni eût dû laisser ici sa place à Kalioujny, dont les qualités sont exactement faites pour l'emploi du chef des brigands qui mène l'irrésistible bacchanale ? Enfin, le corps de ballet de l'Opéra (cette troupe entre toutes magnifique), depuis le départ de Serge Lifar, nous semble manquer d'ordre et de cohésion. Les ensembles ont de la mollesse et sont parfois flottants. Les grands rôles sont tenus avec plus de goût pour l'effet que pour la perfection...

Déception dernière, enfin, la partition de Maurice Ravel est infiniment mieux jouée par les merveilleux artistes de l'orchestre de l'Opéra quand, au lieu de se trouver dans la fosse de l'illustre théâtre, ils sont placés sur l'estrade d'une de nos grandes associations, et cela malgré la vigilante et amoureuse direction de Louis Fourestier.

HENRI SAUGUET

Claude Bessy en Chloé et Georges Skibine en Daphnis.

Le corps de ballet de l'Opéra dans Daphnis et Chloé.

PHOTOGRAPHIES SERGE LIDO.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

Cette façon très personnelle de chanter dans les cours valut à Rose-Marie la chance qu'elle gâcha sottement. Nadja Tiller est ici accompagnée au banjo par Bruno Lücke, que nous révéla son étonnante composition dans Les SS frappent la nuit.

LA FILLE ROSE-MARIE-NITRIBITT

Film allemand (A) de Rolf Thiele.

Introduite dans des milieux allemands de haute industrie, en vue d'y faire de l'espionnage économique pour le compte d'un agent français qui l'a découverte dans un trio de chanteurs des rues, Rose-Marie ne résiste pas à la tentation de voler de ses propres ailes : entendez par là qu'elle enregistre sur magnétophone les confidences sur l'oreiller d'un quarteron — ou tant s'en faut — d'industriels des plus en vue. Merveilleux instrument de chantage que Rose-Marie gâchera maladroitement par son comportement provocant et ses prétentions excessives, notamment lorsqu'elle pose comme condition dernière de se faire épouser par une de ses victimes. Tant et si bien qu'elle sera finalement « liquidée » sur l'ordre de ceux dont elle avait sous-estimé la puissance et le manque de scrupules.

L'essentiel de ce film repose, paraît-il, sur des faits authentiques et relativement récents. Peste ! on a la main dure et la justice privée facile en Allemagne ! Cela admis, je trouve ce film sympathique et bien fait. J'aime beaucoup ces interventions du petit groupe de chanteurs des rues, où Rose-Marie fut vivement remplacée et qui vient périodiquement souligner et commenter l'action dans des complaintes à la mode d'autrefois ; il y a là un côté funambulesque rappelant très agréablement *l'Opéra de Quat'sous*. De facture typiquement germanique, ce film est un peu lourd par instants, ce qui ne l'empêche pas de faire preuve très souvent d'un excellent sens de l'humour. Ses recherches dans la composition des images sont presque toujours d'une originalité frappante. Je retiens deux effets particulièrement typiques : d'abord, l'arrivée des membres du syndicat des industriels, sortant en file indienne d'un ascenseur dont le contenu semble inépuisable et se dirigeant à pas pressés, en gardant exactement leurs distances, vers la salle de réunion ; ensuite, le cortège interminable des identiques Mercédès de ces messieurs, marquant avec ensemble un temps d'arrêt sous les fenêtres de Rose-Marie en instance de « liquidation », repartant soudain avec le même ensemble lorsqu'un cri dans la nuit aura signifié que la voie est de nouveau libre. Humour simple et humour noir sont ici excellents.

Nadja Tiller donne à la fille Rose-Marie un charme acide et canaille. Bruno Lücke, Van Eyck, Gert Fröbe, etc., sont bons.

Perdus dans la foule, Emmanuelle Riva et son partenaire japonais Eiji Okada assistent à un défilé commémoratif du cataclysme d'Hiroshima. L'expression sobrement pathétique de l'actrice exprime exactement l'horreur que son personnage conçoit de ce drame.

HIROSHIMA, MON AMOUR

Film franco-japonais (A) d'Alain Resnais.

Une grande passion unit pour quelques heures un architecte japonais et une actrice française, de passage à Hiroshima. Comme tous les amants du monde, surtout ceux que le temps presse, chacun veut tout savoir de l'autre. Lui, naturellement, évoque le martyre de la ville, qui marqua profondément sa génération ; elle raconte une épreuve personnelle, sans commune mesure évidemment, mais qui la marqua pourtant elle aussi pour la vie : sa liaison avec un soldat allemand, abattu à la libération de Nevers, tandis qu'elle-même avait les cheveux coupés par représailles ; la demi-folie où elle sombra, séquestrée dans la cave par la honte de ses parents, avant de se voir mettre sur la route de Paris, à bicyclette et en pleine nuit, afin d'étouffer le scandale. Conclusion — imprévue — de ces confidences : la Française s'appellera désormais Nevers et le Japonais Hiroshima, dans les pensées de ces amoureux que l'avion sépare.

Avec un hallucinant montage d'actualités sur le cataclysme d'Hiroshima, on retrouve d'emblée le Resnais de *Nuit et Brouillard*, terrible documentaire sur les camps allemands de la mort lente. Même puissance dépouillée ; même étalage impitoyable — parfois difficilement supportable — de ce qui fut, pour en prévenir le retour ; même intensité tragique vous poignant la gorge. En contrepoint, condamnation — discutable — de ce que Resnais tient probablement pour un attentat à la personne humaine : la fille punie publiquement pour avoir osé aimer un soldat de l'occupation. Cela pour l'essentiel, autant que j'en puis juger, des idées défendues dans ce film rien moins que conformiste.

Au point de vue cinématographique, la forte personnalité de Resnais, l'ardeur de sa conviction, son style absolument personnel et sans concessions ni emprunts, son sens de l'image, son doigté pour conduire ses acteurs imposent à ce curieux récit à deux voix, sur deux notes, un étrange pouvoir d'attraction. Cela en dépit d'un rythme très lent, haché de constants retours en arrière et de longs passages statiques ; en dépit surtout d'un incroyable pathos à grandes prétentions littéraires, dont l'emphase lourdement suffisante horripile, par moments. Faut-il que l'homme ait du talent pour que nous passions là-dessus ! Autre mérite de cet homme et preuve de son intelligence : avoir donné sa chance à Emmanuelle Riva, dont la sensibilité et la puissance d'émotion sont extrêmes dans leur simplicité.

M. L.

(Photographies Cocinor et Sofradis.)
(A) Adultes seulement

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

Deux grands peintres de l'École de Paris : Soutine et Suzanne Valadon.

Préparée pendant près d'un an, l'extraordinaire exposition qui groupe plus de cent tableaux sur la cimaise de la galerie Charpentier éclaire d'une vive lumière le visage et l'œuvre de Soutine, ce petit juif venu de son ghetto en 1913 pour respirer largement l'air de France. Son père était un pauvre tailleur de Smilovitch en Lituanie. Il avait rêvé de faire apprendre son métier à son fils, mais très tôt celui-ci se sentit envahi par l'irrésistible besoin de peindre. Après avoir travaillé à l'Ecole des Beaux-Arts de Vilno en gagnant médiocrement sa vie comme photographe, il obtint d'un médecin ami la somme dont il avait besoin pour entreprendre son voyage parisien. L'installation de l'artiste dans cette « Ruche », îlot insalubre de Vaugirard où il retrouva successivement ses coreligionnaires : Modigliani, Chagall, Kikoïne, Kremegne, Epstein, a été racontée par tous les écrivains qui se sont attachés à l'histoire passionnante de l'Ecole de Paris. Il vivait mystérieusement dans son taudis, renfrogné, solitaire. Sa saleté était légendaire. Il protégeait difficilement son grabat de l'assaut des punaises en aspergeant le parquet d'essence. Il parlait peu, même avec ses compagnons les plus proches, de ses préoccupations picturales, traitant en pleine pâte des volailles, des lapins écorchés et jusqu'à des quartiers de bœuf dont il attendait la putréfaction pour obtenir l'intensité de palette qu'il cherchait. Un jour, amené par son ami le marchand Zborovski, l'amateur américain M. Barnes tomba en extase devant ces natures mortes si vivantes. Il acheta toute la production de Soutine en disant : « Voilà celui que j'attendais. »

Or, cette émotion intense ressentie par le collectionneur de jadis, l'actuel visiteur de la galerie Charpentier l'éprouve à son tour en face des tableaux venus de tous les coins du monde et plus particulièrement de l'autre côté de l'Atlantique. Il assiste à l'évolution si intéressante d'un maître qui, durant sa courte vie (il devait mourir à 49 ans), a reposé entièrement le problème de la matière. Dans les premières toiles datées de 1916 à 1920, le Russe laisse apparaître l'admiration qu'il garda toujours pour Cézanne. C'est ainsi que la composition célèbre : *Les Harengs*, est conçue dans une sobriété rappelant celle du patriarche d'Aix. Mais voici que peu à peu sa technique s'intensifie. Il essaie de se libérer d'une angoisse qui était en lui latente, en torturant ses visages, ses bêtes mortes avec une violence qui évoque parfois, en la dépassant, celle de Rembrandt. Les chefs-d'œuvre, qui faisaient sourire alors tant de gens, se succèdent. Ils s'appellent : *L'enfant de chœur* (1928), *L'arbre de Vence*, dont il a donné plusieurs interprétations de 1926 à 1929, les paysages de Cagnes, de Céret, de Lèves et d'ailleurs.

Jusqu'à ses derniers jours, Soutine recueilli par ses amis Castaing, malgré la sécurité matérielle enfin trouvée, a lutté furieusement contre le motif. En dépit de la turbulence de ses dernières compositions, il semble qu'un certain apaisement soit né de son étroite communion avec la nature. De ses œuvres ultimes se dégage une quiétude qu'on trouve déjà sous-jacente dans son admirable *Cathédrale de Chartres*.

* * *

Dans une lettre qu'il écrivit à sa mère Suzanne Valadon, le 1er août 1917, Maurice Utrillo lui disait déjà — car il fut un des premiers à pressentir son génie — « Tu seras un jour parmi les plus grands, au musée du Louvre. » Morte en 1938, elle est toute prête maintenant à prendre la place qui lui revient à côté de ses maîtres préférés : Fouquet, Cézanne, Lautrec et ce « Monsieur Degas » lui-même qui non seulement en fit son modèle, mais très vite célébra ses dessins si souples : il souhaitait de les revoir avant de devenir trop vieux.

En 35 œuvres, Paul Petridès qui, avec André Bernier, a si largement contribué au succès de Suzanne Valadon, donne un très vivant raccourci de ses recherches les plus passionnées. Fille du peuple, d'une origine mal connue, l'ancien modèle, dès ses premières esquisses tracées à la craie sur le plancher de sa pauvre chambre, atteignit à une extraordinaire âpreté linéaire.

Je me souviens de l'enthousiasme qu'elle éprouvait en face de *L'Homme au verre de vin* de Fouquet, au Louvre. Elle devait rester attachée spirituellement à tous les maîtres du passé français, soucieuse comme eux de vérité et de réalisme. C'est une « expressionniste » avant la lettre, sinon dans la pâte, du moins par le trait aigu qui cerne ses nus, ses figures, ses paysages du Mâconnais ici rassemblés. Chez Suzanne Valadon aucun attrait pour la facilité. Le contour parfois féroce accentue la beauté des couleurs franches. Tous les éléments plastiques sont consacrés à traduire la vie intérieure. Regardez son autoportrait de 1927. Ce visage, jadis charmant quand il inspirait par sa grâce juvénile le Renoir de la *Danse à la ville*, est devenu celui d'une femme sur le déclin dont la bouche au dessin amer, l'œil triste expriment si bien les inquiétudes maternelles que la gloire naissante ne lui laissa jamais oublier.

Usant parfois d'une technique un peu brutale dans le *Portrait de Maurice Utrillo* ou *le Tub*, celle qui par sa rigueur faisait frémir certaines visiteuses des « Salons » mondains de 1925-1928 (on a souvent qualifié de vulgaires ses recherches les plus intenses) pouvait obtenir de surprenantes douceurs de palette aussi bien dans ses fleurs, ses portraits de jeunes filles, que dans ses natures mortes où chaque objet précis joue son rôle sans jamais nuire à l'harmonie générale du tableau.

Il y a peu de temps, un bouquet de Suzanne Valadon a atteint près de quatre millions en vente publique. C'est un succès sans doute, mais qui ne correspond encore pas à la valeur réelle d'une telle artiste, si l'on songe que, récemment, une gouache de Picasso de style encore classique a été vendue cent millions ! R. B.

SOUTINE. — *La Cathédrale de Chartres.*

SUZANNE VALADON. — *Nu.*

DEUX LIVRES D'HENRI TROYAT

Dans le temps même qu'il était élu à l'Académie française, Henri Troyat publiait deux nouveaux livres : *Les Compagnons du Coquelicot* (Flammarion, édit.), premier tome d'une nouvelle suite romanesque, et *La Vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar* (Hachette, édit.). Il n'y a pas à craindre avec lui que sa nouvelle dignité marque un relâchement dans son activité d'écrivain. Henri Troyat est un homme de lettres exemplaire, que rien ne saurait distraire de sa fonction.

Dès son premier livre, *Faux Jour*, qui obtint le prix du roman populiste, sa carrière semblait déjà tracée. Les membres du jury qui le distinguèrent alors ne s'y étaient pas trompés. Dans le sillage du naturalisme, le jeune romancier avait presque tout de suite trouvé sa voie. Abstraction faite d'un goût d'ailleurs huysmansien pour les personnages d'exception, il voulait coller à la réalité, s'inspirer de la vie quotidienne, du décor banal qu'il lui appartenait de transfigurer par son art. Avec *L'Aîné*, qui lui valut le prix Goncourt, il semblait avoir quelque peu subi l'influence de Mauriac, l'inquiétude métaphysique étant au demeurant exclue de son livre.

C'est pourtant, me semble-t-il, seulement avec ses deux grandes « suites » : *Tant que la terre durera* et *Les Semailles et les Moissons*, que l'écrivain d'imagination est apparu chez lui sous sa véritable figure. Fuyant toute recherche de style, voire éteignant ses effets sous une écriture presque neutre, il n'y montrait plus qu'un souci obstiné de se rapprocher le plus possible de ses personnages, de disparaître derrière eux pour les rendre plus vrais. Devait-il à son origine slave, à sa connaissance approfondie de la littérature russe, l'évolution très sensible de sa manière ? *Les Semailles et les Moissons* font beaucoup plus penser à Tchékhov qu'à Flaubert ou à Zola.

Les Compagnons du Coquelicot, à première vue, sont d'une inspiration différente. Il s'agit d'un roman d'époque — à ne pas confondre avec un roman historique — et nous voilà loin des humbles ou médiocres personnages qui évoluaient dans ses précédents ouvrages, autour de la vaillante Amélie ou de la « tendre et violente Elisabeth ». L'action commence en mars 1814, lorsque les Alliés font leur entrée dans Paris. Les personnages principaux sont le lieutenant russe Nicolas Mikhaïlovitch Ozéroff, fils d'un hobereau qui a droit de vie et de mort sur deux mille serfs, d'une part, et la belle Sophie de Champlitte, ravissante veuve, fille du comte de Lambrefoux, d'autre part. Le comte est monarchiste ; sa fille, républicaine, conspire plus ou moins avec l'association secrète dite des « Compagnons du Coquelicot ». (Troyat l'a-t-il inventée ? Peu importe, elle est vraisemblable.)

Bien entendu, le jeune Russe ne songe d'abord qu'à s'amuser et il n'a pas beaucoup de peine à séduire la belle et voluptueuse Delphine de Charlez. Mais il loge dans l'hôtel du comte de Lambrefoux et en prend de l'humeur contre Sophie qui ne lui cache pas sa haine de l'occupant. Le sentiment de la jeune femme se modifiera avec le temps, puisqu'à la fin du livre elle accepte d'épouser le fringant lieutenant. Celui-ci l'emmènera en Russie où l'on présume, à en juger par l'accueil que lui fait son beau-père, qu'elle connaîtra des moments difficiles.

A la vérité, Henri Troyat a composé ce roman inaugural dans le même esprit que les précédents, d'essence populiste. La documentation livresque a remplacé pour lui l'observation directe, et voilà tout. Je ne sais s'il n'y a là qu'une impression : il m'a paru beaucoup plus libre aux entournures, beaucoup plus dégagé dans la dernière partie du livre, qui se déroule justement en Russie. Mais ses scrupules de romancier restent les mêmes, et, qu'il s'agisse de l'entrée des Alliés à Paris ou de la revue de l'armée russe à Vertus, on peut dire qu'il ne manque pas à ses soldats un bouton de guêtre. C'est, il faut bien aussi en convenir, le roman de la collaboration, et des souvenirs trop récents pour ne pas rester cruels nous font trouver la capitulation de Sophie un peu rapide. Il ne reste que d'attendre la suite.

La Vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar est un ouvrage d'histoire. A la première page, l'auteur nous déclare qu'il s'est beaucoup servi du *Baedeker pour la Russie*, édition de 1902. C'est trop de modestie. Il se trouve que j'ai ce *Baedeker* dans ma bibliothèque et que je m'y suis reporté. Je puis donc vous assurer qu'Henri Troyat, dans cet ouvrage habilement maquillé en récit romanesque, y a mis beaucoup de lui-même et qu'il a utilisé avec une grande aisance toute la documentation qu'il a pu réunir. Les moindres détails de la vie russe au début du siècle y sont notés d'une plume alerte. C'est une lecture très agréable — et un peu mélancolique.

Y. G.

LOLITA. — *En quels termes parler de ce livre autour duquel s'est instituée toute une polémique ? L'auteur est-il réellement un pornographe ? Certainement pas, au sens plein du mot, et ce livre n'en est que plus dangereux pour les âmes candides et même les autres. Vladimir Nabokov possède un redoutable talent d'ironiste, ce que ne nous retire pas le droit de le considérer comme un obsédé. Epouser la mère pour se rapprocher de la fille, cette situation n'est pas nouvelle. « L'épithète de* choquant *n'est bien souvent qu'un synonyme d'*insolite », *déclare l'auteur dans une astucieuse préface. Mais le mot* choquant *serait ici bien faible, et, quitte à me faire traiter de Père la Pudeur, je conclurai tout de suite qu'une certaine réussite littéraire — pour ce qui est de la technique pure, il y aurait des réserves à faire sur* Lolita — *une certaine réussite littéraire peut parfois se doubler d'une mauvaise action. (Gallimard, édit.)*

HISTOIRE DE LA LIBÉRATION DE LA FRANCE. — *De juin 1944 à mai 1945, ce remarquable ouvrage de M. Robert Aron répond parfaitement à son titre, et il comporte près de 800 pages dont aucune n'est inutile. Le travail était gigantesque. D'une part l'enquête préliminaire devait s'étendre à toute la France, d'autre part les archives officielles ne peuvent être communiquées avant un délai de cinquante ans. Telle qu'elle se présente, cette* Histoire *déblaie considérablement la matière. Qu'il s'agisse du jour J de la situation intérieure de la France, de l'insurrection nationale des maquis, ou bien de la libération de Paris et du débarquement dans le Midi, l'information est toujours précise et le récit, d'une belle rigueur. Il n'est pas jusqu'au douloureux chapitre sur les exécutions sommaires qui ne fasse honneur à la conscience et à l'impartialité de l'auteur. Voilà de l'excellente histoire contemporaine, et un tel livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques (Arthème Fayard).*

RETOUR AU MEILLEUR DES MONDES. — *En 1931, Aldous Huxley écrivit un roman d'anticipation assez terrifiant sur l'avenir de l'humanité, où il voyait, par antiphrase, « le meilleur des mondes ». A échéance lointaine, il nous annonçait l'homme-robot, soumis à des réflexes conditionnés et à jamais incapable de la moindre réaction personnelle. Son* Retour au meilleur des mondes *(Plon, édit.) n'est pas un roman, mais une suite d'observations et de réflexions sur un avenir qui pourrait, hélas ! être beaucoup plus proche. La surpopulation lui fait redouter en effet une apocalypse dont les signes se précipitent tous les jours. Les maux dont nous menaçait le « meilleur des mondes » ont déjà partiellement accompli, sur une moitié de la machine ronde, leur funeste besogne. Huxley les analyse avec une lucidité implacable. Propagande dictatoriale, lavage de cerveau, persuasion clandestine et inconsciente hypnopédie sont les diverses étapes d'un affreux destin. Que faire pour résister ? D'abord dénoncer le mal. Il s'y emploie avec une admirable éloquence.*

VIVA CASTRO. — *M. Jacques Lanzmann est un reporter d'une espèce particulière. S'étant rendu à Cuba à l'occasion de la récente révolution qui renversa le sergent Batista, il s'est beaucoup moins soucié d'expliquer les tenants et les aboutissants du coup d'Etat que de raconter, sans plus, ce qu'il voyait. Il s'intéresse plus aux hommes qu'à la politique. Si le résultat est souvent désopilant, quoique superficiel, je préfère encore les pages que, dans la seconde partie du livre, il consacre au Mexique. C'est de la commedia dell'arte. Avec lui, même au cœur du drame, l'humour ne perd jamais ses droits. (Fasquelle, édit.)*

Plaisir de la maison

SOIRÉES CHAUDES, BOISSONS FRAICHES

Gardons pour les jours froids
les savants mélanges alcoolisés,
et profitons des merveilleux
fruits d'été pour consommer,
et offrir à nos invités, des boissons saines
et vraiment rafraîchissantes.
Les recettes qui suivent,
présentées par des maisons
de grande qualité,
sont facilement réalisables,
un simple réfrigérateur
pouvant remplacer la sorbetière,
sauf dans le cas du café glacé.
L'indication *maintenir très au frais*
suppose même la bonne cave
classique de campagne.
Les jus de fruits tout prêts,
en boîtes et en flacons,
n'en resteront pas moins
de précieux dépannages.

De provenance suédoise, une cruche en opaline blanche et ses verres, le tout sur pied, de ligne élancée (Pierre Deshays).

Cocktail Club de l'Etoile, composé par Georges, le barman. Pour deux personnes : le jus de trois oranges, le jus d'un demi-citron, le jus d'un pamplemousse, un trait de grenadine, un trait de sirop d'ananas. Servir avec un seul glaçon dans un *thumbler* décoré d'une tranche d'orange et d'une cerise à l'eau de-vie.

Café glacé à l'ancienne, remis à la mode par *Potel et Chabot*. Chauffer jusqu'au bouillon 1/2 litre de lait, 1/2 litre de crème fraîche, faire infuser 150 grammes de café frais moulu. Dans une terrine, mettre 200 grammes de sucre et 4 jaunes d'œufs très frais. Travailler pour blanchir le mélange puis y verser l'infusion (lait, crème, café). Cuire à la nappe, ne pas laisser bouillir. Laisser refroidir, et mettre en sorbetière. La composition doit être versée dans une sorbetière sanglée, c'est-à-dire entourée de glace pilée et salée et l'on détache de temps à autre les parties prises autour des parois sans travailler. Mettre le café glacé en broc pour être servi dans des verres de cristal.

Recette de la Boisson Parisienne, par *Boissier*, le confiseur de Paris.

Une bouteille de champagne brut, 1 décilitre de Cherry-Rocher, 2 décilitres de sirop de cerise, 125 grammes de fruits de saison (cerises, raisin, ananas, etc.).

Verser le champagne brut bien frappé dans une jatte, y joindre le Cherry-Rocher et le sirop de cerise. Bien mélanger le tout pour que le sirop se dilue dans le champagne et

1

2

3
4

5

le Cherry, puis ajouter les fruits coupés en morceaux (les raisins ayant été séparés de la grappe, les cerises équeutées et dénoyautées). Laisser macérer pendant une demi-heure environ. Maintenir très au frais et bien frappé. Servir tel quel.

Sirop de vinaigre framboisé, recette classique, relancée actuellement par *Tanrade*.

Dans une bassine à confitures (éviter l'aluminium), jeter du jus de framboise pour sirop, et une fois et demie en poids du sucre clarifié (sirop de sucre à 30°). Placer sur le feu et amener à cuisson « au boulé », comme pour les confitures. Ajouter alors, dans la proportion de 1 pour 7 par rapport au jus de framboise froid, du bon vinaigre de vin. Maintenir sur feu vif, attendre trois montées. Laisser refroidir et mettre en bouteilles. Ce sirop se conserve tout l'été. Son avantage sur le sirop de framboise pur est d'être légèrement plus acidulé, donc plus désaltérant.

Rappelons pour mémoire que le sirop s'utilise à raison d'une part pour quatre parts d'eau.

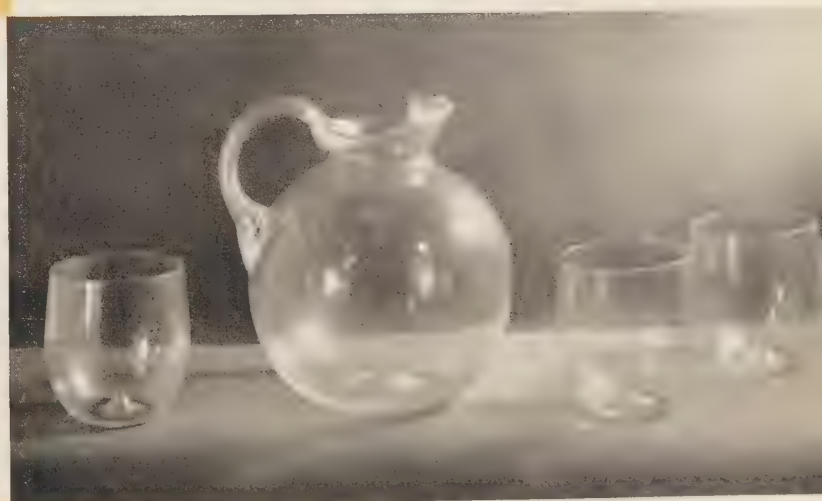
Recette de la boisson Printanière ou Napolitaine, donnée par *Boissier*.

Une bouteille de champagne brut, un décilitre et demi de sirop de fraise, 125 grammes de fraises des bois.

Verser dans une jatte le champagne brut bien frappé, y ajouter le sirop de fraise, puis les fruits après avoir bien mélangé les deux liquides. Laisser macérer durant une demi-heure. Tenir au frais et bien frappé. Servir tel quel.

6

7
8



9

OPALINE, CRISTAL ET MÉTAL

1. Une verseuse Thermos en métal inaltérable et des flûtes en opaline blanche à décor de fleurs (Michel Perrier). - **2.** Broc et gobelets stables en céramique grise à fin décor noir, mélangeur inox et bambou (La Porte Ouverte). - **3.** Qualité traditionnelle, mais dessin nouveau pour ce broc, ces chopes et ces coupes à fruits de cristal (Cristalleries de Saint-Louis). - **4.** Les chopes « Duo » sont en cristal taillé, le seau à glace et les cuillers à soda en métal «Christofle» (Christofle, Pavillon de Hanovre). - **5.** Les gobelets de cristal à bord doré sont ornés de calèches. Le mélangeur, les cuillers et le seau à glace sont en métal argenté (Kirn et Wingate). - **6.** Le broc est muni d'un tube intérieur qui contient la glace pour éviter que cette dernière ne se mélange au liquide et aux fruits ; une passoire arrête ceux-ci avant le bec verseur. Chopes en cristal taillé (Rouard). - **7.** En cristal classique, ce service est remarquable par sa chope de ligne hardie, sans anse. Elle peut contenir le tamis de métal argenté qui arrêtera pépins et débris de fruits (Cristalleries de Baccarat). - **8.** Ce service à orangeade composé d'une cruche et de gobelets ronds est en cristal «poudre d'or» (Vérone). - **9.** Les verres à orangeade classiques et leur broc sont agréablement cannelés de rayures mates et brillantes travaillées dans le cristal (Lalique).

Phot. J. et F. Beyda.

1

2

DES SIÈGES DE REPOS pour le jardin...

1. Romantique, le fauteuil de fer peint en blanc. Desserte roulante assortie (Hugonet). **2. Robuste,** le siège bas en bois laqué blanc et coussins de toile blanche boutonnée bleu dur (Clairitex ; sac de rabane noir et blanc de Lola Prusac). **3. Luxueux,** le fauteuil en jonc de Malacca aux lignes très étudiées (Gallot). **4. Poids plume,** l'indispensable pliant qu'on n'hésite pas à déplacer. Celui-ci est entièrement gainé de toile fleurie, égayée de pompons (Art-Décor)

3

4

5. Tout en courbes, la chaise longue de repos en rotin de Manille à coussin d'une seule pièce en toile boutonnée (dessinée par Louis Sognot pour Chevallier ; plateau en osier et cuir naturel, verres et pichet de Maison et Jardin).

5

6

7

6. Nette et légère, la balancelle de fer laqué noir, inspirée du style colonial américain (la Porte Ouverte ; large jupe de jersey blanc, applications noires de Lola Prusac). **7. Médical** et harmonieux à la fois, le **« Pergola »** en moelle de rotin, à dix crans d'inclinaison (surrepos du docteur Pascaud ; le chemisier de soie naturelle est imprimé à la main par V. Siroux pour La Galerie du Siècle).

8

8. **A long dossier inclinable**, ... 9. **Parfaitement dessiné** par Louis Sognot, le fauteuil de toile à armature ... 10. **En position relax**, ... 11. **Astucieuse**, ...

...pour la terrasse.

10

11

9

COMMENT RÉALISER ET CONSERVER CE BOUQUET

Accessoires indispensables.

Un greffoir, un arrosoir, un seau (pour baigner les fleurs et les plantes), un dessous de pot plat (pour baigner les plantes à bulbes), une seringue, un sécateur, des ciseaux à fleurs (dont les deux lames coupent en sens inverse, en coupe franche, pour éviter d'écraser), un marteau (phot. nº 1). Du grillage à plat, et formé, de la mousse, un pique-fleurs de caoutchouc, un vase en forme d'urne (la meilleure pour les bouquets composés) (phot. 2).

Soins préalables à donner aux fleurs.

Cueillies ou achetées, les fleurs doivent séjourner librement dans de l'eau fraîche durant quatre ou cinq heures, avant d'être disposées, donc serrées :

— les tiges des roses seront coupées en biseau, les épines ôtées au greffoir, simplement sur la partie qui va tremper dans l'eau (phot. 3 et 4) ;

— les fleurettes (toutes les petites fleurs basses ou en touffe, simples, qui font masse et taches de couleurs) seront aussi taillées en biseau et débarrassées presque entièrement de leurs feuillages qui polluent l'eau. S'il est nécessaire, il vaut mieux gonfler le bouquet avec du feuillage véritable (phot. 5) ;

— les tiges ligneuses, lilas, iris, forthitia, etc., seront taillées en biseau puis écrasées à l'extrémité à l'aide du marteau, afin que chaque branche boive plus aisément (phot. 6). Les chrysanthèmes doivent, de plus, être légèrement fendus à l'endroit des nœuds (phot. 7).

1

2

3

4

Quatre méthodes pour fixer un bouquet.

— A l'aide d'une base faite de mousse ou de gravier

— à la manière d'outre-mer, en piquant les fleurs dans du sable mouillé

— au moyen d'un grillage, comme il est enseigné dans les écoles de floriculture

— sans aucun support, à la manière des fleuristes, celle que nous exposons ici.

Afin de laisser aux fleurs entière liberté, donc toute leur souplesse, il est conseillé de procéder ainsi : la plus haute tige est placée au centre du vase, une moins grande au fond, une courte devant ; les trois sont coupées à la base, et piquées dans une touffe de fleurettes posées au ras du bord du vase, formant un grillage naturel (phot. 8). Les autres fleurs trouvent place à droite et à gauche, devant et derrière (si le bouquet doit être vu de tous côtés). Du feuillage, le moins possible, bouchera certains vides. Ne pas hésiter à mélanger des fleurs de toutes couleurs et veiller à ce que quelques touffes légères retombent, afin de cacher le bord du vase. Pour que les fleurs baignent suffisamment, couper les queues au minimum, les enfoncer plutôt en étages. Un bouquet est réussi lorsqu'on aperçoit peu de tiges. Il n'est pas défendu de *gonfler* un côté plus que l'autre. Par son asymétrie, le bouquet gagnera en naturel.

Le choix du vase et du bouquet.

Le choix dépend surtout du style de la pièce à décorer. Pour être harmonieux, le bouquet doit avoir trois fois la hauteur du vase. Toutes les compositions de style tournent autour de trois formes de base : le bouquet hollandais, rond et compact, le bouquet anglais, régulier et rayonnant comme un soleil, le bouquet français, triangulaire et qui doit son équilibre au fait que les fleurs importantes sont réparties dans toute la hauteur, au lieu de former la base.

Quelques conseils pour soigner les fleurs et les plantes.

Pour ne pas déplacer les lignes d'un bouquet composé lorsqu'on souhaite renouveler l'eau, il suffit de placer le vase tel quel sous un robinet ouvert, et de l'y laisser quelques minutes. Le mouvement d'eau qui s'établit chassera l'eau polluée au profit de la nouvelle, et les fleurs n'auront pas bougé.

Quelques glaçons dans l'eau ralentissent la putréfaction de celle-ci et gardent les fleurs plus fraîches. A éviter dans le cas du mimosa, qui aime l'eau tiède.

En coupant une grande longueur de tige, on consolide une fleur en mauvaise santé.

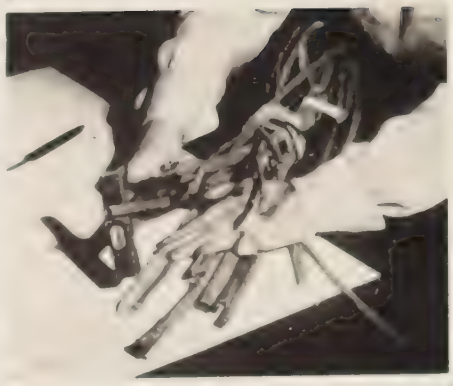
On peut sauver des fleurs très abîmées (par une trop longue attente ou un voyage) en coupant les queues assez courtes et en plongeant l'ensemble, tête comprise, dans de l'eau fraîche durant plusieurs heures. Après avoir égoutté, on enveloppe la tête des fleurs dans du papier journal qui gardera l'humidité. On place les tiges dans l'eau et on laisse ainsi deux heures.

Pour baigner une plante verte, l'immerger entièrement dans un seau plein d'eau fraîche durant dix minutes environ (tant que des bulles d'air montent en surface) puis égoutter longuement afin que l'excédent d'eau disparaisse : il abîmerait les racines (phot. 9). Pour baigner une plante à bulbe (jacinthe, tulipe, begonia, tritélias, etc.) placer le pot dans un fond de pot plat et emplir d'eau deux fois la hauteur comprise entre la terre et le rebord du pot. L'excédent d'eau descend dans le fond de pot ; on l'y laisse. A bulbes ou non, les plantes se trouveront bien d'être baignées deux fois par semaine à jours fixes. La plante *sait* qu'elle boira, et se règle d'elle-même au bout de quelques jours. Les courants d'air, le grand chauffage, le soleil trop vif, la fumée et les parfums violents sont les ennemis des plantes comme des fleurs.

Reportage André Chadefaux.

Gracieux accueil aimable concours de Paule Dedebat.

5



6

7

9

8

Un roman qui intéresse toutes les femmes

LES MAINS UNIES

par OLIVIER QUÉANT

... « Ce drame si calme, si déchirant dans ses aspects quotidiens et sans démesure, l'auteur le mène avec une sérénité d'analyse où tout est harmonie... »

ALAIN BOSQUET *(Combat)*.

LA TABLE RONDE

CALENDRIER DES COURSES A DEAUVILLE

Mois d'Août

Samedi	1er	DEAUVILLE	Prix Maurice de Gheest
Dimanche	2	DEAUVILLE	Prix de la Municipalité
Mardi	4	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Mercredi	5	DEAUVILLE	Prix de Saint-Crespin
Vendredi	7	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Samedi	8	DEAUVILLE	Critérium de Bernay
Dimanche	9	DEAUVILLE	Prix Jacques-Le Marois (5 millions de francs)
Lundi	10	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Mardi	11	DEAUVILLE	Prix d'Astarté
Mercredi	12	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Jeudi	13	DEAUVILLE	Prix de Meautry
Vendredi	14	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Samedi	15	DEAUVILLE	Prix Kergorlay (4 millions de francs)
Dimanche	16	DEAUVILLE	Prix Morny (10 millions de francs)
Lundi	17	DEAUVILLE	Prix du Calvados
Mercredi	19	DEAUVILLE	Prix de Pomone
Jeudi	20	DEAUVILLE	Prix de Reux
Vendredi	21	DEAUVILLE-CLAIREFONTAINE	
Samedi	22	DEAUVILLE	Prix Georges-Courtois (Grand Prix des Gentlemen-riders)
Dimanche	23	DEAUVILLE	Prix de la Côte Normande (2.500.000 francs)
Mardi	25	DEAUVILLE	Prix Quincey
Mercredi	26	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Jeudi	27	DEAUVILLE	Prix de l'Orne
Samedi	29	CLAIREFONTAINE-DEAUVILLE	
Dimanche	30	DEAUVILLE	Grand Prix de Deauville (10 millions de francs)

Saint-Cloud
Val d'Or
A SOUSCRIRE (en 2 tranches)

APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - GARAGES
PARC COMMUN
Primes 600 fr. - Possibilités de crédit

Autres projets en cours :
LE CHESNAY (par autoroute)
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
LE PECQ (Coteau Saint-Germain)
RAMBOUILLET

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

Le "drink" du couple élégant

Schweppes
INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE, AVEC UNE TRANCHE DE CITRON OU D'ORANGE

NOS INFORMATIONS

A Monte-Carlo.

Pour l'inauguration du nouveau grill-room de l'Hôtel de Paris, à Monte-Carlo, la Société des Bains de Mer a offert, le 31 mai dernier, une soirée privée, particulièrement réussie. Les invités ont vivement apprécié la décoration somptueuse et originale du grill-room qui rappelle le château arrière d'un vaisseau de haut bord. LL.AA.SS. le Prince et la Princesse de Monaco, qui assistaient à cette brillante manifestation, étaient entourées de nombreuses personnalités.

S. A. S. le Prince Rainier et Mme Onassis.

La Grande Nuit de Paris.

Organisée par la Société des Artistes-Décorateurs au bénéfice de la Mutuelle Nationale des Artistes Dramatiques et Lyriques, et de ses Maisons de retraite de Pont-aux-Dames et de Cusset, la Grande Nuit de Paris, donnée sous la verrière du Grand Palais le 24 juin dernier, fut, en dépit des intempéries et des contretemps inhérents à ce genre de manifestations de charité, une réussite achevée.

Les organisateurs n'avaient, d'ailleurs, rien négligé pour recevoir leurs invités et les distraire, avec la complicité des architectes Guillaume Gillet et Pierre Vivien, dont la tente de soie en forme de coquillage aurait pu figurer dans un « conte des Mille et une Nuits ».

L'heure à Lyon.

Mido, qui a créé le mécanisme de remontage des montres le plus simple du monde, donne l'heure exacte à Lyon grâce à la collaboration de M. Louis Augis, le joaillier-horloger bien connu des Lyonnais, ainsi qu'on le voit sur la photographie ci-contre.

Une invention française.

A l'occasion du Congrès international des Opticiens, la Société des Lunetiers a organisé en mai dernier, sous la présidence effective de M. René Lescop, Directeur des Industries mécaniques et électriques, une conférence d'information à la Presse sur une nouvelle invention de la technique française : le « Varilux », verre à puissance progressivement variable. Cette invention, mise au point par M. Bernard Maitenaz, directeur du Bureau d'Études de la Société des Lunetiers, permet de passer de la puissance vision de loin à la puissance vision de près, presque inconsciemment et sans heurt, formule qui évite l'utilisation des verres à double foyer et qui est donc beaucoup plus pratique.

Les Petits Lits Blancs.

Depuis 1939, Lancôme apporte à l'Œuvre des Petits Lits Blancs sa collaboration en offrant à chaque assistante au Gala une de ses récentes créations. Lors de cette dernière manifestation à l'Hôtel Ritz, Lancôme a remis à chacune des dames présentes une charmante statuette en cristal givré, rappelant Mélisande, et contenant « Trésor » ou « Flèches d'Or », deux de ses parfums, dans un coffret artistique. La photographie ci-contre montre Mme Steve Passeur recevant un coffret contenant un flacon Mélisande rempli de « Flèches d'Or ».

Une réalisation « Vivax ».

Les Roseraies du Val de Loire ont présenté aux Floralies un ensemble destiné à symboliser l'alliance des fleurs et de l'architecture. La pureté architecturale de la maison « Marie-Claire » réalisée par « Vivax », le calme reflet de sa blancheur dans un miroir d'eau entouré d'azalées et de roses ont été particulièrement remarqués des visiteurs. La photographie ci-dessous reproduit cet ensemble harmonieux.

Phot. Copernic

La nouvelle Panhard.

Fin juin dernier, la Société Panhard et Levassor a présenté son nouveau modèle, la PL 17, en présence de M. Antoine Pinay, Ministre des Finances et des Affaires économiques. Cette voiture, dont la ligne a été modernisée, comporte plusieurs perfectionnements par rapport à la précédente. Elle est plus nerveuse, plus robuste grâce à l'épaisseur de ses tôles et à la qualité des matériaux employés, plus confortable et aussi plus silencieuse. Ses 5 CV fiscaux seront, en outre, plus économiques. La photographie ci-dessous montre l'avant de la PL 17.

rire du mois, par Sempé.

MINISTRATION et BUREAUX :
rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
ANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
AROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F.11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
NISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
RANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
oi poste recommandée : ajouter 800 F pour un an nce et Étranger) 400 F pour 6 mois					
rrespondants à l'étranger :					
RIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
LLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
RGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
USTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 10-0-0	(1 an seulement)	—	—	—
LGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
RÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
ANADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
HILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
ANEMARK. — Skrifola nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
SPAGNE. — Comercial Atheneum S.A., 103, Via Augusta, 103, Barcelone	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild. 145 West, 57th Street, New-York	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 68	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 11 000	6.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 700	375	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	7.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanbul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanbul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-639
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1959.

Imprimeur n° 800.
Éditeur n° 6.

LE TEPPAZ *transit*

Collection Air-Fran
Collection Jam
Collection Sibma-Navi
Collection Sim

électrophone à transistors, 4 vitesses, le seul au monde fonctionnant **partout...**

La puissance et la précision de rotation de son moteur, son bras de pick-up aux lignes très judicieusement équilibrées lui permettent de fonctionner sur bateau, avion et auto **en marche.**

SON ALIMENTATION est assurée par six piles-torches de 1,5 V. du standard international, leur durée de 150 à 300 heures varie suivant les conditions d'utilisation.

SON AMPLIFICATEUR à 4 transistors dont 2 à grande puissance donne des résultats jamais atteints par des appareils de ce type.

SA PRÉSENTATION. - Une valise luxueuse, légère, existe en 4 coloris. Une courroie permet de porter l'appareil à la main ou en bandoulière. Un porte-disques pouvant contenir 8 disques de 17 centimètres se loge à l'intérieur.

PRIX : **34.950** Frs. Taxes locales comprises.

Il existe un " Transit " série grand luxe, tout cuir, façon sellier, 6 coloris. Son prix est de 39.500 francs - Taxes locales comprises.

Le Teppaz " TRANSIT " réunit toutes les qualités des modèles "secteur"

Ecrivez-nous en nous demandant le dépliant " Transit " Réf. 6 P

Siège social et usines : LYON, 170, Bd de la Croix-Rousse - Tél. : 28-56-75
Bureaux à PARIS (10e), 160, Rue La Fayette - Tél. : Botzaris 65-30

TEPPAZ LYON

SUD-EST-PUBLICITE